

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

(Deuxième Série)

ŒUVRES DE JEUNESSE

III

PETITS CONTES

Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300 exemplaires sur papier de Hollande (nos 51 à 350).
25 — sur papier de Chine (nos 1 à 25).
25 — sur papier Whatman (nos 26 à 50).

350 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'une GRAVURE A L'EAU-FORTE DE M. AD. LALAUZE.

JULES JANIN

PETITS CONTES

TOME TROISIÈME

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



PRÉFACE

Les *longs ouvrages me font peur ! disait un jour Jules Janin, dans un de ces entretiens de tête-à-tête où il aimait à parler seul, en parlant de tout avec une abondance intarissable. L'idée de composer un livre, un volume entier, m'épouvante et me décourage à l'avance ; et pourtant Dieu sait si j'ai écrit des livres et entassé volumes sur volumes, comme le terrible Laserre ou le bienheureux Scudéri, auxquels Boileau ne pardonnait pas leur stérile fécondité. En vérité j'ai manqué ma vocation : j'aurais dû me borner à faire des contes, de petits contes, non pas, Dieu soit loué, ainsi qu'en faisait ce lourdaud de Marmontel, mais comme Voltaire ou Diderot, qui savaient mettre dans un conte tout l'esprit du XVIIIe siècle. Je me souviens que, dans ma jeunesse littéraire, il ne me venait pas une pensée qui ne prît aussitôt la forme*

du conte et qui ne fût en état de se produire sous cet aspect léger et saisissant.

« Au moyen âge j'aurais fait un merveilleux trouvère, dont l'imagination eût créé sans cesse de gais fabliaux et qui aurait excellé à les dire pour amuser les grands seigneurs et les belles dames. Mais les trouvères de notre temps sont de tristes conteurs et le métier n'en vaut plus rien.

« En tout cas, dans ma vie de petit journaliste de 1825 *à* 1835, *j'ai improvisé bien des articles qui n'étaient autres que des contes très coquets, très proprets, très guillerets, et qui, soit dit entre nous* (*ne le répétez pas*), *sont cent fois meilleurs que mes romans !* »

Et alors Jules Janin, réveillant ses vieux souvenirs de vingt ans, se rappelait, en riant de son bon rire d'enfant gâté, qu'il avait imaginé pour faire la parodie du Dernier jour d'un condamné, *de Victor Hugo* (« *un bien beau livre cependant,* » *disait-il à titre d'excuse*), *d'improviser un conte fantastique, humoristique et psychologique, intitulé :* Histoire édifiante d'un homme dévoré par un serpent ! *Et là-dessus il riait de plus belle, à ventre déboutonné, selon l'expression de Rabelais.*

« C'était le beau temps des illusions et des espérances ! ajoutait-il en devenant sérieux. Alors je ne m'endormais pas sans avoir lu cinq ou six pages de Bossuet pour me faire le style, et le lendemain matin en m'éveillant, je griffonnais, dans mon lit, un ou

deux articles pour LE FIGARO, *autant dire un ou deux contes.*

« *Mon histoire de l'homme au serpent était un de ces contes, mais elle devait avoir quinze ou seize petits chapitres. Or, dès le sixième chapitre, l'homme était déjà à demi dévoré, et le conte allait son train le plus gaiement, le plus philosophiquement du monde. Dieu sait si je me divertissais de ma petite folie : je l'avais lue à Burette, à Paul Lacroix, à Labat, et surtout à ma vieille tante qui demeurait avec moi, et qui trouvait mon conte par trop invraisemblable. Un matin je riais donc tout haut et tout seul en écrivant un des derniers chapitres, quand on frappa doucement à ma porte. Charles Nodier entra :*

« *Avec qui riiez-vous donc de si bon cœur? me dit-il.*

« — *Avec moi, répondis-je, et certes le sujet prête au rire. C'est un homme dévoré par un serpent boa, et qui pense et parle comme Socrate buvant la ciguë.*

« *Nodier voulut voir mon manuscrit à peu près indéchiffrable et me pria de lui en lire un chapitre. Ce fut entre nous un joli duo de fou rire, pendant lequel il m'escamota mon manuscrit et l'emporta comme Pathelin son drap, en répétant sur tous les tons : Ah ! le bon conte ! le bon conte ! le bon conte !*

« *Et voilà pourquoi je n'ai jamais publié l'*HISTOIRE ÉDIFIANTE D'UN HOMME DÉVORÉ PAR UN SERPENT, *qui n'eût peut-être pas été un de mes plus mauvais titres académiques.* »

Je conseillai alors à Jules Janin de réunir tous

les contes qu'il avait faits à cette époque en un recueil qui certes n'eût pas été indigne de lui.

« Paix aux morts ! répliqua-t-il. Nous sommes aujourd'hui des gens graves, collets montés, ennuyés et ennuyeux, qui est-ce qui lirait des contes sous la monarchie constitutionnelle ? C'était bon sous Louis XIV, où La Fontaine pouvait dire sans être ridicule :

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême ! »

Malgré l'oubli auquel Jules Janin semblait condamner ses œuvres de jeunesse, je me suis souvenu de sa passion pour les contes et j'ai recherché çà et là, dans les petits journaux et dans les petites revues, qui paraissaient à la fin de la Restauration et au commencement du règne de Louis-Philippe, quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'il avait publiées sans se nommer, et dont la plupart sont à jamais enfouies dans les ténèbres de l'anonyme.

Le recueil que Jules Janin aurait pu faire lui-même n'eût pas formé moins de huit ou dix volumes, et c'est à peine si je suis parvenu à découvrir de quoi en remplir deux ou trois.

En me livrant à cette recherche difficile et ingrate, à travers des feuilles et des revues périodiques tellement oubliées et tellement rares aujourd'hui qu'on n'en retrouve plus que des fragments épars, j'avais souvent sous les yeux cette excellente appréciation du talent de Jules Janin, à l'époque où il était à la tête des petits

journalistes, des écrivains les plus éclatants et des plus spirituels conteurs :

« M. Jules Janin est né improvisateur, mais improvisateur la plume à la main. Un trait qu'il faut noter, c'est que la passion qu'il a eue très jeune pour les anciens, n'a pas été la loi de son intelligence : ses impressions et ses idées seules ont été cette loi. L'observation de la société, le goût des choses artistiques, et dans celles-ci, les formes légères, voilà quelles furent ses premières prédilections. Être vif et coloré dans la forme, piquant dans le point de vue, mordant ou noble dans l'appréciation critique, voilà les traits de son talent. Les fautes elles-mêmes en ont signalé la sève et la richesse. Ses qualités tiennent à un travail animé et intérieur qui lui donne sa verve, à une fine pénétration, à un élan sans système et à l'art de faire valoir par l'émotion les idées les plus élevées. Une qualité nouvelle s'y allie maintenant, l'art de fixer les nuances. Sa sensation première n'est pas plus large, plus sûre, mais les procédés de son esprit sont plus faciles et plus assurés. »

Gustave Fallot, qui jugeait ainsi le talent de Jules Janin, avait reconnu l'aimable et ingénieux conteur qu'il caractérisait si bien, en le voyant sous le reflet des délicates sympathies de leur ami commun Charles Nodier, lequel fut également un des meilleurs conteurs de ce temps-là.

Gustave Fallot avait vu Jules Janin dans le salon de Charles Nodier, à la Bibliothèque de l'Arsenal, et il

l'avait entendu causer avec son inépuisable bonne humeur :

« Sa conversation n'a peut-être pas la supériorité de ses écrits, dit-il ; toutefois, elle est souvent facile et relevée. Elle jaillit d'un air de rêverie qui nuit peut-être à l'allure de l'esprit, mais elle prouve du moins qu'elle pourrait s'appuyer d'aspects sérieux et médités. »

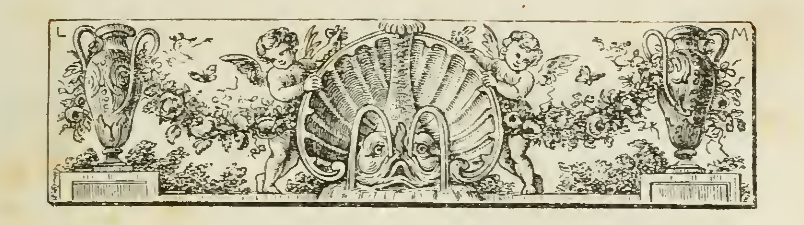
Ce n'était plus là le conteur, et Gustave Fallot semble avoir ignoré que Janin, si vif et si pétillant, si brusque et si brutal quelquefois dans une causerie, entre gens de lettres, sur des sujets littéraires, était, la plume à la main, un conteur aussi tendre, aussi sensible que Florian et Gœthe, aussi capricieux et aussi original que Diderot, aussi malin et aussi caustique que Voltaire, aussi galant et aussi raffiné que Crébillon fils et Marivaux.

Malheureusement il manque encore, il manquera toujours dans notre recueil d'Œuvres de Jeunesse, un grand nombre de ces petits contes que l'auteur ne nous avait pas désignés suffisamment et que nous n'avons pas osé reconnaître parmi bien des articles anonymes, agréables ou charmants, auxquels nous eussions désiré pouvoir attacher le nom de Jules Janin.

Albert de LA FIZELIÈRE.



PETITS CONTES



PETITS CONTES

LE RENDEZ-VOUS[1]

(1826)

Elle hésita d'abord, mais il y avait tant de résignation et d'amour dans mon regard qu'à la fin elle consentit. « A ce soir, me dit-elle, vis-à-vis de Notre-Dame ! » Et, vive comme l'éclair, elle disparut pour me dé-

1. Cet ingénieux petit morceau de critique d'art et d'archéologie est un des premiers essais de Jules Janin. Il en estimait le fond et la forme pour ce qu'ils avaient déjà d'élévation et de recherche alors que son esprit commençait à s'ouvrir à l'intelligence des grandes conceptions du génie des arts. Mais il s'en voulait d'avoir passé si près de Notre-Dame et de ne pas y avoir saisi une de ces vastes impressions qui ont produit l'immortel roman de Victor Hugo. « Qui sait ? disait-il, j'avais peut-être *Notre-Dame de Paris* dans la tête, mais la tête m'aura tourné ;

rober sa rougeur, me laissant dans un de ces moments d'ivresse que l'on n'éprouve qu'une fois.

Ce soir ! avait-elle dit; toute la journée je crus entendre la douce promesse murmurée à mon oreille, et c'était à peine si le soleil commençait à décliner quand je me trouvai sous le parvis du temple, haletant d'inquiétude et d'espérance. D'abord je ne vis rien, je ne pensai à rien; j'étais tout entier à l'heure à venir; il ne fallut rien moins que l'admirable spectacle devant lequel je me trouvais pour m'arracher à l'idée fixe qui faisait ma vie de chaque jour.

Ce moment de jeunesse, cette heure fugitive et fragile que l'homme, dans un accès d'ironie, a surnommé ses beaux ans, est, sans contredit, ce qu'il y a de plus inexplicable dans la créature humaine. Il y a là, au fond de vous, un malaise, je ne sais quel bonheur douloureux qui vous fait souffrir le tourment de Prométhée. Une fois atteint de cette maladie fatale, tout ce qu'il y a de charme dans les actes de l'imagination et de la pensée s'anéantit, disparaît, faisant place aux images

---

et je n'ai trouvé ce jour-là, en présence de la cathédrale, qu'une méchante page. Victor Hugo y a trouvé son chef-d'œuvre cinq ans plus tard. »

fantastiques d'un cœur malade. C'est ainsi que je fus d'abord froid, insensible, à l'aspect de ce beau monument de la civilisation du moyen âge, de cette vaste et poétique cathédrale, dont l'aspect imposant était encore pour moi une nouveauté.

Cependant j'étais justement à cette heure qui grandit de tous les prestiges d'un beau soir le temple gothique dont la flèche argentée se perd dans le nuage lumineux encore. Cette masse de pierres debout au milieu du silence général, éloquent témoin de la persévérance et de la piété de nos pères, était alors entourée de toutes les harmonies dont le ciel embellit l'ouvrage de la créature : la cloche rendait un son gothique; le corbeau, vieux comme le temps, déployait ses ailes noires sur les ogives, et, à travers les trous du clocher, le moineau jaseur semblait défier l'atteinte des hommes. Pour comble de bonheur, le temple était désert : il n'y avait ni chantre à soutane, ni enfant de chœur à tête rouge, ni donneur d'eau bénite à la voix criarde, ni missionnaire à l'œil hagard; le temple était dans toute sa majesté, sans une créature humaine pour déparer ce sublime ensemble. Nous sommes dans un siècle si incrédule que l'idée d'athéisme et d'hypocrisie se glisse partout où se rencontre un homme!

Pour moi, je me mis sans y songer à étudier cet édifice que j'ignorais encore. Figurez-vous ce temple brodé avec autant de grâce et de délicatesse que le voile d'une jeune épouse. C'est un ensemble de détails qui effraye notre imagination ; partout le ciseau de l'homme a représenté tantôt le Christ sur la croix, tantôt les évangélistes écrivant ce code de morale qui devait soumettre le monde à la raison, tantôt l'apôtre saint Jean avec son agneau et cette grâce enfantine qu'on aurait dite échappée au pinceau de Rubens. C'est une suite d'images fantastiques, de saintes créations, de miracles naïfs, comme on en lit dans de vieilles légendes. Toutes les croyances du moyen âge, avec son allure franche, décidée, guerrière, se retrouvent sur ces pierres gothiques. Vous y retrouverez l'armure romaine, le javelot du barbare et souvent la toge italienne sur les épaules d'un Vandale. Aussi haut que votre vue peut s'élever, vous apercevez mille scènes dramatiques, vives, passionnées, des scènes comme en écrivait Shakespeare, tantôt dans une pauvre cabane, tantôt dans un palais magnifique; des vieillards, des jeunes filles, des martyrs, des assassins, tout un poème. Voilà ce que je n'aurais pas vu sans toi, jeune fille; sans toi, que j'avais presque oubliée dans cette muette contemplation.

Et, comme la nuit, descendant du haut du clocher, voilait peu à peu ces scènes si variées, semblable au rideau de l'Opéra qui vous sépare des enchantements du théâtre, j'en vins à considérer l'immense porte à double battant que le Suisse à l'air soucieux venait de fermer à grand bruit. Je considérai attentivement cette belle figure de la Vierge sculptée sur la porte ; une femme céleste que quelque pauvre artiste trouva enfouie sous un bois obscur. Cette porte a bien souffert du temps ! Toute couleur est perdue, des fentes nombreuses sillonnent ce beau corps. Cependant il y a là une beauté réelle, une grâce ineffable, comme tout ce qui est spontané dans les arts. J'étais donc là, contemplant ces belles mains et cet angélique sourire, quand une marche légère et douce, et ce souffle harmonieux qui annonce un battement du cœur, me firent vivement tourner la tête ; ce n'était pas elle !

C'était une bonne vieille femme avec l'habit des sœurs de charité, et cette blanche coiffure qui les pare, et ce gros chapelet d'ébène qu'elles portent avec autant d'assurance qu'un jeune colonel porte son épée. Cette femme avait vu de longs jours, elle venait sans doute de visiter le grenier du poète ou de l'orphelin, et elle retournait le soir vers un vaste édifice qu'elle avait

choisi pour demeure parce qu'il est consacré à l'humanité souffrante. Je vis alors que j'étais à côté de l'Hôtel-Dieu.

Oh ! qui que vous soyez, si vous tenez à connaître tout ce qu'il y a de beau dans les arts, allez les étudier sous l'empire d'une grande passion ; que la volonté de votre maîtresse vous fixe des heures entières devant ces monuments que dédaigne votre jeune inexpérience. Alors seulement vous sentirez combien il y a quelque chose qui plane au-dessus de l'ouvrage des siècles, comment la persévérance n'est pas moins utile pour comprendre les œuvres du génie que pour les créer, comment l'âme humaine s'agrandit dans la contemplation des chefs-d'œuvre que notre siècle ne comprend plus.

Elle ne vint pas ce soir-là, et je m'en retournai à moitié consolé.





L'ÉCLIPSE

(1828)

Il y a trois ans de cela, il y avait à Montmartre, dans la maison du docteur Blanche, cet infatigable guérisseur de toutes sortes de folies, qui traite ses malades par les bons soins, par le bien-être et par la liberté, comme d'autres par l'isolement, les douches et la misère; il y avait une femme dont la folie était singulière et attachante.

Cette femme, jeune encore, dont le visage était doux et le sourire plein de charme, n'avait pas d'autre folie que celle-ci : elle se figurait qu'elle était la fiancée du soleil; ils s'étaient promis en mariage, elle et lui le soleil, par un beau jour d'automne, et ce jour-là le soleil avait couvert sa face resplendissante de son plus beau voile de nuages pour ne pas éblouir tout d'un coup sa bien-aimée. Depuis ce temps, elle était à lui comme il était à

elle; elle avait senti sur sa main le baiser brûlant de son époux, et maintenant elle ne vivait plus que pour lui seul.

Le soleil était sa joie, sa gloire et son triomphe à elle, la pauvre femme ; elle se levait à l'instant même où son bien-aimé flamboyant jetait ses premiers rayons dans le ciel; elle avait les yeux fixés sur le lever de son époux, et elle le saluait de son regard, comme les oiseaux le saluent de leurs chansons, comme le fleuve le salue de son murmure, comme la rose le salue de son parfum.

Plus la nature était belle au lever du soleil, plus le ciel était serein, plus la création tout entière était joyeuse, et plus la pauvre folle était heureuse : n'était-ce pas son divin époux qui jetait en tous lieux la lumière et la chaleur ?

N'était-il pas roi du monde? n'avait-elle pas passé toute une nuit de transports dans ses bras à lui, le maître de la création ? L'âme du monde était son âme, à elle !

Ainsi, dans une extase perpétuelle et divine, elle suivait chaque pas du soleil; elle recueillait ses moindres rayons. Plus le soleil montait dans le ciel, et plus grandissait cet enthousiasme poétique. A peine pouvait-on obtenir de la folle qu'elle prît ses repas chaque jour, tant elle était obsédée de sa passion céleste ; et encore, pour la faire manger,

fallait-il lui dire que son divin époux avait doré ces fruits, avait jauni ces blés, avait mûri ces raisins ; ainsi donc elle avait droit de s'asseoir à cette immense table que le soleil charge de mets sur sa route.

Quand donc elle prenait ses repas, la folle faisait ses libations au soleil, elle versait en son honneur une goutte de lait le matin, à sa santé elle vidait son verre ; puis, quand le jour venait à décroître et quand le rayon lumineux allait se perdre là-bas dans la Seine, la tendre épouse du soleil devenait aussi inquiète que peut l'être la femme d'un pauvre pêcheur de harengs dont le mari est absent depuis deux mois et qui entend mugir la mer !

« Que va devenir mon époux ? disait la folle. Pourvu qu'il ne se blesse pas en chemin, grand Dieu ! »

Peu à peu le soleil s'en allait, faisant place à la nuit. Alors la folle joignait ses deux mains sur sa poitrine, et, d'un ton mystérieux et de sa plus douce voix, elle disait à son époux : *Attends-moi, attends-moi !* puis elle rentrait dans sa chambre en toute hâte, car elle ne voulait pas faire attendre le soleil.

Singulière et heureuse folie ! aimable délire ! savoir son âme attachée au ciel par un rayon du

soleil! n'avoir pas d'autre passion que celle-là, un ciel serein! n'avoir à redouter que les nuages qui voilent l'astre du jour! être heureuse toutes les fois que la nature est heureuse! ouvrir son âme à la douce chaleur comme fait la terre, et en recevoir la bienfaisante influence! chanter tout bas un cantique à son amour, et n'être jalouse que de l'herbe des champs!

Telle fut la vie de cette pauvre folle pendant deux ans. Non pas qu'elle n'eût ses chagrins tout autant que si elle eût été dans sa raison : car, aussitôt que venait l'hiver et qu'elle voyait la figure du soleil son époux pâlir et trembler sous la neige comme ferait un beau jeune homme blessé à mort, aussitôt qu'elle voyait cette gloire immense obscurcie par d'épais nuages, comme cela arrive aux plus grands hommes de ce bas monde, dont l'envie obscurcit la gloire, alors la malheureuse femme devenait en effet la plus triste des créatures humaines; plus de repos, plus de sourire, plus de chants, plus de fêtes dans son âme! Ne voyez-vous pas son époux qui gèle et qui tremble là-haut, reposant sa tête fatiguée sur les montagnes couvertes de glace?

Que les journées d'hiver paraissaient longues et tristes à la folle! C'était une souffrance réelle, incroyable; c'était un mal d'amour comme en

éprouvaient de siècle en siècle les compagnes privilégiées de quelques grands hommes malheureux.

Plus celui-là qu'elle aimait était grand et élevé dans le monde, et plus impatiemment elle supportait ce grand malheur de le voir humilié, obscurci, tremblotant, méconnu, vaincu, captif.

C'était à peu près la douleur de la mère de l'Empereur quand elle a vu son fils enchaîné sur son rocher au milieu de la mer!

Mais la douleur de cette noble mère, immense reine debout encore dans les ruines de Rome, est une douleur éternelle. Son astre tombé ne doit plus se relever jamais. Le soleil est plus heureux : sa défaite est passagère; il a bientôt percé le plus épais nuage; il est vainqueur, il revient, le voilà ; le soleil a deux fois *ses cent jours* chaque année, je ne parle que du soleil de la France.

Aussi, quand, au printemps, la pauvre folle du docteur Blanche retrouvait son époux comme elle l'avait laissé au mois de mai, quand elle le revoyait aussi resplendissant que jamais, et toutes les feuilles de l'arbre jaillissant à sa venue comme fait l'étincelle sous le marteau du forgeron, alors la douce joie revenait au cœur de la pauvre femme; alors elle quittait le deuil, elle prenait sa robe la plus éclatante, elle chantait son hymne le plus doux.

« Réjouissez-vous sur le ciel et sur la terre; réjouissez-vous, astres du firmament, et vous, les flots de la rivière! vous, les anges là-haut, et vous, les hommes ici-bas, réjouissez-vous! Mon mari le soleil était malade, et il est revenu en santé; il était absent, et il est de retour! »

Et en effet la nature entière obéissait à la pauvre folle, la nature entière se réjouissait : l'époux de la folle était de retour.

Cette heureuse folie a duré dix ans sans avoir pu se guérir. Mais cette femme était si heureuse!

Pourquoi donc la guérir de son bonheur? Il y a trois ans que la femme du soleil est morte, et sa mort a été aussi touchante que sa vie.

C'était par une belle journée d'automne, il était midi, le soleil doux et calme lançait sur la terre et sur sa femme ses rayons les plus purs.

La femme du soleil, assise sur le gazon auprès du grand pommier, suivait les pas de son auguste époux dans le ciel. Jamais le cœur de cette femme n'avait été plus rempli d'amour, jamais son regard n'avait été plus tendre, jamais son rêve n'avait été plus près d'être une réalité.

Ils s'entendaient si bien, elle et son époux le soleil! Elle avait pour lui un si perçant regard et lui pour elle! il marchait si lentement dans ce champ clos d'azur, sans doute pour avoir le temps

de la voir à genoux devant lui ! Mais, ô Ciel ! tout à coup ce puissant rayon de la nature s'arrête et se trouble, tout à coup le soleil disparaît, non plus comme autrefois, par degrés, sur le bord du fleuve, après avoir secoué la poussière brillante de sa robe et de ses pieds ; mais il s'arrête brusquement, tout à fait, il se cache, on ne le voit plus !

Où est-il ?

« Oui, s'écrie-t-elle, oui, mon époux est chez ma rivale ! oui, il est infidèle ! oui, le voilà qui est parti pendant le jour et qui ne viendra pas le soir. »

Et, comme elle ne vivait que pour le voir pendant le jour, que pour l'attendre pendant la nuit, que pour le saluer à l'aurore, que pour le chanter au printemps, l'admirer en été, le bénir en automne, le pleurer pendant l'hiver, l'aimer en tout temps ; la pauvre femme, le voyant disparaître ainsi tout à coup, brusquement, sans savoir où il allait, sans savoir s'il reviendrait, la pauvre femme est morte pendant l'éclipse, morte de jalousie, de désespoir et d'amour.

Elle était morte depuis une seconde à peine, que le soleil, dégagé de son innocente rencontre avec la terre, poursuivait tranquillement sa route ; mais il était trop tard : tout ce drame était fini, et l'immortel époux, tout à l'heure encore

l'objet d'un si violent amour, ne frappa plus de ses rayons que des yeux éteints et fermés. Oui, il fallait que la pauvre femme fût bien morte, car ce triste et calme rayon de soleil qui se posa sur elle, comme pour lui demander pardon de cette absence involontaire, ne la réveilla pas!





LE VOYAGE IMAGINAIRE

(1830)

LA PÈCHE

Vraiment, c'est une honte d'être ici tout seul. Des murs couleur de manteau, des hommes fort laids, et quelles femmes! Je suis las du fracas de la ville, de la boue, de l'Opéra, des rumeurs. Si l'on n'avait pas tant abusé de ce mot *nature* (beau mot!), je dirais que je veux plus de nature. Je l'ai vue quelque part.

Par un jour éclatant d'été, vers le silence de midi, quand la lumière est partout, se jouant dans le ciel bleu, dans les blés en fleur, dans l'eau verte, se glissant à travers le nuage aussi bien qu'à travers les ailes des cygnes; quand tout se tait, l'oiseau, l'insecte, la demoiselle au long corsage; quand la vie est arrêtée partout,

hommes, plantes, animaux, pendant ce sommeil éveillé, plus beau qu'un beau songe, j'ai vu une jolie scène pleine de grâce; vous le saurez, car je pars; et quel homme sait en partant s'il doit revenir?

Sur le bord de l'eau, une onde que cache l'herbe qui serpente mollement sur l'argile, et qui se glisse comme un serpent dans la prairie chargée d'arbres et de fruits, joyeux reflets d'une abondance champêtre; je puis le dire, je l'ai vu.

J'ai vu trois pêcheurs qui ne dormaient pas; trois pêcheurs passionnés, actifs, intéressés comme on le serait à un drame ou à un conte de revenants; non pas des pêcheurs comme vous en avez vu souvent, des pêcheurs vulgaires, quelque homme long, sec, maigre, hâlé, regard stupide et niais sourire; le bras tendu, et au bout de ce bras une vieille ligne, et au bout de cette ligne un hameçon, et au bout de cet hameçon un ver, et au bout de ce ver, rien.

Mes pêcheurs, à moi, riaient, chantaient, admiraient, aussi prêts à livrer à la friture leur poisson qu'à le rendre aux ondes chaudes. Muet habitant des roseaux, pauvre animal aux sensations froides, aux goûts modestes, brille encore de mille couleurs, carpe dorée; brochet, ouvre ta large mâchoire comme un requin de la mer;

glisse-toi, anguille; vivez et devenez grands : voilà ce qu'auraient fait mes pêcheurs de leurs captifs, si le poisson avait eu une voix.

S'il avait seulement poussé le cri plaintif de l'alouette; si son œil avait exprimé l'effroi du moineau franc surpris dans une grange!

Mais aux douleurs muettes on n'a pas de compassion, la plainte est un aveu de faiblesse qui touche souvent la fierté de l'homme; l'homme veut avoir l'air d'être le plus fort. Mais je reviens à mes trois pêcheurs.

Le premier était un enfant déjà grand, un homme comparé à ses frères, habile à jeter l'hameçon, plus habile à ramener avec le filet le poisson captif. Les autres pêcheurs, ah! pour ceux-là, vous n'en avez jamais vu de plus jolis.

Un tout petit enfant blanc, potelé, frais, aux yeux bleus, bon garçon sans malice, sans envie, presque nu, curieux comme un jeune caniche qui passe son nez à la portière d'une voiture pour la première fois. Le petit garçon plongeait le nez dans le filet, et à chaque mouvement du poisson il fermait les yeux comme s'il eût eu peur, et plus d'une goutte d'eau couvrait son joli visage, innocente punition d'une innocente curiosité.

Mon troisième pêcheur était une petite fille,

grosse, rebondie, déjà malicieuse, avec de petits bras tout ronds et une bonne main qu'elle plongeait dans le filet; on eût dit dans ce filet une anguille de plus, la petite main s'agitait sans rien saisir, le poisson glissait entre ses doigts si frêles. Grandis vite, petite, grandis, sois belle comme Charlotte; grandis comme elle, tu n'auras besoin ni de jeter l'hameçon, ni de tendre le filet, ni de t'abaisser vers la rive; les jeunes gens, noble proie, seront tes captifs, si tu le veux, d'un coup d'œil; et les vieillards regretteront de n'être plus à tes yeux que comme ce fretin sans valeur que ton frère va rejeter dans les eaux.

CHARLOTTE

N'ai-je pas nommé Charlotte? Hélas! c'est un nom dont l'écho se prolonge pour moi et qui retentit, là dans le cœur, là dans la tête; c'est une vision permanente; je la vois, je la touche, je lui dis : « Je t'aime, Charlotte, capricieuse création faite pour le tourment de ma vie; puisque te voilà évoquée, reste près de moi, que je te voie encore. »

Charlotte est grande et belle; elle est brune et ses cheveux sont noirs; c'est une jeune fille à l'air altier, mais qui sourit par intervalles, ce qui corrige sa fierté. Il n'y a de femme comme Charlotte ni en France ni en Angleterre; ce n'est pas une fille de l'Europe, Charlotte est une plante qui veut trop de soleil et qu'une terre froide étoufferait; du reste, mignonne et frêle à ses extrémités; mais quelle noble poitrine! et, sous cette poitrine, quel noble cœur!

Quand on est jeune homme, homme neuf et vrai, et lorsque l'heure est venue qui vous montre la femme prédestinée, celle qu'on reconnaît sans l'avoir jamais vue et dont on se dit tout bas : « C'est elle », il arrive que, la mémoire se portant au cœur, vous vous souvenez de toute cette femme que vous avez jugée d'un coup d'œil; vous savez la couleur de ses vêtements et sa forme, et jusqu'au moindre pli de sa manche; vous savez sa coiffure, le petit chapeau qui pare sa tête et la plume blanche qui retombe avec grâce sur son cou; vous pourriez dire comment son beau col était découvert, comment ses belles mains étaient nues, quel air fredonnait la jeune fille, quelle note elle touchait au clavecin; non seulement vous avez les détails, mais encore vous avez l'ensemble; bien plus, ni sa robe, ni son air, ni sa figure, ni son regard, ni son

sourire, ni sa main, ne vous la font reconnaître; voilà bien quelque chose que vous oubliez : un regard qui vous échappe, un sens que vous ignorez; ce sens, c'est le sixième sens.

C'est avec le sixième sens que j'ai aimé Charlotte.

Le sixième sens (vive le magnétisme et gloire à Mesmer!) le sens parfait, le sens divin, le sens unique, le sens qui réveille l'homme mort, le sens revêtu de l'enveloppe matérielle, le sens d'âme...... (donne-moi un nom, Charlotte!) quel que soit son nom : c'est avec le sixième sens que j'ai aimé Charlotte.

Prenez-vous par les yeux, vous serez amoureux un jour; prenez-vous par le sixième sens, vous aimerez jusqu'à la mort.

C'est par les yeux que fut pris l'amant d'Andromède; par les yeux fut prise Cléopâtre.

Antonie et Sapho furent prises par le sixième sens.

O Saint-Preux! ô Lovelace! voulez-vous éviter, toi, la philosophie de ta maîtresse, toi, la vertu de la tienne? voulez-vous devenir de simples bourgeois, très heureux et fort peu à plaindre? penchez-vous solitaires vers quelque beauté de la foule attentive au spectacle, ou bien attendant un cavalier pour le bal.

Mais que t'avais-je fait, Charlotte? Pourquoi m'avoir accueilli? Pourquoi as-tu interrompu à mon arrivée ton chant commencé? Pourquoi as-tu suspendu cet accord à peine né que ton doigt capricieux interrompit à ma vue? Pourquoi, enfin, me suis-je placé dès l'abord si près de toi?

Charlotte, sans cela j'étais heureux. J'avais pour moi tout le printemps avec ses roses, et ses épines aussi douces que ses roses; sans toi, j'étais libre et content; je vivais sans trouble, futile observateur de petites choses; l'historien passionné des infiniment petits, le folâtre amant du soleil, de la lumière, de la pluie qui tombe en rosée, du grillon qui chante au foyer enflammé, du ver luisant qui se cache sous une feuille de rose, rayon timide et fugitif que l'œil soupçonne à peine et que le souffle d'un insecte peut ternir.

Sans toi, j'aimerais encore le tonnerre qui gronde dans le lointain; ce moulin qui fait tic tac, monotone musique si favorable au sommeil; le coq qui chante, la cloche qui tinte, le cheval au labour, l'agneau au sein de sa mère; l'artisan sur sa porte le soir, le prince qui passe avec ses soldats, la grande dame d'opéra et sa calèche; j'aimerais tout cela, Charlotte, et je ne t'aimerais pas!

Mais à présent, te voilà dans mon sixième sens. Te voilà souveraine maîtresse, placée là, donnant

à mon cœur toutes les émotions, à ma tête tous les transports, à mes artères leur mouvement subit; tu es là, là toujours, pour toujours là!

LE VALLON

Je suis déjà bien loin de cette ville de bruit et de fange, me voilà sur le plus beau vallon qu'ait jamais rêvé Théocrite. Mon vallon est situé sous un ciel grec. Vous voyez d'abord des montagnes placées comme autant d'échelons pour aller au ciel. Le ciel est tout orage là-haut. Là, se tient debout le premier sommet des montagnes, la pierre durcie, élevée là par quelque géant, avant le déluge, sous sa croûte de glaçons et de neige. Au plus fort de l'été, vous découvrez là-haut la neige brillante comme un diamant; vous entendez les torrents qui tombent, vous voyez l'aigle se perdre dans ces demeures inaccessibles, véritables compagnes de l'hiver. Voilà le premier sol qui domine mon vallon.

Le sol, plus bas, est chargé d'une forêt sombre de hauts pins, de hauts peupliers; des branches majestueuses que le vent balance, une sombre

horreur faite pour les prophéties, des bruits soudains, des éclats inattendus, des flammes quand la foudre tombe; tout un monde inconnu, mystérieux, dont on ne dit rien, un monde qu'eût aimé Byron, mais dans lequel nous n'irons pas, moi ni Charlotte. Les mains de Charlotte sont délicates; elles se briseraient sur les rochers; puis, arrivée là-haut, Charlotte aurait peur. Nous resterons dans le vallon, à l'abri, sous le vent tiède et chaud; aux jours de fête, tout au plus, nous nous hasarderons sur le roc inférieur.

Dans ces gras pâturages, dans ces prés verts et touffus, où les ruisseaux murmurent, où la blanche génisse pend aux flancs du rocher, où la chèvre capricieuse se balance sur l'abîme, où la mule se réjouit au soleil; nous irons là en pèlerinage, tout seuls avec notre amour, tout seuls hors du monde, comme le matelot de Lucrèce qui voit la tempête à ses pieds.

Mais je placerai ma maison, mon toit domestique, dans le fond de la vallée, à l'autre côté du fleuve, sous quelques grands arbres et vis-à-vis du temple en ruines : des ruines en marbre, des colonnes à demi brisées, des chapiteaux dévorés par le vent d'hiver; nous verrons le temple de notre fenêtre, éclairé par la lune, et il nous paraîtra grandi par l'ombre projetée à ses pieds. Pieux

monuments de la religion ancienne, beaux restes de l'art antique, la religion qui vous consacra est abolie, l'art qui vous éleva est perdu, et vous restez debout, derniers témoignages de ces deux forces évanouies. Hélas ! si tu mourais, Charlotte, je ne serais même pas comme ces débris insensibles, je mourrais, je te suivrais, toi qui m'as fait sentir que j'avais une âme ! toi pour qui je me meurs !

Beaux rêves ! et je suis seul ! et cependant je pars ! Italie, Espagne, Amérique, où donc irai-je ? Où est Charlotte ? Charlotte, elle est dans ma pensée, elle me guide, elle se repose sur moi ; c'est sur elle que je bâtis ces brillants châteaux dans le pays des chimères, qui s'écroulent comme un palais de nuages, comme ces villages qu'on voit dans le feu, l'hiver, avec leurs hauts clochers, leurs minarets, leurs obélisques, leurs tombeaux. Partir ; mais où donc trouver le repos ? Apprendre encore ! Quelle fatigue ! J'aime mieux me souvenir !

ENFANTS

Nous aurons deux enfants, Charlotte et moi : un petit garçon, et une petite fille qui s'appellera comme sa mère. Notre fille sera l'aînée de nos enfants. Jolie enfant au beau profil, aux longs cheveux, rêveuse à dix ans ; c'est elle qui soutiendra son frère, elle qui lui enseignera ses premiers pas, ses premiers mots, elle qui recevra ses premières caresses, car nous ne serons pas jaloux de notre fille, n'est-ce pas, Charlotte? et d'ailleurs notre fils sera si beau !

Gros et jovial garçon, toujours riant, les cheveux en désordre, large poitrine, gros bras ; un garçon bien pris, bien hardi, ne craignant rien dans les ténèbres, aimant le bruit du tambour et de la trompette, jouant sans peur avec les chiens et les chevaux, dormant toute la nuit, jouant tout le jour ; intelligent, actif, déjà passionné, préférant sa mère à son père, aimant autant sa sœur que sa mère. Aimable couple, frais et riant, je vous vois d'avance dans mon cœur.

Eh! c'est surtout lorsqu'on est père que le printemps est beau, que la poésie est vraie, que la

mort est douce : on est représenté sur la terre, quelqu'un reste après vous qui porte votre nom, votre visage, qui vous pare de ses vertus et de ses talents, qui répare votre toit domestique et qui continue vos bienfaits ; c'est alors qu'on peut mourir.

HALTE

Avec elle, ma vie était faite ; chaque instant était pour moi une vie à part, chaque coin de terre était un monde. Avec Charlotte, j'étais un homme simple, un homme heureux. Chaque saison avait pour moi ses plaisirs. L'été, je parcourais avec elle les forêts, les plaines, toute la campagne ; nous nous arrêtions souvent au bord d'un ruisseau, au sommet de la montagne, sur la clairière de la forêt. Faisons halte, dételons nos chevaux, dressons la table sur le gazon ; assieds-toi près de moi, Charlotte ; notre guide s'appuie sur la voiture, et le voilà qui dévore les feuilles politiques, pesant les destins des empires, mettant l'Europe en équilibre, s'émerveillant sur le destin des rois qui s'en vont par les chemins, cherchant

un gîte qu'ils ne trouvent pas. Ainsi notre grand politique attend patiemment que le dîner s'apprête, pendant que l'enfant joue, que le bœuf rumine, que le chien aboie, que le grillon caché dans l'herbe chante sa chanson de midi, que l'araignée dresse ses filets dorés comme l'arc-en-ciel. Comprends-tu qu'il y eût là du bonheur, Charlotte ?

Charlotte, le bonheur, c'est le repos, c'est ce rêve sans sommeil que nous donne l'ombre ; c'est ce calme à demi bruyant qui n'a rien du calme effrayant des ténèbres ; c'est le mouvement de ce monde invisible qu'on peut rencontrer partout, dans les calices des fleurs, au sommet des arbres, dans le gazon, dans la vigne qui grimpe partout ; la vie avec toi, avec celle qu'on aime, avec la femme qui vous regarde, qui vous sourit, qui vous parle : voilà comme je me faisais mon bonheur.

Et après le repas, après le sommeil, quand l'ombre s'étend dans la plaine, c'est plaisir de reprendre sa route, d'atteler de nouveau ses bons chevaux reposés, de remonter dans la champêtre voiture ; de se sentir cahoter auprès de celle qu'on aime, d'entendre ses cris d'effroi à la descente, de se rapprocher d'elle pour la mieux rassurer, et de la presser dans ses bras à chaque cahot.

Hélas ! c'est toi qui n'as pas voulu, Charlotte. Mais je pars.

L'HIVER

Et l'hiver nous aurions encore fait de la poésie. C'est un bon temps pour le poète et pour les amants. Il fait froid au dehors, la bise souffle, la neige tombe, le fleuve est arrêté, l'arbre est tout blanc de frimas, la basse-cour est muette ; alors vous vous enfermez avec soin pour faire de l'égoïsme à deux. Que de conditions pour être bien alors ! Vous avez une chambre toute close, des tableaux, des gravures, une large glace pour refléter ton image, Charlotte ; un bon feu de chêne, et à vos pieds un tapis qui représente des fleurs, et autour de l'appartement d'épais coussins, et pour moi un large fauteuil, et à ma droite des parfums, et sur la cheminée des vases antiques, et tout à côté un piano entr'ouvert, et au-dessus du piano des rayons chargés de livres, et des rideaux de soie aux fenêtres, et tout cela éclairé par une lampe d'albâtre ; et au-dessus de toi le buste de notre Shakespeare, le vieux William, qui domine tout ce petit univers; et alors tu me dis, Charlotte : « Lis-moi quelque chose d'un grand poète de ton pays.—Je vais te lire les vers de Lamartine, Charlotte. »

Et la jeune femme s'apprête à les entendre, elle appuie son joli bras sur le dossier de sa bergère; elle est tout âme.

« Oui, je te lirai quelque chose de notre poète. Allons au ciel, puisqu'il y est dieu; quittons la terre, viens, n'ayons plus que les passions des anges, aimons comme les anges, pleurons comme eux : la pièce de Lamartine, c'est l'amour; toute sa pensée est amour.

« Veux-tu des vers nouveaux, Charlotte? tu sais tous les autres par cœur.

« Aussi bien il y a révolution dans le monde : la liberté domine tous les autres besoins, la poésie elle-même se tait devant ces grands changements. Soyons justes envers le génie, nous autres simples mortels; Charlotte, écoute ces vers :

. . . .

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux
Dédaigne des palais la pompe souveraine.
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnants des cieux?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
Et couvre en souriant un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs.

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître
Réchauffe de son seul amour;
C'est un enfant, chassé de l'ombre de son hêtre,
Qui pleure les chevreaux que ses pas menaient paître,
Et qui sera Virgile un jour!

Ainsi, l'instinct caché dans la nature entière
Mûrit pour l'immortalité,
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,
La gloire dans l'obscurité!

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,
Qui vient tous les cent ans, nouveau,
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,
Mais dont nul ne sait le berceau!

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie
Vienne d'en haut te réveiller,
Souviens-toi de Jacob! Les songes du génie
Descendent sur des fronts qui n'ont, dans l'insomnie,
Qu'une pierre pour oreiller!

. . . .

Ou bien, Charlotte, aimes-tu mieux une élégie? une prière à l'ange des morts? Écoute, le vent gronde et soulève en tourbillons la feuille jaunie, écoute ces vers :

. . . .

Mon regard s'arrêta fixé sur un tombeau :
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,

Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau !

Là, quand l'ange voilé sous les traits d'une femme
Dans le Dieu, sa lumière, eut exhalé son âme,
Comme on souffle une lampe à l'approche du jour,
A l'ombre des autels, qu'elle aimait à toute heure,
Je lui creusai moi-même une étroite demeure,
Une porte à l'autre séjour !

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité !

. . . .
. . . .

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela, pourquoi ? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que de vils sillons en fussent engraissés !
Pour que l'herbe des morts, dont sa tombe est couverte,
Grandît là sous mes pieds, plus épaisse et plus verte ;
Un peu de cendre était assez !

Non, non ; pour éclairer trois pas sur la poussière,
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu, ton aspect est plus fort que la tombe
Et plus évident que la mort !

. . . .
. . . .

Et mon œil, convaincu de ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau !
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère :
Qui peut douter sur son tombeau ?

Et les yeux de Charlotte se baignèrent de larmes, ses larmes ruisselaient doucement à travers ses jolis doigts. « Assez, assez, me disait-elle ; laisse là notre Lamartine, je ne puis plus pleurer.

« Et puis, reprenait-elle en souriant, attendons que je sois mère, et que j'aie soixante ans, Arthur. »

RETOUR DES CHAMPS

Ce n'est pas que j'eusse refusé du Ciel une famille plus nombreuse. Non, je suis trop heureux d'aimer pour n'avoir pas tendu les bras à chacun de mes enfants; l'enfance est une bénédiction pour la chaumière. Que de fois le soir, dans notre grand-duché, au milieu d'une ferme située sur les rives de l'Avon aux ondes vertes et froides (la patrie de Shakespeare), n'ai-je pas été témoin des douces émotions du père de famille, quand il revient à l'heure de midi prendre son repas! Son fils aîné, sur son épaule déjà forte, porte la bêche; à sa rencontre sa fille aînée, qui déjà sert de mère à sa dernière sœur, pendant que le second fils, impatient d'atteindre son père, se roule vers lui comme une boule animée, et c'est à qui embrassera son père le premier, pendant que la maîtresse de la maison prépare le repas frugal. Hélas! ces tableaux de plaisir champêtre me font mal; ils me rappellent cruellement tout le bonheur que j'ai rêvé et que j'ai perdu, ils me rappellent mon isolement dans ce monde, ma tristesse dans cette foule joyeuse, mon oisiveté parmi ce peuple qui travaille. Malheur à toi, Charlotte, je ne suis ni époux, ni père, et c'est toi qui l'as voulu!

L'AUMÔNE

Et toi-même, de quels biens tu t'es privée! Tu ne sauras jamais ce que c'est que le foyer domestique et la royauté de famille, quand une femme est tout pour ceux qui l'entourent, tout pour son mari, tout pour ses enfants; à ses enfants elle enseigne la bienveillance, l'amour de leurs semblables; elle leur apprend la prière et l'aumône, elle parle en même temps à leur cœur, à leur esprit, à leur âme. Elle est la providence visible de tout le domaine; l'oiseau la salue en chantant, le coq se redresse en sa présence, le paon fait la roue, le chien accourt et la flatte, le cheval hennit, le pauvre surtout se sent rassuré, il comprend que dans cette maison hospitalière il va enfin trouver de la bonté et de la pitié pour son indigence; il s'approche appuyé sur son bâton noueux, et il demande un peu de pain par pitié.

Et voilà les enfants qui le regardent avec compassion et étonnement. L'un ne peut concevoir qu'un homme ait faim, l'autre lui donne son goûter avec un léger soupir de regret, et la mère est heureuse!

C'est que dans une terre surchargée et qui

engendre plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir, quand le pauvre entassé sur le pauvre ne trouve plus d'aumônes nulle part, quand la charité est devenue un impôt impérieusement exigé, et avec toutes les peines qu'entraîne l'impôt, il est rare pour le mendiant de trouver une porte qui s'entr'ouvre, une main qui se tende vers lui, un sourire consolateur.

JULIE

Tu m'as dédaigné, Charlotte, et je pars; cependant ne crois pas que, si je suis seul, je sois condamné à l'isolement par le dédain de toutes les femmes. Non, si j'avais voulu, moi aussi, être inconstant, j'aurais pu l'être; je te dirai mieux, j'ai voulu être inconstant, mais j'ai reconnu que mon cœur ne le pourrait pas.

Elle se nommait Julie, comme l'Héloïse de Rousseau, elle était fort gentille, jeune, naïve, affable, douce et brune; c'était une jeune fille sans chagrin, sans ambition, sans projets pour l'avenir, heureuse de tout, d'une fleur, d'un papillon volant dans l'air, d'une chanson rustique; elle

me vit un jour que j'avais encore les yeux humides des pleurs que tu m'avais fait verser.

Elle eut pitié de moi; elle s'assit sans façon à mes côtés, puis elle me regarda d'un air doux et tendre, et elle me dit mille folies ! que j'étais un rêveur, un mauvais faiseur de châteaux chimériques, une mauvaise tête fantastique, que sais-je? Elle ajouta que le mouvement c'était la vie, que la joie c'était le bonheur, que c'était un grave contresens d'être jeune et malheureux; puis elle me parla de sa mère, de son vieux père, de ses travaux commencés, de sa peinture, de ses vers, de ses caprices, et du bal du lendemain, et de la robe blanche qu'elle mettrait, et du ruban, et de la fleur qui parerait son corset; et elle m'assura que je serais son cavalier toute la soirée, que je dansais bien et avec grâce quand je voulais; que les femmes seraient belles à ce bal, qu'il y en aurait beaucoup. « Jamais de plus belle que vous, Julie », lui dis-je à la fin.

LA TAVERNE

Je sais bien qu'il y a deux terres pour les voyages : une terre d'industrie et un monde poétique;

la riche Angleterre, le pays de l'opium et de l'essence de roses; et toi, Amérique, jeune monde, noble berceau de la liberté! Dans lequel de ces deux mondes dois-je aller pour être plus loin de toi, Charlotte?

Pour moi, j'aime les cabarets de la joyeuse Angleterre, quand le port est plein de vaisseaux, quand le matelot, après une longue course, baise le rivage adoré. Alors le mouvement augmente, la vie circule, l'or et l'argent abondent, les richesses des deux mondes se heurtent sur le même sol. Vivent l'industrie et le commerce! Le commerce est le lien des nations; le commerce est l'ambition de l'homme raisonnable. Oh! transportez-moi tout à coup, simple armateur, au milieu du désordre de l'arrivée ou de la tristesse du départ; je vois déjà la maison de l'hôte, sa vieille mère près du foyer de tourbe, sa jeune fille indifférente aux mouvements qui se passent autour d'elle; tout le ménage de la maison suspendu au plancher, le chien domestique, les bouteilles vides, le poisson fumé en Hollande, la rive dans le lointain, de riches marchands sur le devant de la scène qui comptent de l'or; tous ces détails qui font un bon tableau flamand, excepté l'homme tourné contre la muraille que vous retrouverez si souvent chez les peintres de Flandre. Oui certes, voilà les spectacles

qui attendent mon voyage, voilà les distractions puissantes que je rêve; et que me faut-il, à moi, pour t'oublier, Charlotte? Du mouvement, et rien de plus. Le mouvement? il est en Amérique ou en Angleterre; il est partout où l'homme espère et travaille; c'est aussi là que je veux aller...

LE SÉRAIL

Ou plutôt que ne m'est-il donné de descendre sur un vaisseau rapide tout le Bosphore de Thrace! Que ne puis-je, à l'extrémité de cette nappe verte et transparente, apercevoir dans le lointain ces montagnes bleues chargées de linottières, ces fraîches collines, asile du solitaire, ces minarets dorés, ces temples consacrés au croissant, ces felouques légères, tout ce luxe de l'Orient, tout le repos de cette terre chérie du ciel, toutes ces roses, tout ce sommeil. Constantinople est la ville par excellence, l'ancienne rivale de l'ancienne Rome; ce n'est que là qu'on sait dormir; là seulement on sait aimer et être tranquille; là tout est murmure, tout est prière, tout est fraîcheur; chaque maison est un sanctuaire habité par de jeunes femmes qui n'ap-

partiennent qu'à leur époux, et qui, parmi les hommes, ne connaissent que lui seul. Que tu me plais, jeune sultane, quand, retirée au fond du harem et mollement couchée sur des tapis de Perse, un enfant suspendu à ton sein, un enfant couché à tes pieds, un enfant devant toi appuyé sur sa nourrice, tu prêtes l'oreille à la lecture des *Mille et une Nuits*, rêveuse et riante tour à tour, et pensant à part toi que tous les enchantements qu'on te raconte n'égalent pas dans sa réalité tout le bonheur dont tu jouis !

LE NAUFRAGE

Et je pars ! Adieu. Moins heureux suis-je, hélas ! que le plus pauvre matelot du port que sa femme attend sur le rivage, le cœur inquiet et les yeux en pleurs. Pauvre femme qui consulte l'orage, qui se trouble aux moindres changements du ciel, et qui pense à sa pauvre famille et à son veuvage prochain.

Et moi aussi, je pars pour ne plus revenir.

Fasse le ciel que je ne sois pas errant longtemps dans ce monde inhabité pour moi ! Je préfère à l'exil une tempête favorable qui me brise contre

les rochers de la patrie. Et puis, c'est beau, une tempête dans une mer agitée : le vent siffle, la mer gronde, le vaisseau flotte tantôt dans l'abîme, tantôt dans le ciel. Cependant les passagers jettent leurs richesses à la mer, déesse inexorable ! les matelots jurent, le capitaine est calme, les femmes prient : moi seul, ô mer ! je n'ai pas d'or à te jeter ; moi seul je n'ai ni blasphème, ni prière, ni regrets, ni remords : je suis seul.

Adieu, Charlotte.





LE

TÉLÉGRAPHE DU RAINCY

(1830)

Depuis que nous avons changé de méthode dans l'étude des mœurs et que nous sommes demeurés convaincus que la vieille manière de Théophraste, assez adroitement rajeunie par La Bruyère, s'occupait beaucoup trop de petits faits matériels de la vie et de l'humanité extérieure pour qu'elle pût arriver jamais à une parfaite connaissance de l'homme moral, j'ai remarqué fort souvent que dans cette nouvelle carrière de l'observation, que nous nous sommes frayée aussi près que possible de la comédie de Molière, c'était une grande condition de succès de posséder une de ces vues basses et incertaines, détestables quand il faut voir les

objets d'un peu loin et qui les voient comme dans un nuage, excellentes au contraire quand elles se sont assez rapprochées de l'objet de leur étude pour le soumettre à leur inflexible analyse. De ces myopies si désirables, je possède la plus complète qui soit en France; et je puis en parler en maître. Grâce à elle, je suis le roi d'un monde poétique jeune et beau, que je colore à mon gré quand il s'élance devant moi au hasard; hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, au bois de Boulogne, par exemple, dans quelques allées mystérieuses, et que je n'ai rien de mieux à faire qu'à m'entourer d'images riantes. Grâce encore à ce don de nature, si par malheur j'ai besoin de réalité et de positif, je m'approche de plus près, je me pose comme un marbre devant ma victime, et sans être intimidé de son regard, qui ne va pas jusqu'à moi, je plonge dans tout son être, et ce qu'elle a de hideux, je le découvre du premier coup d'œil. J'ai donc vu d'affreuses choses de près! de loin j'en ai vu de charmantes, tout cela parce que je n'y vois pas. Affligez-moi au contraire d'une de ces vues perçantes qui, le soir, peuvent lire l'heure et la minute au cadran enflammé de l'Hôtel-de-Ville, et qui pourraient distinguer à l'Opéra une danseuse dans la foule et lui rendre son individualité et son nom de simple bourgeoise en robe blanche

et en chapeau de paille, alors adieu pour moi l'observation, et le monde, et cette douteuse couleur qui le pare; ce n'est plus qu'un monotone ensemble d'objets sans confusion et embarrassés de toute la symétrie d'une ménagère hollandaise qui frotte ses pots d'étain pour faire penser qu'ils sont d'argent; alors adieu tout le charme de mes rêveries, adieu mon droit de m'approcher assez près d'une femme pour respirer l'odeur de la fleur qu'elle porte à son corsage, sans être ni indiscret, ni impoli; adieu surtout l'histoire que je vais vous raconter; seulement je suis assez modeste pour être persuadé d'avance que j'y perdrais plus que vous.

Il y a bientôt un an de cela. Je respirais l'air du matin au Luxembourg, beau jardin si désert et en même temps si rempli d'une liberté bourgeoise et sans cérémonie, lorsque sur un vieux banc adossé à la Diane chasseresse dont la main droite étendue semble vainement chercher les cornes de son cerf, emportées, comme tant d'autres choses, par le tourbillon révolutionnaire; j'aperçus un homme d'un âge mûr, à l'air soucieux et ennuyé, ce qui me le fit prendre tout d'abord pour un vieux professeur de collège que j'ai perdu de vue depuis longtemps. Je ne sais pourquoi un grand désir me survint de parler à cet homme,

dont les fatigantes et grotesques leçons avaient laissé chez moi de profonds souvenirs, toujours est-il que je l'abordai presque malgré moi, et que je me sentis soulagé lorsqu'après les premiers mots l'homme que j'abordai m'arrêta. « Vous vous méprenez, Monsieur, me dit-il, je ne suis pas celui que vous pensez; cependant, si vous ne cherchez que l'homme le plus ennuyé et le plus fatigué de la vie qui soit dans le monde, votre méprise n'est pas grande. » En même temps il poussa un grand soupir en souriant à demi; je n'avais jamais vu sourire ainsi.

« Je vous plains fort, Monsieur, lui répondis-je, l'ennui est une des maladies incurables de notre siècle, la seule découverte peut-être de la poésie moderne; c'est un mal qui tue et qui consume, quand on ne peut pas en connaître les causes et adopter des remèdes violents.

— Hélas! reprit l'inconnu, la cause de mon ennui à moi, je la connais, elle est sans remède; mon étrange spleen n'est pas anglais, je vous prie de le croire, je ne suis pas assez riche pour avoir touché au dégoût, et ce n'est pas avec mon indemnité d'émigré que la satiété me serait connue. D'un pareil mal je serais honteux, aussi honteux que si mon malaise avait sa source dans vos émotions de tristesse comme vous vous la seriez faite il n'y a

pas dix ans. Non, non, ce ne sera jamais l'imagination qui me tuera comme un illuminé d'Allemagne. Plût au Ciel que ce fût là ma mort! Je crois, au contraire, que, si je suis à plaindre, c'est parce que l'imagination m'a manqué. J'en ai eu trop peu, et voilà mon seul malheur.

« Je n'ai rien compris à ce monde fantastique que notre histoire a fait surgir, j'ai été sourd à toutes les évocations, à tout le drame de la poésie moderne, froid, muet, insensible, sans étonnement, sans plaisir, sans intelligence! le siècle a marché sans que j'aie pu faire un pas; et pourtant entre ces deux mains que vous voyez fortes encore et nerveuses tous les événements du monde ont passé; elles ont écrit pour l'histoire les faits les plus mystérieux et les plus compliqués de la politique moderne; de tout cela malheureusement il ne m'est rien resté, rien de plus que ce qui reste sur le parchemin que la main d'un religieux de couvent a débarrassé des vers de Virgile ou d'Homère pour y substituer les mémoires de son église et le compte de ses revenus. »

Cette violence d'émotion porta à son comble ma curiosité et mon inquiétude. Je commençai à craindre que le mystérieux vieillard ne voulût plus m'expliquer sa singulière maladie; je craignais que son emportement ne lui eût pas laissé

assez de puissance sur ses souvenirs; heureusement qu'il revint bientôt à lui-même, et alors il se mit à me raconter sa vie avec une naïveté que je ne pourrai jamais reproduire, grâce à cette phrase prétentieuse et musquée qui me poursuit malgré moi.

Il reprit donc la parole en ces termes :

« Je vais vous dire où commença ma vie. Ce fut dans les bois du Raincy; ils étaient plus touffus et plus frais qu'aujourd'hui, et dans ma jeunesse, à peine échappé aux leçons d'un vieux jésuite, je me plaisais à y lire les beaux vers du père Vanière, le Virgile de la société. Je me souviens même fort bien que je préférais le *Prædium rusticum* aux *Géorgiques ;* j'y trouvais plus de pratique, plus de bonne et suave odeur de ferme et de labeur, quelque chose de plus champêtre et de plus simple. Je relis encore souvent le *Prædium rusticum ;* il me paraît aussi beau qu'à dix-neuf ans, seulement à dix-neuf ans j'avais plus de distractions quand j'étais dans le bois; les gardes passaient, le cor sonnait, les meutes couraient, le cerf pleurait, et souvent à midi mon regard s'arrêtait encore plus attaché; ce fut d'abord une fugitive vision, un rêve, une ombre, le bruit d'une robe flottante et d'un soulier neuf. Puis après plus de cor, plus de chiens, plus d'oiseau dans l'ombre,

plus de lapins dans le terrier, plus de jeune biche le soir prenant ses ébats au clair de la lune, plus de sangliers en troupe dévastant sans pitié la moisson du paysan. Plus de père Vanière, je ne vis plus qu'elle, elle seule, quand elle allait un panier à la main chercher le dîner de son père.

Et quand ma vision se fut approchée davantage, quand enfin elle fut rendue sensible et que je pus voir cette riante image de jeune fille s'épanouir et se colorer doucement au souffle de ses dix-sept printemps, je ne fus plus qu'à elle, c'est-à-dire moitié crainte, moitié espérance, et par-dessus tout du bonheur. Cette position d'un jeune homme qui n'a rien de mieux à faire qu'à aimer et à lire des vers champêtres est une ravissante position. Justement ma jeunesse s'écoulait au milieu de l'enfantement pénible d'une société nouvelle, j'étais né au bruit de la monarchie croulante ; deux abîmes me séparaient ainsi de la vie active ; d'ailleurs, à quoi bon la vie active quand on a tant d'amour et qu'on est sûr de trouver le repas du du soir et un abri ?

Je voyais Maria tous les jours. Maria était une fille à la fois grave et folâtre, sérieuse et enjouée; vous l'auriez entendue (et alors, jeune homme, il y avait du danger à l'entendre), vous l'auriez entendue à la fois élever mille plans fan-

tastiques pour mon bonheur, ou me prêcher tendrement le travail et l'avenir. Elle avait été habituée au travail. Seulement je ne pouvais me figurer à quel travail; plusieurs fois elle avait tenté de me l'expliquer, je n'avais jamais pu le comprendre; tout ce que j'avais pu faire, c'était de me persuader qu'il s'agissait de quelque langage invisible et mystérieux établi à travers les airs sur tous les points de la république; mais après plus ample réflexion je tombais dans mon incrédule méfiance, et je finissais par sourire en me figurant ma jolie Maria à la tête de tous les mystères du cabinet.

Cette occupation si étrange était pour moi un inépuisable sujet de conversation. « Tu crois donc, petite Maria, lui disais-je souvent, que ton père est le possesseur de ce grand secret ? » Et elle recommençait vingt fois les mêmes descriptions. Un fanal au sommet d'une montagne, deux bras longs, élevés et mobiles, un vieillard à l'œil fixe et dans l'attitude du recueillement, donnaient à une nouvelle de la frontière une rapidité égale à celle d'un rayon de soleil; souvent même Maria suppléait à ses mains débiles, saisissant les bras de la machine et la faisant mouvoir avec la même soudaineté ! Et moi, je pressais cette main si jolie, je l'embrassais en vrai jeune homme; et soudain

Maria, légère comme un sylphe, se perdait dans le bois pour retrouver son père.

Quelquefois elle arrivait épuisée de fatigue. « Il y a des révolutions dans le pays, me disait-elle tristement, j'ai peut-être fait tomber bien des têtes aujourd'hui ; les chefs du gouvernement sont en fureur; depuis le lever du soleil chaque minute apporte un ordre ou une réponse; c'est à peine si j'ai le temps de penser à toi. » Disant cela, elle appuyait sa tête sur mon épaule, ses bras fatigués retombaient sur sa taille charmante : on aurait cru qu'elle dormait si elle n'avait pas été si calme.

Un autre jour (et je m'en souviens fort, car le froid était grand, et chez mon père nourricier la misère faisait déjà murmurer contre le morceau de pain qu'on me donnait au préjudice des fils de la maison, et d'ailleurs la terreur, devenue plus forte, m'avait fait condamner, grâce au nom de mon père, à l'exil ou à la mort), Maria vint à moi pâle et tremblante, et seulement vêtue de sa robe d'été, blanche comme la neige qui couvrait la terre. « Je suis perdue, mon ami, me dit-elle, perdue; mon père est mort de froid, un autre va le remplacer, plus d'asile; encore si tu avais un toit de chaume à m'offrir; mais, hélas ! pauvre exilé, toi-même, que vas-tu-devenir ? » Puis elle levait les

yeux en l'air, et au milieu d'un nuage grisâtre et immobile elle me montrait le donjon qu'elle habitait, près des cieux, comme un ange ; ce fut alors et pour la première fois que je connus la pauvreté.

Je serrai Maria dans mes bras, je l'enveloppai de mon mieux dans un méchant manteau noir que m'avait jeté un proscrit, et pendant que sa jolie tête, un instant réchauffée par mon haleine, reprenait une légère teinte rose, « Maria, lui dis-je, moi aussi je suis sans asile, moi aussi je n'ai plus de famille, il faut que je parte aujourd'hui si demain je ne veux pas mourir; mais courage, Maria, viens, conduis-moi à ta demeure; je suis à toi à présent, ta maison sera la mienne, ton travail sera le mien; je t'ai souvent entendue dire que ton vieux père n'était plus assez robuste, je remplacerai ton vieux père; nous seuls nous savons qu'il est mort, les sbires ne viendront pas me chercher à sa place, vois-tu, je suis fort, mon regard percerait la nue; bonne Maria, viens avec moi, nous vivrons au milieu des nuages, nous serons heureux là-haut, nous serons riches là-haut, innocents, heureux, tranquilles; le dîner de ton père doit suffire à ton époux ! »

Maria m'écoutait, son cœur battait vivement dans sa poitrine, elle était défaillante, et cependant

heureuse; seulement mon projet l'éblouissait. « Je le veux bien, dit-elle enfin; viens, viens avec moi, pauvre émigré, viens, tu seras mon époux, et je serai ta femme; je serai pour toi un monde et une patrie. » En même temps elle m'avait pris par la main, elle m'entraînait en courant, et je trouvais encore qu'elle n'allait pas assez vite.

Arrivés à l'endroit le plus élevé du parc, une haute tour au pied de laquelle une petite porte basse et noire était placée nous arrêta dans notre marche. Nous n'avions pas encore dit un seul mot. « Vois-tu cette tour? me dit Maria. Il est encore temps, cher Oscar, il est encore temps de reculer, peut-être pourras-tu sans danger arriver à la frontière; songes-y. Une fois entré là, tu ne pourras plus en sortir; là, plus de communication avec les hommes, tu es mort à la place de mon père, qui doit revivre à ta place jusqu'à ta mort; là, plus personne que moi, moi seule; seule, entends-tu, Oscar? et, pour unique moyen d'existence, un langage sans intelligence pour nous, des signes mystérieux qui ébranleront le monde sans que nous en éprouvions la moindre commotion. Tu es jeune, tu es savant, tu es fort; j'ai bien peur que le chagrin ne te dévore avec ton premier amour. » En même temps Maria attachait sur moi ses deux yeux bleus et voilés,

dans lesquels brillaient encore les larmes qu'elle venait d'essuyer.

Je ne répondais rien à ce discours, je ne l'entendais même pas. La porte s'ouvrit et se referma sur nous. Il fallut monter longtemps; mais, grand Dieu! arrivé au sommet de la plate-forme, quel imposant spectacle! La forêt s'étendait à nos pieds comme un tapis de neige. Voilà tout Paris avec ses tours et ses dômes, et son fleuve brillant comme un miroir! Au milieu de la tour était fixée cette grande potence, qui m'avait paru si petite d'en bas, immobile et effrayante; à l'extrémité opposée était une cabane d'un très pauvre aspect. « Reste là, reste, me dit Maria, ne vois-tu rien dans le lointain? — Rien, Maria, un léger nuage qui s'enfuit, poussé par le vent. — Ne vois-tu rien qui s'agite dans l'air?» Et tout d'un coup: « Prends cette corde, me dit-elle, mon Oscar, sois docile, ou nous sommes perdus; vois-tu? voilà le signal: fais un mouvement à gauche...à droite à présent... Tu te trompes, Oscar, on te fait signe de recommencer; » et la pauvre enfant paraissait anéantie.

Pour moi, j'étais tout regard, tout oreille, tout âme; je dévorais les signaux, je parvins à les imiter; mais le vieillard que je remplaçais était bien vieux et bien lent, quoique le plus habile de tous en même temps. Maria semblait renaître,

« Nous sommes sauvés ! » dit-elle encore toute tremblante de son émotion. Telle fut ma première leçon ; Dieu et Maria me prirent en pitié, et désormais je fus sûr des mouvements de la machine.

Le même soir, Maria et moi nous donnâmes la sépulture à son père. Le bon vieillard avait lui-même préparé sa tombe, pour venir au secours de sa fille même après sa mort. Il fut enseveli au pied de la machine à laquelle il avait consacré sa vie; nous plantâmes une petite croix sur sa pierre tumulaire. Hélas ! et nous aussi nous étions dans la tombe, sur nous aussi pesait une croix funèbre ; seulement il nous fallait la porter.

Le lendemain je mis tout en ordre dans notre demeure, elle venait de s'agrandir de toute la chambre de Maria, de tout son mobilier de jeune fille, de son miroir à demi brisé surmonté du dernier rameau de Pâques, de son chapelet à grains de corail qui lui servait de collier aux jours de fête, d'une vieille table de sapin et de quelques volumes dépareillés du *Don Quichotte* de Cervantes ; voilà tout notre mobilier. Le lit de son père était devenu notre lit nuptial ; c'était un petit lit de campagne tout en fer, l'air vif de ces hauteurs en avait dévoré le vernis grisâtre; contre l'habitude ce lit était placé sur le devant de la cabane, de sorte qu'il était impossible de perdre de vue le

télégraphe, et qu'à mon premier regard le matin je voyais d'un côté sa charpente informe et menaçante, même avant d'avoir pu sourire au sommeil de ma jeune épouse, souriant comme elle et aussi calme que son cœur.

Vous ne sauriez croire combien me fut pénible la vue continuelle de l'instrument auquel j'étais attaché. Cette espèce d'idée fixe, plantée malgré moi devant ma demeure et me poursuivant à toute heure du jour, par sa présence, et même par son ombre le soir, dont les formes gigantesques s'élevaient jusqu'au toit de ma cabane, me faisait l'effet d'une cruelle moquerie dont l'auteur serait invisible. J'avais beau vouloir fuir ou penser à autre chose, l'idée fixe était là, toujours là, et, si par hasard je parvenais à l'oublier un instant dans les bras de Maria, Maria pour me remplacer tenait son regard incessamment attaché sur la machine. Maria était inquiète et tremblante; au moindre froissement dans l'air, elle me repoussait à mon poste, et alors, dans le plus profond silence, nous regardions dans le lointain pour y découvrir quelque signal à répéter.

J'étais seul une fois chaque jour. Maria allait dans le village voisin à l'heure de midi chercher notre repas de la journée, et, après quelques mois d'habitude, je profitais de ces instants pour étu-

dier le monde qui m'entourait. Tout ce monde était placé si bas au-dessous de moi qu'aucun son n'arrivait jusqu'à mon oreille, car alors on avait proscrit le son des cloches. Toutefois, ma vue suppléait à l'ouïe, et la réflexion faisait le reste. J'étais entré dans mon donjon bien jeune et bien ignorant des choses de la terre. Je n'avais à moi que le nom du roi et de quelques princes de sa famille, alliés dans mon souvenir à de sanglantes et exécrables renommées; mais de notre histoire présente je ne savais rien; j'ignorais surtout qu'une révolution pût finir. Cependant, au milieu même du parc que j'habitais, plusieurs révolutions se passaient et je les annonçais à la France entière sans que moi seul je m'en doutasse. Le calme qui m'entourait était si profond que la vie sociale s'écoulait pour moi comme un songe fantastique. Cependant tel est le besoin de science et de vérité qui nous agite que je me faisais une histoire à ma manière, donnant un sens à tous les signes que je répétais dans le ciel, à tous les mouvements qui glissaient sur la terre au-dessous de moi, comme un peuple d'ombres au sixième livre de l'*Énéide*.

De ces signes perdus dans les airs comme un vain bruit, je ne saurais vous dire quelque chose; figurez-vous une écriture en chiffres qui n'est

comprise que par deux personnes. Mais des mouvements qui se passaient sur la terre, tout monotones qu'ils étaient, j'ai conservé un profond et puissant souvenir; c'était une chose si intéressante pour moi de voir glisser des hommes sous mes pieds et souvent d'être obligé pour les voir de traverser du regard l'orage que je dominais! Et puis, quand j'avais vu tout cela et que la nuit était assez tombée pour envelopper tout le télégraphe, je laissais reposer jusqu'au lendemain ses bras gigantesques; j'allumais la lampe, dont les rayons plus purs annonçaient notre éloignement de la terre, je m'asseyais tout à côté de Maria, et, pendant qu'elle était occupée de quelque ouvrage à l'aiguille, vis-à-vis d'une estampe de *Don Quichotte*, je lui parlais lentement, longuement, je lui racontais ce que j'avais vu et appris dans ma journée.

Un jour, une foule en tumulte s'était précipitée dans le parc. Au milieu de la dévastation et du ravage, elle enleva le maître de ces vastes domaines, et, poursuivant ses recherches dans cet asile de la grandeur et de la fortune, je la vis, à mon grand étonnement, découvrir un palais caché dans la terre, le mettre à nu et lui enlever son enveloppe de gazon et de verdure. Non, jamais tant de richesses ne s'étaient offertes à mon regard. C'étaient

de toutes parts des vases antiques, des meubles précieux, des tableaux et des statues, des vins de mille sortes, des tables toutes prêtes pour les banquets, des bains tout parfumés, un théâtre chargé d'actrices en habits de fête, tout un peuple dévoué à mille plaisirs nocturnes, quelques jeunes filles pleurantes et honteuses de revoir la lumière du soleil, des vierges du Seigneur enlevées aux autels, reconnaissables à leur habit; tout cet ensemble de luxe et de volupté, de débauche et de puissance, de vertu séduite et de vice sans honte et sans rougeur, était tristement éclairé par mille flambeaux que vous eussiez pris de loin et en plein jour pour des flambeaux funèbres sur la tombe de quelque héros renversé.

Et Maria me demandait l'explication de cette histoire.

« Le peuple se fait justice, Maria, lui répondis-je, il vient de détruire un repaire, il vient de rendre au toit paternel les malheureuses qui en étaient arrachées, il traîne devant son seigneur et suzerain le maître féodal de ces beaux lieux; justice est faite, Maria. » Et, en effet, le lendemain le palais ne fut plus qu'un monceau de ruines; on avait tout détruit, tout, jusqu'au lac qui protégeait de ses eaux mensongères cet asile consacré à des voluptés sans frein.

Le chef de cette maison royale ne reparut plus au milieu de ses vassaux; ses vassaux furent dispersés; la terreur et le silence régnèrent dans la forêt. Cependant, toujours fidèle à ma vocation et trop heureux d'être à Maria et de vivre dans les airs à l'abri de toutes les recherches, j'agitais chaque jour mon télégraphe, toujours aussi intéressé à ce travail que lorsque vous trouvez par hasard dans votre route un sourd-muet qui vous implore, qui s'est égaré, que vous voudriez secourir de tout votre cœur, et que vous abandonnez faute d'entendre sa prière et ses vœux.

Cependant les jours, les mois, les années s'écoulaient pour nous dans ce bonheur si monotone et pourtant si délicieux. Les pages de l'histoire que je me faisais à moi-même avançaient aussi peu qu'un roman d'amour écrit par un jeune homme ému des souvenirs de la veille et des espérances du lendemain. Il en est ainsi de mes annales à moi, le second chapitre arriva longtemps après le premier. Par un beau soleil de mai, les portes du manoir silencieux s'ouvrirent avec fracas, une foule de valets se précipita dans les allées, un palais brillant et frais fut élevé comme par enchantement; soudain vous eussiez dit toute une cour, des femmes charmantes, des épaulettes d'or; et, pour présider à la fête, le maître du châ-

teau en habit noir, avec le sourire du contentement, sans orgueil ni fierté. Ce spectacle m'amusa. Il est triste, en effet, d'avoir sous les yeux de si belles demeures et de les savoir inhabitées, de ne pouvoir rien imaginer sous ces ombrages, de savoir que ces roses vont mourir sur leurs tiges et ces beaux fruits tomber inutiles au pied de l'arbre qui les porta.

Le soir, appuyé sur la légère balustrade et la tête à demi cachée sous le bras de Maria, dont l'étoile resplendissait au-dessus de sa tête, je prêtais l'oreille à une harmonie céleste, je dévorais ces voix de femmes accompagnées de sons plus graves, j'assistais à ces banquets somptueux, éclairés de mille feux que redoublaient encore le diamant et le cristal.

« Ne sais-tu pas une nouvelle, Maria? lui dis-je après un moment d'admiration muette, ne sais-tu pas que voilà nos maîtres du château revenus? Je n'ai jamais vu chez eux tant de magnificence et d'éclat; autrefois ils se cachaient sous la terre pour être heureux, aujourd'hui ils ne craignent plus le grand jour, les voici corrigés à jamais. »

A ces mots, Maria se mit à rire, elle avait un sourire à la fois si doux et si railleur qu'il était impossible d'y résister.

« Qu'avez-vous à rire, jeune folle? il me semble que j'ai parlé très sensément.

— Hélas! dit Maria, noble historien, prenez garde aux moulins à vent : cet homme que vous voyez là-bas entouré de courtisans et de valets, suivi de tant de musique et de tant de jolies femmes, c'est bien le maître du château, mais ce n'est pas un prince; c'est un homme de finance, un traitant comme vous l'auriez nommé autrefois, et, s'il se divertit en plein jour, c'est parce qu'il n'est pas encore assez grand seigneur pour avoir des souterrains.

« En vérité, ajoutait Maria, c'est bien la peine de donner chaque jour tant de nouvelles à la France pour les savoir si peu! tes mains sont peut-être les seules qui ne gardent rien de ce qu'elles touchent, mon ami. »

Et cette piquante sortie, si vive d'abord, se terminait par un soupir mélancolique : car, dans notre position, le bonheur même avait quelque chose de sévère et de réservé! c'est un si lourd fardeau que le bonheur qu'on ne peut faire envier à personne!

Quelques jours plus tard, nous vîmes de grand matin des agents de la force publique enlever le nouveau maître du château au milieu de son sommeil; il sortit, ses palais de bois croulè-

rent, ses amis, à peine remis de leur dernier festin, se dispersèrent, le silence revint, et tout fut dit, il ne reparut plus là.

Et chaque jour je faisais mouvoir les deux bras de mon télégraphe, et je tentais de deviner quels mots je retraçais, et je ne me couchais jamais sans gémir de cette obscurité, et j'étais grondé et embrassé par Maria.

« Vois-tu, dis-je à Maria un matin, vois-tu là-bas sur la colline ce gros homme de cinq pieds, bottes longues et petit chapeau, qui se promène d'un air grave et soucieux ; tu verras, Maria, que ce sera encore quelque homme de fortune que le hasard aura fait le maître du parc. »

Nous avons appris depuis que cet homme se nommait Bonaparte ; il ne reparut là, lui aussi, qu'une seule fois pour n'y plus revenir.

Quelquefois je disais à Maria :

« Pourquoi donc, Maria, resterions-nous toute notre vie sur cette montagne factice ? C'est une si belle chose que les champs et le gazon sur lequel on se couche, et le bruit des hauts peupliers qui agitent leurs belles têtes, et le murmure du frais ruisseau, et l'odorante vapeur de la vache nourricière, quand elle rentre à la ferme en agitant sa sonnette, et le bêlement des troupeaux, et les danses des villageois le dimanche, et le pauvre qui

vous tend la main sur la grande route, et la prière en commun dans la chapelle! Maria, nous sommes mal ici, le printemps nous dévore, l'hiver nous tue; pas de zéphir ici, nous sommes trop élevés pour ses ailes légères, ici les tempêtes et les orages, et cette fatigante machine à mouvoir. Partons, Maria, fuyons; viens, revenons sur la terre; la terre est si belle, la terre la plus aride est préférable à ces larges dalles qui laissent à peine pousser dans leurs fentes un brin d'herbe que le vent dessèche aussitôt.

— Partons, disait Maria; mais où fuir, cher Oscar? Ne te souvient-il pas que la mort pèse sur ta tête? Toute la terre est bien grande, nous n'en possédons pas un morceau, pas de quoi m'ensevelir quand je ne serai plus. Vois-tu, je suis née ici, Oscar, mon père y est mort; j'y tiens comme à une patrie; ici nous sommes les rois, rien au-dessus de nous que le ciel. Ici, nous avons une cabane et du pain, nous pouvons nous aimer en paix et en liberté, nous sommes riches et heureux; restons ici, Oscar! Quand bien même nous pourrions vivre à présent sur la terre, il n'est plus temps, nous ne saurions plus parler comme les autres hommes; hélas! savons-nous à quelles révolutions ils ont été exposés depuis nous? ».

Puis elle s'arrêtait tout à coup.

« Prends garde, s'écriait-elle, vite à ton poste, le signal est donné! »

Et je me mettais encore à répéter ces maudits signaux, dont tout à l'heure je ne voulais plus.

Une fois cependant, après tant d'années d'exil, le désir de revoir la terre l'emporta dans mon cœur. C'était une soirée d'automne, dont le vent froid et sec annonçait déjà l'hiver; je laissai Maria à ma place, et je descendis dans la forêt. Les feuilles mortes jonchaient la terre, quelques feuilles jaunes et rares couronnaient le sommet des arbres, je ne reconnus plus la forêt où s'était écoulée ma jeunesse; je fus près de revenir sur mes pas, de frayeur, mais la curiosité l'emporta, et je marchai en avant. Tout était triste autour de moi; pas un aboiement, pas une chanson de campagnard; les hommes passaient en silence, tristes et malheureux. « Autrefois, me disais-je, tous ces hommes étaient jeunes et nombreux, aujourd'hui ils sont vieux et rares, » et ainsi pensant je me trouvai sur la grande route, justement à l'encoignure des quatre chemins, dominés par l'ancienne auberge du *Mousquetaire*, joyeux rendez-vous des chasseurs et des buveurs du pays. Hélas! l'auberge était bien changée comme le reste; le soldat de son enseigne, que j'avais vu autrefois chapeau court, habit blanc, culotte noire et bas de

soie, était devenu un grand soldat, chapeau fourré, habit bleu, pantalon blanc, longue moustache fauve et un ruban rouge sur la poitrine; la salle de bal était un bivouac surmonté encore de la tribune des musiciens muette et délabrée; la salle commune avait été envahie par des militaires qui buvaient en jurant affreusement; j'entendis leur conversation sans y rien comprendre, seulement je pensais qu'il s'agissait entre eux de quelque fanfaronnade de caserne, car à les entendre ils avaient tout vu : l'Égypte et la Russie, le doux climat de Naples et le ciel ambigu de l'Allemagne; du reste, c'étaient d'intrépides soldats, durs comme du fer, tout criblés et cicatrisés, et qui parlaient d'une bataille en plaine, rangée, si bien, qu'on eût cru lire une page de Quinte-Curce.

Autour de moi, dans ce cabinet, tout annonçait la guerre. Par intervalles nous pouvions apercevoir de grandes troupes de prisonniers maigres et laids, accouplés deux à deux, qu'on traînait dans les bagnes du royaume. Après eux venaient de grands chariots remplis de blessés français; ils étaient entassés les uns sur les autres, sans précaution et sans ordre, livrés à leurs gémissements et à leurs douleurs cuisantes; et, du côté opposé de la route, je voyais arriver, conduits par des gendarmes, de jeunes fils de famille, au visage blanc

et sans barbe, au corps frêle et gracieux, soldats de dix-sept ans, qui marchaient à la gloire, arrachés aux derniers embrassements de leurs mères. Partout le même spectacle de douleur; à la même charrue on enlevait le cheval et le laboureur. Puis à ce grand tumulte de cris étouffés, de plaintes à haute voix, de chants de victoire, de bruits d'armes et de canons traînés sur les routes, succédait un grand silence; des maisons fermées, des toits sans un seul pigeon pour en égayer l'ardoise, des basses-cours sans gardiens, de longues cheminées sans un seul filet de fumée pour annoncer le repas du soir.

Que je fus vite désenchanté de ce monde! Que ma retraite alors me parut douce! Que je m'estimais heureux d'être à l'abri du despotisme militaire, et de vivre assez haut dans les airs pour n'être pas troublé du bruit des armes! Je regagnai donc ma demeure si calme et si paisible, ce royaume dont j'étais le roi, cette longue perche qui nous faisait vivre, ma bonne Maria et moi, ma femme à moi, tout mon bien, toute ma vie! Quand je revins, elle était penchée au sommet de la tour, et sa tête paraissait comme un point dans la nue. Que nos embrassements furent tendres! Que nous avions de choses à nous dire! Il y avait un siècle que je n'avais vu Maria! La table était

mise, le souper était prêt; un feu de sarments pétillant et parfumé brillait dans l'âtre. J'étais assis près d'elle, à lui parler, à la voir, à la servir; et lorsque je m'endormis dans ses bras, la flamme, s'éteignant par degrés, agrandissait notre chambre outre mesure, pendant qu'au dehors les gémissements du télégraphe annonçaient une tempête qui se préparait.

Voilà les événements les plus saillants de ma vie. Il me reste à vous raconter la mort de Maria. Je la vis dépérir lentement sans cause apparente ; depuis longtemps elle sentait que son heure était venue. Quinze jours avant le moment fatal, elle s'était mise à augmenter nos provisions, à mettre en ordre notre ménage, elle voulait ainsi se préparer deux jours sans travail pour mourir en liberté. Quand je la vis se décolorer, et lorsque son œil éteint ne fut plus br.llant qu'à force de pâleur sur sa belle figure, je compris, mais je compris confusément la grande misère qui allait m'accabler. Chaque fois que le télégraphe me le permettait, j'étais près du lit de Maria, je comptais les battements de son cœur, je regardais son doux et insensible sourire, l'idée de mort ne me venait pas.

Je me souviens fort bien que c'était pour moi un jour de grand travail; les nouvelles se succé-

daient sans interruption, et ce ne fut qu'à la nuit tombante que je pus être tout entier à ma femme. La nuit fut calme et paisible, Maria me parla longtemps, jamais elle n'avait eu plus de tendresses à me dire, plus de mots d'amour et de bonheur. Seulement, quand la première aurore eut paru, ma pauvre malade prit un air plus solennel; sa main blanche aux veines bleues et gonflées m'arrêta. « Embrasse-moi, me dit Maria, embrasse-moi une dernière fois, mon Oscar; je sens que je m'en vais. »

Je l'embrassai en pleurant. Quelques minutes après, elle me montra du doigt qu'il faisait déjà grand jour, et, sans doute pour ne pas me perdre de vue, elle tira le rideau de sa fenêtre. Je pouvais la voir en me livrant à mon travail.

Hélas! je la vois encore. Pendant toute la journée, mes yeux ne firent que se porter du ciel au lit de douleur; après chaque signal, j'avais un regard pour Maria; vue à travers sa fenêtre, elle me paraissait calme et moins souffrante, quelquefois même, au mouvement de ses lèvres, je voyais qu'elle m'adressait la parole; mon télégraphe allait toujours.

Toute la journée il fut en branle. Une fois, au plus fort de mes signaux, je vis ma femme se soulever péniblement sur sa couche, je voulus

m'élancer vers elle, elle fit un signe pour m'ordonner de rester à mon poste; j'obéis : je n'avais jamais désobéi à Maria.

Le soir, quand je rentrai, plus de Maria ! C'étaient encore ses belles formes, sa jolie tête, ses longs cheveux, son sourire; mais plus d'âme, plus de cœur, plus rien.

Je l'ensevelis et la plaçai à côté de son père, sous la même pierre; il n'y avait plus qu'une place : cette place fut pour Maria, je me sacrifiai. Le même jour je quittai le donjon, j'abandonnai un métier qui ne permettait pas de recueillir le dernier soupir d'une épouse. Je revins sur la terre, je marchai longtemps et je revis des hommes.

C'était à Paris, à une porte de la ville, il s'agissait d'une fête, le cortège était immense. Mon voisin m'apprit que le roi de France rentrait dans son royaume; je ne savais pas qu'il en était sorti.

Je vis de grands aigles de bronze dont la griffe portait la foudre. On m'expliqua que c'étaient les armes d'un empereur tombé deux fois.

Il y avait des monnaies qui portaient le mot de république. Nous avions eu une république aussi.

Ah ! Monsieur, quelle douleur fut ajoutée à ma douleur par ma profonde ignorance! combien je regrettai davantage le seul être qui fût aussi

ignorant que moi ! Si Maria vivait encore, j'aurais encore une âme à qui parler, je pourrais encore apprendre quelque chose à quelqu'un, une créature humaine serait encore à mon niveau. Aujourd'hui mon isolement m'accable ; il n'est pas un enfant qui ne fût capable de me juger le plus ignorant des hommes. C'est en vain que j'ai voulu me remettre à notre histoire, j'ai trouvé que trente années de notre histoire contenaient plus de faits que toutes les histoires du monde réunies, et le découragement s'est emparé de moi. Et d'ailleurs qu'importe que je connaisse votre république ou votre empire par ouï-dire ? qu'est-ce que l'histoire écrite, à côté de l'histoire contemporaine ? Que pourrais-je savoir de vos héros, moi qui arrive assez à temps pour les enterrer ? En résumé, Monsieur, ma vie est une vie perdue, voilà tout ; c'est un petit malheur pour le monde ; c'est un grand malheur pour moi, un malheur sans contrepoids.

Souvent, quand j'ai traversé vos monuments, sans intelligence pour moi seul, quand j'ai échappé à vos grands noms, qui n'ont pas d'écho au dedans de moi, quand j'ai échappé à votre capitale, ville étrange, si maladroitement modifiée par trois pouvoirs contraires, espèce de monument équivoque confusément composé de trois ordres d'architec-

ture, quand enfin je me retrouve dans la campagne et que je commence à respirer, je me figure que je vais entrer encore dans une ignorance aussi profonde que la mienne, ou que je vais pouvoir parler à mon semblable sans avoir à rougir devant lui. Eh bien! non. Je trouve des laboureurs qui ont combattu près des Pyramides, je rencontre des bûcherons qui ont été faits capitaines sur le bord de la Newa, la moindre ferme recèle un savant ou un poète, je vois des grands hommes de dix-huit ans; et, parmi ce monde si avancé, pas un vieillard qui soit resté l'ami de ma vieille science, pas un vieillard qui puisse expliquer avec moi Thucydide ou Vanière; on dirait qu'ils ont été tellement étourdis des commotions que je n'ai pas entendues qu'ils en ont perdu la mémoire. De sorte que je suis l'homme le plus nul de l'univers. »

Ainsi parla le vieillard; de grandes larmes coulaient sur ses joues; et, comme il ne se plaignait ni des hommes ni des choses, comme il ne se livrait à aucune exécration contre personne, je compris que j'avais devant les yeux l'image la plus parfaite du désespoir.

Aujourd'hui ce télégraphe du Raincy est une des ruines du château, qui est en ruines. Si le malheureux habitant de cette demeure aérienne se fût

trouvé assez de force pour y demeurer quinze ans de plus, quelle révolution à ajouter aux révolutions dont il fut l'historien ! Quel étonnement n'aurait pas été le sien, s'il avait appris du haut de son donjon que cette demeure était devenue encore une fois une demeure royale ; si Maria lui avait dit, en lui montrant ses simples propriétaires : *Celle-ci c'est la reine, et celui-là le roi !*





LE SORCIER

(1831)

J'ai connu autrefois un sorcier qui passait vraiment pour un bon sorcier. Il avait dans son art la même réputation que Félix ou M. Viennet, deux fameux faiseurs de brioches, peuvent avoir dans leurs métiers respectifs : c'était, comme vous l'imaginez, un vieillard à barbe blanche, à chat noir, et dont la muraille était ornée de ces crocodiles empaillés, de l'Avare dans Molière, *si favorables à être pendus à un plancher*.

Il portait des lunettes, il ne peignait ses cheveux qu'au jour du sabbat ; il allait à cheval sur un balai, disait-on ; *mais je n'ai pas vu sauter le cheval;* en un mot, c'était un très savant sorcier dans son temps. Il prédisait presque à coup sûr les giboulées de mars, les courses de traîneaux en

janvier et les récoltes en automne; et, quand il se faisait un mariage, il ne manquait jamais de branler la tête avec un air terriblement significatif et sournois.

Quand il sortait, les bedeaux se couvraient la face, le vicaire faisait le signe de la croix, les petits enfants, plus hardis, lui criaient après : « Ho! hé! le sorcier! Voilà le sorcier! chien de sorcier! »

Vive Dieu! c'est qu'aussi il était habile et fêté. Son grenier ne désemplissait jamais. Un vaisseau partait, un oncle mourait, un enfant était malade, le jeune homme revenait du régiment. « Y aura-t-il naufrage, sorcier? héritage, sorcier? santé, sorcier? fidélité, sorcier? » A quoi il répondait : calme, testament, santé, fidélité; on sautait de joie; marchand, neveu, mère, amoureuse, on remplissait l'escarcelle du sorcier. Et à présent, gronde la tempête, vienne la mort, vive le vieillard, revienne le joyeux soldat ayant au bras une brune cantinière, qu'importe au sorcier? Sa prédiction est faite et payée. Le joli métier que celui de sorcier!

Mais, hélas! que d'infortunes il eut à subir dans le cours de sa longue vie! Le jour où il fut décidé qu'on ne brûlerait plus de sorciers fut bien funeste pour son art. Le jour où il fut décidé que personne n'était plus sorcier l'acheva; il ne fut plus, à dater de cette époque, qu'un sorcier vulgaire, un

sorcier de femmes de chambre, de cochers et de grands seigneurs. Plus de politique pour lui, plus de grandes morts à prédire, plus d'invasions, plus d'éternelles guerres; il en est réduit aux querelles de famille, aux châteaux en Espagne de portier, à l'ambition d'antichambre; seulement, pour ressource dernière, l'amour lui reste; l'amour est superstitieux partout, toujours; grand sorcier, qui a besoin de croire aux sorciers, enfant aveugle qui veut voir.

« Je vivrai sur mes prédictions d'amour, disait le sorcier. L'amour est une vieille histoire, rebattue et monotone, toujours morale et intéressante; cependant je leur répéterai cette histoire. Dans tous les cas, il y a de quoi vivre pour vingt ans avec cela. »

Venaient alors, moins nombreux et moins curieux, de vieux clients et de jeunes clientes. « Je m'ennuie, maître, disait la jeune fille; j'ai seize ans ; je ne dors pas, je rêve, je me hâte pour un but inconnu; maître, regardez ma main. »

Quelle main ! des lignes légères; le souffle du vent sur le sillon doré, le vent ployant les lilas en fleurs, laisse des traces plus profondes. La main est douce et veloutée, le tissu est tout neuf, l'M fatale est à peine lisible dans cette main si jolie.

« Mon enfant, dit le visionnaire, votre souffrance

doit avoir un terme. Vous aimerez un beau jeune homme qui doit venir de l'Orient ou de l'Occident, mais qui viendra, soyez-en sûre. Il viendra; vous le rencontrerez un jour de printemps ou d'automne, ou bien l'hiver, dans l'enivrement d'un bal. Vous le reconnaîtrez à son sourire, au son de sa voix, à son tendre regard, à toute sa personne; vous croirez l'avoir déjà vu, déjà aimé; vous croirez le reconnaître, et vous direz : « C'est lui! »

Telles étaient les prédictions d'amour pour le jeune âge. Quand une femme en est encore à la simple gaze pour sa toilette, avec une rose dans les cheveux pour tout ornement, n'ayant pas une bague à ses doigts, pas un camée antique à ses bracelets de crin, pas une perle à son cou, pas un rubis au haut de sa tête. Riche simplicité, imposante parure, juste compensation de tes quinze ans, jeune fille, qui te forcent à te parer comme est parée l'Idylle de Despréaux.

Pleine d'espoir et de foi dans les paroles du sorcier s'en va la pauvre enfant. Elle attend. Elle chante. Où donc est celui qui doit venir? Elle le cherche à l'orient, à l'occident, elle l'attend dans les vendanges de l'automne, sous les lilas du printemps, dans le parfum des bals d'hiver. Elle doit le reconnaître, le sorcier l'a dit, le reconnaître à sa

voix, à son geste, à son regard, elle cherche partout, et elle ne le reconnaît pas; elle ne peut pas dire : « C'est lui.? » Elle est si impatiente, elle est si inquiète ! Et l'insomnie revient de plus belle, et le soir elle se regarde en tremblant; son joli pied, sa jambe bien faite, ce même corsage, toute sa personne elle-même, tout cela inutile, veuf, si beau cependant, si frais ! Et alors elle remonte au donjon du sorcier. « Vous vous êtes trompé, mon père, je n'ai rien vu à l'orient, ni à l'occident, ni l'été, ni l'hiver; je n'ai reconnu personne, je suis toujours seule et chargée d'ennuis. Regardez encore ma main, s'il vous plaît. »

Et le sorcier la regarde encore, cette main, et sur cette main, quelques rides peu profondes, profondes comme les traces que la chienne, dans *Zadig*, imprimait sur le sable avec ses deux oreilles; et le sorcier ne sut que dire, son art était à bout. Quoi ! personne pour caresser ce joli visage ! personne pour se jeter à ces genoux si jeunes ! pour embrasser cette main, personne ! pour faire battre ce cœur, personne ! Dans quel siècle vivons-nous, mon Dieu ! dans quel monde? Le sorcier n'en revenait pas.

O sorcier ! et ce monde d'amour se dérange entièrement, les hommes sont séparés des femmes, il n'y a plus de jeunes hommes; ils sont hautains,

politiques, guerriers, savants; ils sont barbus! Ils sont tout, nos jeunes hommes, excepté amoureux; artistes, ivrognes, hardis spadassins pour des querelles d'amour, chanteurs enroués sous des fenêtres entr'ouvertes. Que veux-tu donc prédire aux jeunes filles ? Pourquoi vas-tu leur parler de séductions et de doux propos? Plus de séductions aujourd'hui ; plus de doux propos; plus de ces savantes attaques à la Lovelace, dont Bisson fut le Polybe et le Folard. Si tu veux être sorcier, longtemps sorcier, quand une jeune fille viendra chez toi, te tendant la main pour obtenir l'obole de l'avenir, fais violence à ton cœur; que ton cœur se taise; donne le change à tes bonnes passions pour les femmes; prédis-leur, à la place des joies de l'amour, prédis-leur un complet délaissement, un honteux célibat, une jeunesse fanée, leurs beaux rêves évanouis et un mariage, si elles se marient, par le savant ministère du digne M. Villiaume ou l'édifiant manège de la respectable Mme Houdard, rue aux Ours.

Sorcier! sorcier ! nous avons laissé bien loin tout cela; d'abord nous avons été tout feu et tout flamme, d'abord tournois et devises en l'honneur des dames; puis bals, danses, fêtes et rafraîchissements à Versailles, en l'honneur des dames ; puis encore contes galants, petits vers, fins soupers,

grivoiseries élégantes en l'honneur des dames ; puis enfin livres obscènes, gravures obscènes, infâmes poèmes, *la Pucelle* et *la Guerre des dieux*, et les petites maisons, et les filles de l'Opéra, toujours en l'honneur des dames, et qu'on n'en parle plus, et qu'on ne s'en occupe plus, et que bientôt on n'en voudra plus. Sorcier mon ami, avant de prédire l'avenir d'une femme, avant de la leurrer d'espérances imaginaires, voilà ce que tu aurais dû savoir.

Le temps fuit, la jeune fille est devenue vieille. Vieille, elle s'ennuie encore ; l'ennui la pousse et la ramène au sorcier ; alors la main est ridée ; mille sentiers se divisent et se replient sur cette main grossière ; çà et là le temps a laissé des traces profondes de son passage. « Sorcier, dit la vieille, d'un son de voix aigre et criard, tu as trompé ma jeunesse, voudrais-tu tromper ma vieillesse ? Je m'ennuie encore, quel est le remède à l'ennui ? »

Le sorcier est bon chrétien. « Ayez de la foi, ma fille, aimez le Créateur à défaut des créatures ; priez, veillez, jeûnez et fouettez-vous ! » Ce remède contre l'ennui n'avait jamais manqué au sorcier.

Mais, ô sorcier ignorant, tu perds cette femme. Rien n'est doux, en effet, comme la prière en public, comme le jeûne que tout le monde remarque, comme les coups de fouet qu'on admire ;

mais jeûnes, prières et coups de fouet, la foule en rit, la foule n'admire plus ; la foule ne croit plus, adieu la foi ; il faut être beaucoup de monde à croire, ou personne. Et puis où prier? Dans quelle église qui ait un pasteur, riche abbé et oisif et gros, en dentelles et en rabat? Quelle est la croix qui n'ait pas été ébranlée ? Si vous avez un conseil à donner au vieillard, sorcier, dites-lui : « Va te faire brûler vif par tes petits-fils, mon ami, comme n'étant plus bon à rien. Il faut connaître son époque quand on est sorcier ! »

Autrefois l'artiste, inquiet quand il avait rêvé, médité ou lu, préparé son travail, avide de gloire, montait parfois le cinquième étage de la pythonisse. « Maître ! mon portrait sera-t-il beau, ma transfiguration approche-t-elle du sujet ? mon chant sera-t-il inspiré ? » Et l'artiste était inquiet, haletant, pauvre et honorable serf plein d'émotion et de courage, audacieux comme un homme *populaire*, et tremblant comme un carliste. Auxquelles questions, le sorcier, qui avait lu Winckelmann et le père Buffier, et qui n'avait même jamais entendu parler de la préface de *Cromwell*, répondait toujours sans se troubler : « Ton portail sera beau s'il est grand et léger, si l'air circule dans ses contours, s'il y a de la grâce dans ses ornements, s'il n'est ni trop simple ni trop

chargé. Ta *transfiguration* sera sublime si elle rappelle sans la copier celle de Raphaël ; ta musique, à toi, fera pleurer cent ans si tu vas sur les pas de Mozart. »

Ainsi parlait le sorcier, et l'artiste, enfant gâté et naïf, disait sortant de là : *Quel sorcier !*

Mais aujourd'hui dans l'art tout est changé, comme tout est changé dans le destin des jeunes filles, dans l'avenir des grand'mères. L'art, ce n'est plus Michel-Ange, Raphaël ou Mozart. C'est M. Jouy, c'est M. Delaville, c'est M..., que sais-je ! L'art est décoré de la Légion d'honneur, l'art est chevalier et porte des gants jaunes, l'art est en besicles et en faux toupet ; l'art est rouge, gris de fer, bien pâle, de toutes les couleurs. Aussi rit-on aujourd'hui au nez du sorcier, quand il vous parle de toutes ces choses : amour, religion, poésie, trois grands mots profanés, oubliés et perdus.

D'où il suit qu'il n'y a plus de sorciers.

En revanche, nous avons les messes de l'abbé Chatel, l'opéra-comique et les poèmes burlesques de M. Viennet.





LES

MÉMOIRES D'UN MINEUR

(1831)

Je suis le pauvre Tom Coffin, un pauvre homme des mines de Newcastle. A vingt ans, j'étais le plus vieux mineur de la contrée; à vingt ans, j'avais déjà vu bien des éboulements souterrains, bien des inondations subites; j'avais évité tous les naufrages, j'avais une fois été enseveli sous les décombres d'une mine, mais, au bout de trois jours, j'en avais été retiré par miracle et sans être trop mort de faim, si bien qu'on m'avait surnommé : *Tom l'Heureux Mineur*.

A présent, je viens de subir une nouvelle épreuve plus terrible que toutes les autres, après laquelle je puis me dire : *Tom le Mineur invulnérable*, mais non pas : *Tom le Mineur sans effroi*.

Voulez-vous me donner un verre de whisky, je vais vous raconter ma dernière, épouvantable et heureuse aventure dans le puits de M. Harrisson, le bon maître, que Dieu garde !

C'était un joyeux lundi du printemps, le lendemain même du jour où avait été découvert le bon filon de houille qui a fait tant de bruit dans la contrée.

Nous avions promené en triomphe le gros morceau de houille couronné de rubans et de fleurs, admirable échantillon, tout luisant et tout noir, que précédaient les sons de la musette.

Sur notre chemin on nous avait tous salués, la houille et les mineurs ; on nous avait tous abreuvés du meilleur genièvre versé à longs flots; et en avant donc! Vive la joie et vive la houille qui brûle comme une bonne passion dans le cœur. Vive le vin qui fait aimer ! Vive le charbon, notre fortune, notre domaine ; le charbon est notre gloire, notre poésie, notre noblesse, notre blason !

Plus le bloc est immense, plus notre gloire est grande.

On dit que les Israélites envoyés dans la terre promise en rapportèrent comme signe de richesse une grappe de raisin; Tom Coffin aurait mieux fait, il en aurait rapporté une charge de charbon.

Vrai Dieu! nous valons mieux que les plus

habiles vignerons ; nous sommes les cultivateurs souterrains ; nous labourons au-dessous des campagnes, la poudre à canon nous sert de charrue ; nous avons nos torrents et nos ruisseaux, et nos orages, et nos tempêtes, et nos zéphirs, et nos éclipses de soleil, car la lampe fumeuse est notre soleil. Nous sommes des pâtres tout noirs et tout velus ; quand nous voyons le soleil, il est étonné de nous voir, et nous le saluons avec ardeur, et il nous salue avec reconnaissance, comme des courtisans qu'il ne voit pas tous les jours, qui le saluent pour lui-même et qui n'ont rien à lui demander.

Voilà comme nous sommes faits, nous autres aux mains noires et au cœur candide !

Plus nous sommes noirs, plus les jeunes filles nous aiment, car nous les faisons paraître plus blanches et plus douces qu'elles ne le sont en effet : aussi nous aiment-elles !

Et puis, nous ne les voyons que quand nous voyons le soleil, et nous les regardons avec amour, comme des fleurs du printemps de la terre, comme des oiseaux du ciel, comme des papillons sur le gazon verdoyant ; et, quand nous les avons bien regardées des yeux et du cœur, nous les laissons au milieu de la belle clarté qui les enveloppe comme une robe virginale.

Nous n'avons pas le temps de les fatiguer de

notre présence; à peine les avons-nous pressées sur nos lèvres, ces fleurs épanouies de notre vingtième année, nous retournons dans nos profondeurs ; et, quand nous descendons dans nos puits sombres, elles viennent à l'ouverture et elles penchent leurs têtes bouclées et elles nous voient descendre, et avec leur petite douce voix elles nous disent : « Adieu ! adieu, au revoir ! » et plus nous descendons, plus nous entendons leur voix claire et distincte; et, quand nous sommes arrivés tout en bas, nous voyons quelque chose qui ressemble à la clarté du jour, mais c'est bien mieux que le jour, c'est bien mieux que les astres du ciel, c'est le regard vif et doux d'Anna qui plonge là-bas au-dessus de nos têtes, et qui flamboie à travers nos mines de charbon.

Ne voile pas si fort notre étoile du charbonnier, ma belle Anna; ouvre les yeux, éclaire-nous de tes charmantes clartés !

Voilà le charbonnier ; voilà moi, Tom Coffin le mineur !

Voilà notre vie ! et je suis heureux, et je travaille, et je mine, et je contre-mine, et en avant donc !

Mais j'oublie, j'oublie que j'ai à vous raconter ma dernière histoire, une histoire épouvantable, qui m'a tenu toute une nuit suspendu sur un abîme immense de deux pieds.

Pardonnez-moi si je tarde à vous raconter cette histoire : cette histoire me fait trop peur !

Ce jour-là donc, j'étais sur la terre, j'étais fêté et joyeux; j'avais porté en triomphe notre montagne de houille; j'étais entouré d'une molle vapeur de chansons joyeuses et de vin de Porto. Le soir même, j'avais été voir Anna la jolie fille, ma fiancée de la terre, la reine future de ma ville de houille ; et quand je la vois et quand je l'entends parler, l'enivrement de mes sens passe dans mon cœur. Je suis muet, j'écoute, j'adore, je prie, je suis attaché au ciel, balancé par un câble de soie, et je me sens mollement attiré dans le paradis des anges à travers le puits du bonheur céleste.

Quand Anna parle, on dirait qu'elle chante; quand elle sourit, on dirait qu'elle rêve; quand elle vous regarde, elle vous brûle !

Je l'avais donc vue, écoutée, admirée, suppliée tout le soir, et je serais resté là toute la nuit si elle ne m'avait pas mis à la porte de sa maison à la onzième heure de la nuit, en me disant : *Adieu, Tom !* et me jetant un baiser au delà du seuil de la porte. Moi, imbécile, entendant qu'on me jetait ce doux, fugitif et bruyant baiser, je me précipitai sur le seuil de la porte pour rattraper cette joie qui se perdait dans les airs. Imbécile ! je ne saisis même pas le souffle d'Anna, et quand je me

relevai, sa porte s'était refermée sur moi, et je vis la jolie fille à sa fenêtre qui me rejetait un autre baiser également perdu ; puis la fenêtre se referma comme la porte, et je partis pour me rendre chez mon cousin John Warbeck, qui porte le nom d'un homme qui a été roi, à ce qu'on dit.

Mon Dieu ! que ceux qui marchent sur la terre à la clarté d'un rayon de lune changeante me paraissent à plaindre ! le ciel s'ouvre sur leurs pas ; il faut qu'ils cherchent leur chemin à travers mille sentiers qui se croisent; les grands arbres les regardent passer d'un air goguenard, le buisson d'aubépine les arrête en déchirant leurs habits, et partout sur leurs pas ce ne sont qu'ornières à éviter, fossés à franchir ; et cependant le loup hurle dans la forêt, le renard passe comme une flèche, le chat-huant dans sa masure pousse au loin son cri de mort, les maisons roulent et se précipitent dans un horrible pêle-mêle, le clocher du village se heurte avec la tour du manoir, le lac se dresse devant vous et vous éblouit comme un miroir ardent dans la chasse aux alouettes.

Mille bruits étranges, mille chemins divers, mille lueurs soudaines, mille obstacles, vous arrêtent à chaque pas sur cette terre malheureuse. Oh ! que je plains le voyageur qui marche sur la terre pendant la nuit !

Parlez-moi, pour se conduire et pour savoir son chemin, d'une bonne mine profonde aux mille détours. Là, vous marchez entre deux murailles de charbon de terre, vous avez pour vous conduire la lumière d'une lampe qui brille; là, point de loups qui se lamentent, pas de renards en embuscade, point de châteaux menaçants, point d'églises qui dansent au clair de lune comme autant de feux follets; là, je suis le maître et le roi, et chaque pierre me connaît, et chaque bloc de houille cède à ma puissance, et quand la route m'est fermée, je sais l'ouvrir à coups de pioche.

Je vais tout droit devant moi sans que rien m'arrête, je renverse tout sur mon passage, et les débris que j'amoncelle derrière moi, transportés sur la terre, deviennent l'âme matérielle du monde. Grâce à moi, les machines à vapeur traversent les ondes, comblent les vallées, aplanissent les montagnes, domptent les mers et feront bientôt de l'univers entier une vaste surface plane sillonnée dans tous les sens par des chemins de fer.

Voilà ce que c'est que le travail d'un mineur et d'un charbonnier comme moi, l'heureux mineur et l'heureux charbonnier Tom Coffin !

J'étais donc sur la terre, tout enivré par le regard d'Anna, tout chancelant sous ce riant souvenir, et poursuivant par monts et par vaux le baiser

fraternel dont le son charmant retentissait à mon oreille comme une ravissante moquerie. Sous mes pas disparaissaient les sillons du champ, les arbres du chemin, les ruisseaux mouvants et murmurants; j'allais, tout désolé, devant moi, décrivant mille cercles capricieux comme si j'eusse été le sabot sous la main d'un enfant qui l'agite à coups de fouet, quand tout à coup, ô terreur! la terre manque sous mes pas; je tombe dans l'abîme, ou plutôt je descends en tournant dans le puits profond d'une mine inconnue.

Quelle chute! Tout à coup la fraîcheur de cet air sulfureux me saisit; je me frappe, j'appelle, j'étends les mains, je tombe, je tombe toujours; me voilà mort!

Comment n'en suis-je pas mort, Dieu le sait! Toujours est-il que, par un mouvement machinal, en portant mes deux mains devant moi, je saisis une poutre transversale. Je suis sauvé; je me tiens à la poutre de mes deux mains, mon corps penché se balance un instant au-dessus de l'abîme!

Pauvre, pauvre malheureux Tom, où en es-tu?

Ma première pensée dans cette position dangereuse fut de rendre grâces au Ciel. J'étais tombé, il est vrai, mais je n'étais pas mort! J'aurais pu si facilement être enseveli dans cet abîme et me briser le crâne; alors adieu, adieu l'amour!

Ma seconde pensée fut pour Anna, la pauvre fille qui dormait chaudement et doucement dans son joli petit lit de serge verte, songeant à moi peut-être, mais sans songer à mes angoisses.

Après Dieu, après Anna, je pensai à moi-même, à moi qui ne tenais plus à la vie que par la force de ces deux mains terribles qui avaient soulevé tant de fardeaux sous la terre, donné tant de vigoureux coups de poing sur la terre et qui peut-être ne seraient pas assez fortes pour me faire attendre le jour.

Oh ! l'horrible position ! Je tenais à la vie par le câble de soie et d'or de mes vingt ans et de mon amour. Mourir ainsi tout seul, inconnu, dans un puits étranger et peut-être dans une mine épuisée ! Ne pouvoir pas répondre demain à l'appel du contre-maître et tomber là-bas dans ces profondeurs terribles dont le froid me saisit déjà ! Oh ! quelle nuit ! Je me tenais des deux mains à cette poutre qui m'avait sauvé ; je la tenais de toutes mes forces, je retenais mon haleine pour faire mon corps plus léger, je ne voulais pas tomber, je ne voulais pas mourir !

Et ainsi chaque minute épuisait mes forces, mes mains s'engourdissaient, mon bras fléchissait, mon corps s'allongeait horriblement, et, voyant que le jour ne venait pas, je songeais sé-

rieusement à en finir : ouvrir les mains et me laisser tomber, voilà tout! N'avais-je pas fait la moitié du chemin vers la mort?

Mais quitter le soleil et les ténèbres, quitter la terre et ses entrailles, dire adieu à mes deux mondes, et à vous, Anna! Renoncer à cet espoir qui me soutient encore, me laisser tomber moi-même et ouvrir lâchement les mains avant que la douleur, de sa dent aiguë, ne vienne me forcer à quitter doigt par doigt ma position désespérée; non! Tu ne feras pas cela, mon fils, mon ami Tom! Tu lutteras jusqu'au bout, jusqu'à la fin, comme un digne Irlandais d'Irlande : tu mourras, à la bonne heure! mais que ton corps se brise avant de tomber, et, quand tu ne seras plus, il faut qu'on trouve tes deux mains attachées à cette poutre et séparées du corps, afin que chacun dise: *C'étaient deux mains de fer!*

Alors je recommandai mon âme à Dieu.

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite dans les cieux, sur la terre et dans les mines de charbon.

« *Seigneur, si vous ne venez à notre secours, nous périssons. Sauvez-nous!* »

La prière me soulagea; je parvins à ressaisir avec la paume de mes deux mains la poutre à laquelle j'étais suspendu, je fis même un effort pour

essayer si je ne pourrais pas appuyer mon pied contre les parois du mur. Vains efforts; je vis alors, si je voulais lutter quelques instants, que je devais penser à Anna.

Pauvre Anna! Vienne la joyeuse nuit de Noël, et je l'aurais épousée! Quelle fête et quelle nuit! et quelle vivante allégresse, et quels repas!

La terre reprend haleine pour se lancer dans le printemps, elle jette au loin son manteau de neige pour prendre son manteau de fleurs. Noël! Noël! On s'assied autour du feu, on se couche à demi sur les tables; on est accroupi au foyer en fumant sa pipe, et, si la maison est pleine d'étrangers, on va dormir dans la grange, dans le foin, sur la paille. Puis, le lendemain, on est levé le premier, et l'on va sous la fenêtre d'Anna, et d'en bas l'on crie : *Anna! Anna!*

En cet instant, j'entendis un grand bruit et je ressentis une grande douleur dans mon bras gauche, comme si mon bras se disloquait. J'étais perdu!

Adieu Anna! adieu le ciel! adieu la vie!

En même temps mon bras droit, sur lequel posait tout mon corps, faiblissait peu à peu. Adieu! Mais mon bras tenait toujours.

Pauvre bras droit, il tenait toujours! c'est le plus fort des deux; c'est mon bras de fatigue, mon

bras de travail, mon bras de mineur, mon bras de boxeur; le bras gauche est le bras de luxe, le bras d'Anna! Comme j'étais léger et fat quand s'appuyait sur moi la jolie fille! comme mon bras droit était terrible, quand il se tendait pour défendre le fardeau charmant de mon bras gauche et pour lui faire une place dans la foule! Vaillant bras droit! à présent c'est lui qui me soutient tout seul. C'est lui qui porte tout mon corps. Mais c'en est fait! il faut céder, il faut mourir. Adieu!

J'allais tomber; mais, ô surprise! mon bras reste à la même place; il est plus fort que ma volonté, il est plus courageux que moi. Il s'est attaché là de lui-même et il n'obéit plus à moi qui veux céder! Au même instant, en levant les yeux au ciel, à l'entrée du puits, je vis le jour. Au même instant j'entendis chanter le coq!

Du ciel je portai mes yeux dans l'abîme inévitable où j'allais tomber. Je sentais mon corps fléchir, j'allais mourir enfin! Je voyais un sépulcre!

O Dieu! non pas un sépulcre, mais bien un joli petit échafaudage tout neuf en bois de sapin, qui était à deux pouces de moi et qui m'attendait pour me recevoir mollement dans ses bras! Quelle nuit!

Quelle nuit! être à deux doigts d'un parquet uni et sûr, et se raidir de toute la force de son

âme et de son corps, comme si on était au-dessus d'un abîme de mille pieds ! dépenser tout ce qu'on a de courage pour rester suspendu à une poutre, pendant que là, au-dessous de vous, vous pourrez dormir, reposer et rêver en paix à vos amours, en attendant le jour !

Faibles que nous sommes ! cet échafaudage qui me sauvait m'épouvanta beaucoup plus que l'abîme même. Je me croyais l'illusion d'un songe; je me croyais déjà mort et déjà aspirant à une vie nouvelle.

Heureusement mon bras glissa et je m'étendis mollement sur la planche élastique, qui me berça comme un enfant. Là, en attendant les charbonniers qui devaient revenir, je repassai dans ma mémoire tous les incidents de cette nuit cruelle.

Puis, je bénis Dieu et Anna, mes deux religions en ce monde.

Bien plus, je fis vœu à la sainte Vierge, patronne des amants fidèles, qui avait tendu sous mon corps ce parquet protecteur, de lui dédier mon nouveau-né, quand je serais l'époux d'Anna.

Oui, je voue mon enfant *au blanc,* comme c'est le droit de tout bon catholique. Je veux qu'il ait des souliers blancs, une robe blanche, un chapeau blanc et même un blanc visage, quand je devrais

laver mon visage chaque jour avant d'embrasser mon fils!

Après mon vœu, je ne sais pas ce que je devins. Mais quand j'ouvris les yeux, j'étais couché sur une botte de paille, au bord de ce même puits en construction dans lequel j'avais manqué mourir.

Fasse le ciel que la terre de ce puits soit bientôt de la bonne houille!

Dieu préserve cette bonne houille des inondations et des éboulements!

Et vous, charbonniers mes frères, mineurs mes frères, quand vous creusez un puits, pensez un peu qu'un de nous peut passer par là et y tomber sans le vouloir.

Ici finissent les mémoires de Tom Coffin le mineur.





UN VŒU

(1831)

Quand il y avait des croix de bois par les chemins, sur le haut des murs, au coin des vieilles maisons, dans les carrefours isolés, ces croix étaient souvent d'un grand secours. C'était un gage d'espérance et de foi. On allait au pas de son cheval, rêvant tout haut ; on allait rejoindre ses enfants et sa femme ; venait la croix à votre occurrence, la tête chargée des bluets de la moisson dernière et des épis les mieux remplis.

A cet aspect, le voyageur ôtait son chapeau, comme s'il eût rencontré un compagnon de voyage, un compagnon de bonne humeur toujours prêt à le secourir ! C'était encore de la poésie parmi nous. La croix, c'était le dieu Terme des temps modernes ; elle attestait la limite de deux villages, en même temps qu'elle les invitait à la concorde ; elle servait

de fanal pendant la nuit, elle avait ses mystères et ses délicieuses histoires; elle prêtait son abri aux tout petits enfants, qui bénissent Dieu par leur folle gaieté; elle attestait une croyance plus que nationale, une croyance intime, une croyance de laboureurs.

Dans le paysage, c'était merveille qu'une croix négligemment jetée dans le coin du tableau, arbre aride qui fait contraste avec le luxe de la végétation; on élevait la croix partout au moyen âge. Voyez les grands peintres! La croix au sommet des montagnes, la croix sur le bord des fleuves, impérissable roseau qui ne sait pas plier; la croix sur la chaste poitrine des jeunes filles, la croix sur la tombe du chrétien, dernier monument placé sur les limites du monde matériel et du monde croyant, dernier vainqueur de la pourriture et des vers.

Surtout c'était aux passions du cœur qu'il était salutaire, l'aspect du bois consacré. L'innocence y donnait des rendez-vous d'amour; elle y venait aussi tranquille que si elle n'eût pas quitté le regard de sa mère. Là se terminaient les unions heureuses et venaient se consoler les espérances.

A ce sujet, j'ai une histoire à vous raconter.

C'était dans un village aux bords du Rhône. Le soleil éclate, le fleuve jaillit comme un glaive,

l'île semble flotter aux caprices de l'onde qui gronde; la vigne s'étend dans l'eau et se mire complaisamment. Tout est vie, éclat, soleil et force! Les hommes sont des génies, les passions sont des furies ; on dirait des habitants d'un port de mer, tant ils sont forts et intrépides.

O large et infatigable nature! Or, à toutes ces passions, à tout ce feu dans le sang, à tout ce feu dans le cœur, dans la tête, on avait jusque-là opposé une croix de bois. Je la vois encore sur un morceau de pierre entourée de gazon vert, bénie, d'une physionomie tranquille, et chargée d'*ex-voto* pieux.

A cette croix se faisaient les serments d'amour de mon village; on y faisait aussi les transactions de commerce, on y convenait du prix des grains, de la paye des matelots, des baux à renouveler ; on y convenait de tout ce qui fait la fortune ou le bien-être d'un village; puis, le dimanche, on dansait en rond autour de la croix, puis sur la croix on écrivait les dates mémorables.

On y lisait encore la rentrée de Bonaparte, en chiffres flamboyants, il n'y a pas deux mois; la restauration n'avait rien pu contre la croix: c'était une belle place pour une croix que la mission enviait fort, mais la mission y perdit sa peine et ses intrigues; c'était notre croix à nous, notre croix

sainte, chargée de reliques, de gages, de chiffres et de souvenirs.

Pauvre vieille croix !

Ce fut là, par une soirée de mai, parfumée et douce, qu'ils se rencontrèrent, mes deux héros ; lui grand, jeune et fort, elle grande et belle, mais douce et faible de cœur, les yeux humides, la voix tremblante, le sein qui bat. Ils se parlèrent, et, ce qui est plus éloquent, ils gardèrent le silence longtemps. Il y eut des serments donnés, un serment d'homme, car à la femme qui aime on ne demande pas de serment.

Je crois qu'elle se nommait Adèle. Lui, il attesta la croix, et il était sincère ; elle, elle appuya la main sur son cœur. Dans mon village, au temps de la croix, nous étions tous de bons et francs villageois, comme je vous le dis.

Or le Rhône étant crû, beau et large, que c'était plaisir, et navigable aux plus grandes barques, le patron Jean dit un matin : « A moi, enfants ! »

On vide la barque, on la lance, on la pare de flammes à quatre couleurs, les vieilles flammes du saint ; on revernit le saint de la poupe, on lui fait une belle figure rouge, de belles mains rouges, une bouche et une grande pipe, puis on lui met sur la tête un chapeau de paille à rubans roses. C'était le chapeau de son Adèle que Robert avait

placé là, comme pour porter bonheur au saint.

Alors, adieu, bonsoir! Adieu, Madeleine la blonde, Julie la brune, Louise la fantasque, Louison la guerrière, Emma la sombre, Gothon la rieuse, Fanny la mauvaise, Agathe la cruelle! Adieu toutes, adieu tous!

On se prend la main, on se lance au bateau, on échange de frais baisers. Adieu! adieu! adieu! L'écho chargé de pampres, l'écho de Côte-Rôtie répond joyeusement: « Adieu! adieu! adieu! » et le mot adieu s'étend jusqu'à Lyon. Adieu!

Surtout adieu, adieu, Adèle! Adieu, Robert!

Mais ils se disent adieu tout bas; ils s'aiment encore trop pour oser s'aimer. Adieu donc tout bas! « Tu reviendras à la croix, Robert! à la croix, Adèle! à la croix, je reviendrai, tant que la croix sera là, brillante et seule comme l'étoile du berger dans le ciel. »

Et ainsi, ils se quittèrent; et, bien qu'ils se fussent dit adieu tout bas, l'écho de Côte-Rôtie répéta tout haut:

« Adieu, Robert, adieu! Adèle, adieu, adieu, adieu! »

Je ne connais pas d'écho plus indiscret que l'écho de Côte-Rôtie.

Ils partent, les jeunes filles restent seules; elles sont tristes, puis elles chantent: car monter une

barque sur le Rhône jusqu'à Marseille, ce n'est pas un voyage sur l'Océan.

Le Rhône prend la barque, et elle vole; il entraîne, il berce, il endort; il fatigue à force d'aller vite; mais le Rhône ne mord pas, le Rhône n'a pas de tempêtes redoutables, pas de coups de vent qui brisent les mâts, pas de colères sourdes et méchantes, pas de rages funestes comme en a la mer; le Rhône, comparé à l'Océan sans bornes, c'est un paisible courant d'eau.

Dans tous les cas, c'est un joyeux fleuve tout bordé de joyeuses hôtelleries, de grasses cuisines, de cabarets bien déserts; fleuve bouffi, encadré entre deux vignobles vermillonnants. Vous levez la rame, vous la plongez dans une vigne qui se courbe sous le poids, ou bien vous divisez les brebis d'un troupeau, les maisons d'un village, les moissons de la plaine; ou bien encore des armées de quinze gardes nationaux qui s'amusent, le dimanche, à se boutonner jusqu'au col et à marcher en cadence avec un fusil.

Beau fleuve du Rhône! quand je pense que le Tage de dom Miguel a une chanson pour lui seul et que toi tu n'en as pas, je suis prêt à me trouver mal.

Et cependant, qu'on les pleure en souriant, les matelots de mon joyeux fleuve; ils vont, ils rient,

ils pleurent, ils répètent leurs serments joyeux. Bientôt ils découvrent Marseille qui dort au soleil, Marseille, le lazzarone paresseux de notre France; ils arrivent, puis ils reviennent. Mais cette fois le saint de la poupe n'a pas été reverni, ses mains n'ont pas été peintes de nouveau, et le chapeau d'Adèle manque au saint de la barque; il se brûle le visage au soleil.

On m'a dit, je ne le crois pas, que Robert a fait la charité de ce chapeau à une pauvre fille parfumée qu'il rencontra sur le port, tête nue et chantant d'une voix enrouée de tendres refrains.

Plus de chapeau sur la tête du saint! il est perdu le joli chapeau de paille et son ruban si frais! Allons, matelots, entassez les fleurs et les fruits de la Provence dans votre barque; ramenez les oranges au doux parfum, l'olive qui rappelle Athènes, la grenade déjà moins espagnole, mais toujours savoureuse; accablez votre barque de formes, d'odeurs, de saveurs riantes; donnez au Nord, à défaut du soleil, tous les produits du Midi; ingrats! ne voyez-vous pas que vous oubliez le palladium de votre barque, le chapeau de paille d'Adèle sur le front du saint patron?

Adèle cependant prie et pleure. Elle attend Robert sous la croix, elle attache ses vœux à la croix!

Un matin les paysans virent un cœur attaché à la croix, il était en cire frêle et blanche, transparente comme le cristal.

« A qui est-il, ce cœur ? se dirent-ils. Il n'est pas à Madeleine, il n'est pas à Julie, il n'est pas à Louise, il n'est pas à Louison, il n'est pas à Emma, il n'est pas à Gothon, il n'est pas à Fanny. »

Puis on se disait tout bas :

« Il est à Adèle ! C'est le cœur d'Adèle, candide, jeune, transparent, dévoué, craintif, qui tremble au moindre vent ; c'est le cœur d'Adèle, c'est son cœur ! » Et l'écho de Côte-Rôtie répétait tout haut : « Adèle ! Son cœur ! »

Une nuit, la liberté brisa la croix de mon village. Pauvre croix, qui était d'une date si vieille, brisée, perdue, amoncelée ! pas un morceau pour en faire une relique, plus rien ! Rien, que la place froide, triste, nue, désolée !

Plus de cœur, plus de chiffres, plus de date à la rentrée de Napoléon le Grand.

Adèle retrouva la place de la croix et vint y pleurer en attendant Robert.

Mais Robert !

Il ne vit plus la croix, il ne chercha pas la place où elle était, et il se crut délié de son serment, le méchant sophiste ! Quel miracle rendra

à mon village la vieille croix? la vieille croix qui reçut le vœu d'Adèle! Car, pour une nouvelle croix, nous n'en voulons plus, monsieur le Maire le permît-il.





UN MOMENT AFFREUX

DE LA VIE DU DUC D'ALBE

(1832)

Le plus horrible instant de ma vie.... » reprit le duc d'Albe.

A ces mots il se fit un grand silence dans l'assemblée, et, quoiqu'elle se composât en grande partie de vieux seigneurs espagnols habitués au sanglant despotisme de Philippe, leur attention fut vivement éveillée quand ils entendirent l'ami, le confident, l'âme damnée de ce farouche despote, le duc d'Albe, en un mot, parler sérieusement du plus horrible instant de sa vie; il se fit donc, comme je vous l'ai dit, un de ces silences qui interrompent un homme aussi bien qu'une exclamation.

Voilà pourquoi le duc d'Albe recommença son discours.

« Le plus horrible instant de ma vie, reprit-il en caressant sa longue barbe blanche taillée en pointe, fut celui où, par l'ordre du roi mon maître, j'allai recevoir aux frontières de nos Espagnes la jeune Élisabeth de France, qui d'abord avait été fiancée au fils de notre maître et seigneur.

« J'étais alors plus jeune que je ne suis, avec une barbe noire, d'épaisses moustaches et un crâne moins osseux et moins dépouillé. J'avais toujours, il est vrai, ces larges mains, que m'eût enviées Alexandre le Grand pour manier son cimeterre; mais au total, quand j'étais armé et qu'on m'avait assis sur un beau genêt d'Andalousie, quand surtout je prenais mon sourire affable et que j'étais paré de ma Toison d'or, je pouvais passer pour un des seigneurs les plus agréables de la cour.

« Mon seigneur et maître, l'empereur Philippe, consentit donc à me perdre pendant trois jours pour m'envoyer au-devant de la reine, afin que je pusse lui rapporter exactement tout ce que je pourrais lire sur le visage de cette jeune princesse, ou deviner dans le cœur de ceux qui l'accompagnaient : car le roi a toujours aimé tout savoir, et souvent, en me frappant sur l'épaule, ce grand monarque m'a fait l'honneur de me dire qu'il ai-

mait encore mieux mon talent d'espion que mon talent de général. »

A ce touchant et honorable éloge, le duc porta sa main à ses yeux sans paupières, comme s'il se fût attendri à les mouiller d'une larme; mais il n'y avait pas plus de larmes dans ses yeux que dans son cœur; et, après ce moment d'émotion solennel, il reprit son récit :

« Je vous disais donc que j'étais allé au-devant de notre jeune reine, croyant en être quitte auprès de Sa Majesté pour quelque bon compliment en vieille langue castillane, que je préparais depuis huit jours; quand la duchesse d'Olivarès, qui m'en a toujours voulu, mais qui me l'a bien payé par la suite, m'annonça que je ne pourrais voir la princesse qu'après le souper et le cérémonial du palais.

« Alors, comme j'étais fatigué de la route et que je voulais paraître frais et en bon point aux yeux de la princesse, vieux gourmand que j'étais, je me mis à une table apprêtée par des cuisiniers français et servie en vins de France : ces vins-là ne sont ni sucrés ni épais comme les nôtres, au contraire, ils sont limpides et clairs comme l'eau du Guadalquivir, de sorte que je me livrais sans défiance.

« Malheureux que j'étais! Qu'avais-je fait ce

jour-là de ma raison? Puisque la duchesse d'Olivarès et ses amis voulaient me faire boire, n'aurais-je pas dû comprendre qu'il y avait un piège caché sous ces politesses perfides? Mais non; je bus de ces vins insipides jusqu'à ce que je sentisse dans tout mon corps circuler doucement une pénétrante chaleur.

« Enfin, Messieurs, que vous dirai-je? Vous savez que le duc d'Albe n'a jamais beaucoup aimé à rire; cependant, sur la fin du repas, je me sentis si gai et si dispos qu'un méchant muletier avec sa mandoline m'aurait fait danser une sarabande, même avec des filles de cabaret.

« Ce fut dans cet état que la grande-duchesse vint me prendre pour me présenter à notre jeune reine. Comme je ne doutais de rien, je m'avançai la tête haute dans son appartement. O surprise! je trouvai la reine couchée, elle reposait sur un lit de satin noir qui relevait merveilleusement la blancheur de sa peau; l'éclat de mille bougies donnait à ce lieu une atmosphère de volupté indicible.

« D'ailleurs, moi, le représentant du roi, mon maître, je me voyais environné de tout ce que la cour de France et la cour d'Espagne avaient alors de femmes jeunes, belles, éclatantes; de sorte qu'ainsi entouré et me trouvant en présence d'une

jeune reine de seize ans, dont la jolie tête reposait innocemment sur le chevet royal, j'étais sur le point d'oublier que j'étais là pour le compte du plus jaloux et du moins clément des monarques.

« Mais, Messieurs, ce n'était pas tout. Imaginez-vous ce que je devins quand je me sentis tiré de ma contemplation muette par deux jeunes pages qui vinrent me dépouiller de mes vêtements. L'un défit mon haut-de-chausses et ma ceinture, l'autre m'ôta mon casque et mon épée, et moi je me laissais mettre nu sans rien soupçonner, quand tout à coup, j'aperçus dans un coin de l'appartement San Domingo, le confesseur du roi et mon ennemi mortel, qui faisait un signe et un sourire à la duchesse d'Olivarès.

« Il y avait dans ce sourire quelque chose qui voulait dire : « Remarquez comme ce faquin de « duc d'Albe en use avec une princesse du sang « royal, avec la femme de Sa Majesté ! remar- « quez...... »

« Bref, je compris ce discours et je me sentis à peu près perdu, d'autant plus que l'étiquette et mon devoir d'ambassadeur me forçaient à entrer nu dans le lit de la reine, comme pour en prendre possession au nom du roi.

« Ah ! Messieurs, figurez-vous ce supplice ! être observé dans l'état où j'étais par une duchesse

d'Olivarès et un capucin Domingo, qui, Dieu merci, se connaissaient en luxure. Être là, nu en présence d'une reine et de toutes les femmes d'honneur des deux royaumes, d'autant plus longtemps que ma maudite cuirasse de buffle ne voulait pas se détacher, soit par accident, soit par maladresse de mes valets de chambre, soit conspiration de mes ennemis.

« Enfin ma cuirasse tomba, et j'eus un moment de triomphe sur ce misérable moine quand toute l'assemblée put voir que je portais, au coin de ma chemise, un dur cilice aux armes de la très sainte Inquisition, et que j'avais en sautoir sur ma poitrine deux scapulaires de Saint Jean de Compostelle et de Notre-Dame d'Atoga.

« Cette vue releva mon courage. Je m'avançai les yeux baissés vers le lit fatal. De ce moment, je ne sais plus ce que je devins : je tremblais, ma vue s'égara, je me souviens seulement que j'aperçus la reine nue dans son lit et que ma jambe effleura la sienne.

« Quand je me réveillai, j'étais dans les cachots de notre très sainte Inquisition, couché sur la pierre, mangeant un pain aussi dur que ma couche et recevant quatre fois par jour une vingtaine de coups de verges pour mortifier mes sens.

« Voilà, Messieurs, quel a été le moment le plus terrible de la vie du duc d'Albe.

« Heureusement que six mois après je pris ma revanche dans les Pays-Bas, » ajouta-t-il en s'appuyant sur sa longue épée et en poussant un profond soupir.





PETITS CONTES LITTÉRAIRES

Mme DE MAINTENON

ET

NINON DE L'ENCLOS

On était à la fin du souper. La simple et jolie maison de la rue des Tournelles réunissait ce jour-là tout ce qu'il y avait à Paris de grands seigneurs sans morale, de petits abbés sans dévotion, de gens de lettres sans envie.

En effet, c'était dans cette modeste retraite que se construisait en silence l'exquise et élégante politesse qui a fait autant la gloire du XVIIe siècle que la perfection de ses orateurs et de ses

poètes. Sous le brillant despotisme de Louis XIV, au milieu de l'admiration muette qui entourait la demeure du grand roi, une femme qui n'était que jeune et jolie entreprit d'avoir une cour au delà de cette cour, et parvint à être un pouvoir indépendant de ce pouvoir si jaloux de tous ses droits.

Et notez bien que l'entreprise de Mlle de L'Enclos était d'autant plus difficile, d'autant plus inouïe, que cette jeune femme avait à combattre toutes les correctes exigences d'une époque essentiellement soumise à l'opinion publique, le plus grand tyran de ce siècle. C'était plus encore contre ce tyran qui voulait la flétrir que contre la cour qui la repoussait que Mlle de L'Enclos s'était révoltée.

Jamais, dans sa jeunesse, et malgré toute sa bonne volonté, elle n'avait pu comprendre qu'une femme pût être déshonorée par les mêmes actions dont les hommes font toute leur gloire ; et du jour où elle fut la maîtresse, elle se promit bien, et, Dieu merci, elle a tenu ses promesses, de ne jamais se soumettre au joug des traditions reçues, ni à cette vertu cruelle et sans récompense que les hommes ont appelée fidélité.

Une fois donc que Mlle de L'Enclos eut renoncé à sa renommée de femme vertueuse, elle se jeta

à corps perdu dans toutes les vertus qui font un galant homme, de sorte qu'elle était amie aussi fidèle et dévouée que maîtresse inconstante et légère; du reste, pleine de grâces et d'attraits, pleine d'esprit et d'indépendance, et surtout si attentive à n'obéir qu'à son amour, à éviter toutes les influences qui pouvaient être étrangères à la passion du moment, qu'il lui arriva plus d'une fois de rejeter un grand seigneur qui lui plaisait pour prendre un malotru à sa place, et cela uniquement parce que le grand seigneur était puissant et riche, et que l'autre, son coiffeur, par exemple, n'avait rien.

Aussi, fière de son indépendance et de sa probité, Ninon réussit bien vite à se faire respecter des hommes qui l'entouraient, et, ce respect faisant sa force, il arriva qu'elle se mit à la tête de toute la littérature frondeuse et de toute la philosophie sceptique de son temps.

Le chef-d'œuvre de tous les siècles, *Tartuffe*, fut jugé pour la première fois dans le salon de Mlle de L'Enclos. Ninon le vit naître et grandir sous ses yeux, elle l'encouragea de ses regards comme elle encouragea les premiers vers de Voltaire enfant, et même on rapporte, et c'est Molière qui le raconte, que Ninon, à la première lecture de *Tartuffe*, fut tellement émue et indignée qu'elle

traça de verve un autre portrait de l'hypocrisie religieuse.

« Il y avait, dit Molière, dans ce portrait, une si grande quantité de traits fins et moqueurs, d'indignation railleuse et spirituelle, que si ma pièce n'eût pas été faite, je ne l'aurais jamais entreprise, tant je me serais cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que ce Tartuffe de Mlle de L'Enclos. »

Voilà comment en parlait notre Molière, et non seulement Molière, mais tout ce qu'il y avait de gens d'esprit dans ce siècle : La Fontaine, Chapelle, Racine, le sévère Despréaux, le vieux Corneille, le grand Condé, quelques femmes d'un grand nom et moins timides que les autres, que je ne cite pas par respect pour leurs petites-filles qui pourraient me lire, et qui se trouveraient maladroitement compromises.

Quand la reine Christine vint à Paris, elle voulut voir Mlle de L'Enclos comme une des plus singulières merveilles de ce temps si fécond en merveilles; et la reine déchue trouva cette autre reine en tête-à-tête, je vous laisse à penser avec qui? Avec le bon, le froid, le méthodique, le savant Huyghens qui, en l'honneur de sa passion, tira de sa cervelle un quatrain presque aussi ridicule mais presque aussi excusable que le fameux

distique de Malebranche sur le beau temps [1].

Toutes ces admirations de personnages si divers et de caractères si opposés et cette unanimité d'éloges donnés à la singulière existence de cette fille si galante et si philosophe en ont fait un bien remarquable personnage, qui n'avait jamais eu de modèle et qui n'eut ensuite, à mon sens, que de froides et insipides copies, dont cent ans plus tard Mme de Tencin fut encore la moins mauvaise.

Il est vrai qu'avant Ninon la France avait eu Marion Delorme; mais Marion Delorme, maîtresse en titre du premier ministre, n'était, en dernier résultat, qu'un reflet de sa toute-puissance; et d'ailleurs, tant de belles et aimables qualités de cette maîtresse régnante ont malheureusement perdu beaucoup de l'estime qu'on leur eût donnée si Marion ne s'était pas faite l'espion stipendié du cardinal.

Ninon de L'Enclos, au contraire, n'était l'es-

---

1. Voici les vers de Huyghens, ils sont précieux à retenir :

Elle a cinq instruments dont je suis amoureux:
Les deux premiers, ses mains ; les deux autres, ses yeux ;
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringant et leste.

L'historien ne nous dit pas si le bon Huyghens fut assez fringant.

pion, ou l'amie, ou la favorite d'aucun pouvoir. Ninon, par elle-même et toute seule, s'était faite ce qu'elle était : l'amie dévouée et souvent utile de toutes les disgrâces, la protectrice éclairée de tous les talents naissants; bien plus, c'était la seule femme à cette époque qui osât bâiller tout haut en pleine Académie, ce qui lui valut une verte semonce du secrétaire perpétuel qui ne le lui pardonna jamais.

D'après tout cela, vous concevez très bien que Mlle de L'Enclos ne fut dans ce siècle rien de ce qu'on savait en fait de femmes indépendantes, et que ce fut même une flatterie trop classique de ses contemporains quand ils la comparaient à Aspasie, à Laïs, ou à Phryné.

Ninon ne fut ni Phryné, ni Laïs, ni rien qui ressemblât à ces courtisanes si élégantes, mais si intéressées, dont l'ancienne Grèce a conservé le doux souvenir comme d'un produit qui n'appartenait qu'à elle. Ninon ne ressemblait guère plus à Aspasie, car derrière Aspasie on pouvait toujours voir Périclès, tandis que derrière Ninon on ne peut guère apercevoir que Saint-Évremond, l'abbé de L'Attaignant ou l'abbé de La Fare, et autres grands hommes du même poids.

Il y aurait bien encore une analogie à saisir entre les salons de Ninon de L'Enclos et l'aca-

démie plus que littéraire de l'hôtel de Rambouillet; mais, si mes contes sont suivis avec quelque intérêt, je me propose de vous faire un beau conte tout exprès, intitulé : *Bossuet à l'hôtel Rambouillet;* voilà pourquoi je ne veux pas en parler aujourd'hui.

On était donc, comme je disais, à la fin du repas, au milieu de quelque joviale et intéressante conversation, comme il s'en établit toujours entre gens d'esprit et de gaieté qui ne songent qu'au moment présent, quand on vit entrer dans la salle une belle personne qui n'était nullement attendue.

Sortir de son siège, sauter au cou de la nouvelle arrivée, s'extasier, se récrier, se lever de table, entraîner toute l'assemblée à sa suite dans le salon, tout cela fut l'affaire d'un moment pour Mlle de L'Enclos, et à la vivacité de ses empressements, il était facile de voir qu'il s'agissait pour Ninon d'une amie qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps.

Et, de fait, ce n'était rien moins que Mme d'Aubigné, la veuve de Scarron, qui venait, à une heure indue pour elle, visiter Ninon dans sa demeure, au moment où sa cour était le plus nombreuse, bien assurée qu'elle était de ne trouver là que des amis qu'elle avait reçus autrefois à ses dîners de

la rue d'Enfer; aussi sa visite fut-elle le sujet de mille saillies affables et spirituelles.

« On la disait dévote, s'écria Chapelle en la revoyant, mais j'ai toujours soutenu, moi, que c'était une calomnie !

— C'était une véritable calomnie ! » répétèrent tous les convives.

Alors, sans qu'on pût remarquer l'embarras de la nouvelle arrivée, les plaisirs de la soirée reprirent leur cours. On lut d'assez bons vers et de la prose très médiocre; on fit une musique très peu compliquée sur un clavecin qui l'était moins encore; on parla de Fénelon, de Mme Guyon et de Pascal; on ne dit pas un mot du roi, ni des ministres, ni de rien qui sentît la Bastille; puis, à dix heures sonnant, on prit congé des deux belles amies. Mais, dans la foule, on ne put s'empêcher de sourire en voyant le marquis de La Châtre embrasser, en poussant un long soupir, les belles mains de Ninon, avec qui Mme d'Aubigné passait la nuit.

C'était une coutume de ce temps-là de partager son propre lit avec ses amis et de ne pas souffrir qu'ils en eussent d'autre toutes les fois qu'on les recevait sous son toit. C'est ainsi qu'autrefois, dans l'Orient, une des conditions de l'hospitalité consistait à porter le premier à ses lèvres la coupe

qu'on offrait à son hôte. Que cette habitude soit venue à la suite de nombreux empoisonnements, elle n'en est pas moins restée comme une trace ingénieuse et touchante de l'hospitalité antique.

De même on pourrait croire que la coutume dont je parle, que cette communauté dans le repos était peut-être, au XVIIe siècle, un résultat des horribles trahisons de la Ligue ou de la Fronde; quoi qu'il en soit, l'histoire constate le fait sans l'expliquer, et elle a pris soin de nous apprendre que c'était à cette époque le plus vif témoignage d'amitié qui se pût accorder. D'ailleurs, Ninon de L'Enclos et son amie étaient depuis longtemps habituées à coucher ensemble, et, en effet, cette intimité favorisée par un calme parfait, à la lueur incertaine et vacillante d'une bougie à moitié consumée, devait favoriser grandement les confidences pénibles, les aveux sans nombre, et souvent suivis d'une modeste et confuse rougeur, que deux femmes jeunes et belles ont nécessairement à se faire toutes les fois qu'elles sont restées longtemps sans se voir.

Ninon, mieux que toute autre, connaissait l'effet puissant de ce clair-obscur, et combien il favorise de tendres et naïfs épanchements. Sans contredit, il était visible que son amie, venant ainsi seule à cette heure au milieu de son salon, qui n'était

guère en bonne odeur au noble faubourg, avait quelques révélations importantes à lui faire et bien des conseils à lui demander; mais pourtant, à l'embarras de Mme Scarron, elle comprenait que son secret ne lui échapperait pas sans peine; aussi fit-elle semblant de n'en supposer aucun; elle se contenta donc de combler son amie de prévenances, de tendres caresses, de reproches modérés, et son amie commença par être sensible à la modération de ses reproches : car il y avait bien longtemps que Ninon avait été négligée, et qu'elle avait été forcée de s'en rapporter à la renommée pour apprendre le destin d'une femme qu'elle aimait si tendrement.

Elle ne savait donc rien de précis sur la vie de son amie. On lui avait dit seulement qu'après la mort de Paul Scarron, son mari, elle avait obtenu une pension de mille écus avec bien de la peine et après bien des prières; qu'ensuite, soutenue par Mme de Montespan, elle s'était dévouée à l'éducation du jeune duc du Maine, un des enfants de Louis XIV; plusieurs bruits avaient même circulé sur la faveur dans laquelle la gouvernante s'était trouvée auprès du père de son élève; mais il y avait dans ces bruits tant de vague et d'incohérence, tant d'invraisemblance surtout, que Ninon ne savait auquel entendre; aussi mou-

rait-elle d'envie d'être informée une fois à coup sûr.

Mais, dans cette circonstance, Ninon avait trop d'esprit pour procéder par la méthode interrogante, la plus sotte des méthodes depuis qu'il y a des secrets sous le soleil. Ninon savait trop bien ce que c'est qu'un secret dans lequel une femme est compromise pour ne pas apporter dans cet éclaircissement tout ce qu'elle pouvait avoir d'indifférence et de froideur apparentes.

Elle parla donc très peu à son amie, et, après le premier bonsoir, elle parut tout occupée des minutieux apprêts de la simple toilette pour la nuit; ce fut avec la même vivacité qu'elle se délivra de ses longues dentelles, de sa poudre, de ses mouches, du peu de rouge qu'elle mettait alors pour obéir à la mode; peut-être même cette femme charmante oublia-t-elle un instant le secret qu'elle allait découvrir, en voyant sa taille si svelte et si bien prise dégagée des larges et ridicules paniers qui en défiguraient les contours. En effet, pour une femme à cette époque, il y avait le soir une heure bien précieuse de simplicité et de grâce, pendant laquelle elle pouvait se féliciter à loisir de la blancheur de sa peau, de la souplesse de sa taille, de ses noirs et longs cheveux, en un mot, de toutes les beautés sans fard qu'elle était obligée malgré elle de déguiser le matin.

Cependant, plus timide ou moins vive, Mme d'Aubigné défaisait avec lenteur les modestes atours de la journée. Il y avait dans son action quelque chose de la pudeur d'une jeune fille dans le dortoir de son couvent, et, pour un œil exercé, il était facile, à la solennité de Mme Scarron, de s'apercevoir qu'elle avait été l'épouse d'un homme vieux et impotent.

A la fin pourtant, les deux amies furent prêtes à se mettre au lit : Ninon s'y jeta la première, vive et légère comme toujours; son amie s'y plaça au contraire avec tant de circonspection et de timidité craintives qu'on eût dit que le bon Scarron était ressuscité; en même temps, se souvenant de ses longues prières du soir, la belle veuve se mit à les répéter tout bas, pendant que Ninon criait tout haut la seule prière qu'elle eût su de sa vie :

« Mon Dieu ! faites de moi la femme que vous voudrez, pourvu que je sois un honnête homme ! »

Il n'y avait pas une heure que les deux belles amies étaient couchées, feignant toutes les deux de dormir profondément et ne dormant ni l'une ni l'autre, lorsque enfin la conversation commença, à peu près comme dans un conte des *Mille et une Nuits*.

« Dormez-vous donc si entièrement, ma chère Ninon, et ne voulez-vous pas m'adresser une

parole de toute la nuit? s'écria Mme de Maintenon avec un son de voix doux et faible, comme si en effet elle eût craint de troubler le sommeil de son amie.

— Je dors, répondit Ninon avec un de ces jolis bâillements qu'elle avait mis à la mode; je dors, ma belle amie, et entre nous il me semble que la nuit n'est faite que pour cela.

— C'est qu'en vérité, ma chère, ta chambre est si remplie de parfums et ces figures de Mignard sont si belles, ton lit est si doux, que toute cette atmosphère diabolique m'empêche absolument de fermer les yeux; j'aimerais mieux causer avec toi puisque je ne puis m'endormir!

— Voici, ma chère d'Aubigné, un véritable propos de janséniste. Eh! dis-moi donc, je te prie, pourquoi la vie est faite s'il faut la passer sur un grabat? Puisque Mignard fait de jolies peintures, pourquoi Mlle de L'Enclos n'en parerait-elle pas sa chambre? et, s'il plaît au cygne de se dépouiller tous les ans de son duvet, pourquoi donc irais-je coucher sur la paille comme cette pauvre duchesse de La Vallière qui est morte si misérablement à la suite de ses austérités de carmélite?

— Pauvre et malheureuse femme! quel est le moment de sa vie, ma chère Ninon, que tu lui envierais, si tu avais à le choisir?

— Moi, envier la vie de Mme de La Vallière! s'écria Ninon ; ah! ma chère, vous me connaissez mal! Pourtant, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, ce dut être un beau moment pour cette jeune femme quand elle vit le roi soupirer pour elle et oublier à ses pieds les flatteries de ses courtisans.

— Oui certes, ce dut être un beau moment, reprit Mme de Maintenon. Te figures-tu, ma bonne Ninon, ce grand roi mettant aux pieds de sa maîtresse tout ce qu'il avait de gloire et de pouvoir? te figures-tu Mme de La Vallière présidant aux conseils d'État, voyant naître Trianon et Versailles, protégeant les lettres, les arts, et jetant partout la douce et salutaire influence de ses grâces et de ses attraits?

—Et toi-même, reprit Mlle de L'Enclos, te figures-tu à ton tour cette malheureuse jeune femme abandonnée tout à coup par son royal amant? as-tu pensé aux cruelles douleurs de ce cœur aussi profondément blessé?

« Mme de La Vallière avait tout fait pour le roi : elle lui avait sacrifié sa vertu, ses préjugés, son avenir; elle s'était mise à ne vivre que pour lui et par lui, et tout d'un coup..... Pauvre femme! Je la vois encore prenant le voile!

« La chapelle était tendue de noir. M. de Condom

venait de faire un de ces lugubres discours qui lui ont si fort réussi.

« Les beaux cheveux de *sœur de la Miséricorde* tombèrent impitoyablement sous le fatal ciseau, et de tant de vertus, de tant de beautés, il ne fut plus parlé qu'une fois, pour nous dire que tout cela était mort, couché sous la cendre et dans toutes les austérités d'une vie de pénitence et de repentir.

— Heureusement, ajouta Mme de Maintenon, que le roi n'est plus tel qu'il était alors, volage, inconstant, volontaire, tout occupé de plaisirs et de fêtes ; c'est aujourd'hui un homme grave et occupé, qui est fidèle pour peu qu'on prenne le soin de lui plaire et de l'intéresser.

— Ce n'est plus le même homme, j'en conviens, reprit Ninon ; mais, si son cœur est toujours le cœur d'un égoïste, je ne vois pas ce que le roi aurait gagné à perdre les grâces de la jeunesse : à tout prendre, je conçois bien l'amant de Mme de La Vallière, jeune, beau, entouré de poésie et d'admiration, mais entre nous, ma chère, je ne conçois pas l'amant de Mme de Montespan.

— Mme de Montespan ! reprit la belle janséniste ; je vous assure, ma belle amie, que c'est elle que je ne conçois pas pour la maîtresse de Louis XIV : c'est une femme si brusque, si emportée, si des-

pote, qu'il est bien difficile qu'avec elle le roi puisse être jamais heureux !

— Eh ! par mon saint patron, que voulez-vous donc que fasse Mme de Montespan des dernières heures d'amour de notre vieux roi ? N'est-ce déjà pas assez qu'elle lui permette de l'aimer? faudra-t-il encore qu'elle contrefasse sa nature pour lui plaire? Non, non, ma chère, il n'en doit pas être ainsi. Louis le Grand est un grand roi, j'en conviens, mais nous autres femmes n'avons-nous pas aussi notre royauté ? Dès que nous sommes aimées, tous ceux qui nous aiment ne sont-ils pas égaux devant nous ?

« En vérité, je ne vous comprends pas de blâmer Mme de Montespan, la seule des maîtresses de Louis XIV qui ait compris sa dignité de femme. Pour moi qui vous parle, si le roi m'aimait, ce serait tant pis pour lui, et je ne me conduirais pas autrement que Mme de Montespan.

— Pourtant, je vous dirai entre nous, ma chère, que le roi ne veut plus d'elle, et que cette haute faveur où vous la voyez n'est que le commencement d'une longue et interminable disgrâce.

— Une disgrâce, ma chère ! La disgrâce sera toute pour le roi ; que voulez-vous que Mme de Montespan y perde, si ce n'est qu'elle changera ce maître vieux et despote contre un amant jeune et

soumis qui l'aimera d'égal à égal et qui ne se pliera pas à la minutieuse étiquette d'une cour? Mais je vous prie, si Mme de Montespan s'en va, quelle est la malheureuse qui la remplace? »

A cette question inattendue et pourtant si naturelle, Mme de Maintenon parut accablée; elle devint froide et tremblante comme un accusé devant son juge: sans doute, sous le regard actif et pénétrant de son amie, elle vint à se rappeler que cette belle de Montespan, qu'elle supplantait aujourd'hui, avait commencé sa fortune, l'avait tirée de la misère, l'avait présentée au roi, l'avait défendue contre les répugnances, lui avait confié l'éducation de son enfant, et tant d'autres souvenirs que le remords attire en si grand nombre dans un cœur coupable d'une mauvaise action qu'on est souvent en peine de savoir d'où vous viennent à la fois tant de souvenirs.

A la fin, reprenant la parole et les yeux baissés:

« Cette malheureuse c'est moi, ma chère Ninon, et voilà le secret qui me pesait tant à te confier!

— Toi la maîtresse de Louis XIV! toi succéder à Mme de Montespan! toi si régulière dans tes mœurs! toi, toi, ma belle amie, renoncer à ton âge à tout ce qui a fait ta gloire! toi, prendre ainsi le génie du combat au milieu de la journée! et pour qui, je te le demande? pour un homme vieux et

impotent, qui, après les premiers jours de votre union, te laissera là, déshonorée, comme il a laissé toutes ses maîtresses, sans que tu aies leurs illusions, ou ton amour, à donner pour excuse!

— Ah! mon excellente amie, toi qui es habituée à parler en reine, que tu as peu compris cette puissance d'un roi qui se soumet à des prières, qui vous demande de faire son bonheur et qui, pour lever vos scrupules, vous propose de vous épouser en secret?

— S'il t'épouse, reprit Ninon sans avoir le visage étonné, ce qu'attendait peut-être son amie, si le roi t'épouse, ma chère, je ne vois là qu'un malheur plus grand, puisqu'il est sans espoir. Était-ce donc pour cela, ma pauvre amie, que tu avais fait ton apprentissage chez notre bon et cher Scarron?

— Scarron! ah! silence là-dessus, je te prie; voilà un nom que le roi ne veut déjà plus entendre prononcer; je m'appelle chez lui Mme d'Aubigné.

— A la bonne heure, Madame; mais il n'en est pas moins vrai que tes années les plus heureuses se sont passées chez Paul Scarron.

« C'était là un pauvre diable bien jovial et bien innocemment amoureux, ne songeant qu'à te plaire et à te faire des contes pour te divertir. Quoi donc! parce qu'on veut le dépouiller de son nom

dans ta personne, ne te souvient-il plus que c'est pourtant lui qui t'a produite dans le monde, que c'est lui qui t'a fait connaître combien il y avait de ressources dans ton esprit et de qualités dans ton cœur ?

« Ah ! pauvre couronnée, si tu fais cette insigne folie, plus d'une fois dans ton palais doré, au milieu de tes courtisans, plus d'une fois tu regretteras cette longue salle tapissée de livres où ton époux nous donnait de si mauvais mais de si gais soupers, suppléant souvent au rôti qui manquait par une de ces bonnes histoires que tu nous racontais si bien.

— Ah ! je te prie, ma bonne Ninon, ne me dis pas que je serai malheureuse ; songe donc ce que c'est que Versailles, ce que c'est que la France, ce que c'est que le roi, et, en un mot, tout ce que je vais être une fois que j'aurai épousé Louis XIV.

— Ah ! c'est justement parce que j'y songe que je te trouve malheureuse. N'as-tu donc pas vu que Versailles, depuis que le roi ne donne plus de fêtes, est le lieu du monde le plus triste et le plus empesé ? Ne t'y trompe pas, ma chère, le roi et par conséquent tout Versailles tournent à la dévotion. Dans cette ville, si belle et si froide, dans ces palais de marbre, vastes, silencieux, on dirait que l'ennui a choisi son séjour.

« A peine ces allées si bien tenues sont-elles traversées de temps à autre par quelques antiques courtisans ou par quelques femmes sur le retour.

« Pour ce qui est du royaume, je m'imagine que tu auras de la peine à en venir à bout. Le grand règne du roi est passé. Le peuple commence à se sentir et à se trouver pauvre; il déteste les dragonnades de Louvois; il s'inquiète sur son avenir; il a hué naguère un long prologue d'opéra où le roi était métamorphosé en soleil.

« Quant au roi lui-même, je ne vois en lui que ce qu'il est réellement, un homme ennuyé, dégoûté de ce monde par les flatteurs; un pauvre roi timoré et tremblant pour l'avenir; enfin un corps vieilli, un cœur blasé, un souvenir perpétuel et fatigant de tout ce qu'il fut, qui ne lui permet pas de voir ce qu'il est. De bonne foi, que penses-tu devenir au milieu de tant d'ennui?

— Mais il me semble que tu fais le roi bien vieux, reprit Mme de Maintenon avec un air piqué.

— Tu devrais savoir, ma chère, qu'un roi, à vie égale, est bien plus tôt vieux qu'un autre homme. Ah! crois-moi, puisque tu me demandes conseil, ne va pas te mêler de gaieté de cœur à toutes les vieillesses de notre siècle; regarde autour de toi, je te prie, comment dans ce temps tout a passé avec une effrayante rapidité; ce grand siècle

a été l'affaire d'un instant, un grand bruit tout d'un coup, après quoi un morne silence.

« Turenne est dans la retraite, le grand Condé soupe chez lui ou se promène à Chantilly; Despréaux, jadis si méchant, fait une épître à son jardinier; le bon La Fontaine s'amuse à des opéras et vient d'écrire une satire; Racine, depuis la chute de sa *Phèdre* et le succès de Pradon, s'est retiré dans sa tente; il n'y a plus guère qu'un nommé Labruyère, que je ne connais pas, que personne ne connaît, qui occupe encore la ville et la cour; nous sommes comme des arbrisseaux grandis dans une serre chaude; restons donc à notre place et n'allons pas, à nos derniers jours, nous mêler aux vieilles intrigues des cours, pendant que nous avons encore tout notre mérite, l'amitié, l'amour, les plaisirs de la poésie ou les bons mots de la table.

« Plutôt que de te faire reine avec Louis XIV, fais-toi reine avec moi. Viens, tu vivras avec tout ce qu'il y a de bon et d'honnête à Paris; viens, ma chère, tu verras ce que c'est que cette société à part que je me suis faite; viens, je te rendrai le marquis de Villarceaux, que tu aimais tant et si prudemment sous ton premier mari; viens, ma belle, viens, ma chère amie: c'est moi, c'est ton amie qui t'en prie; cesse de vouloir amuser les dernières années d'un

libertin ; reste avec moi, partage tout ce que j'ai, au nom du Ciel, puisque tu sais ce qu'il en est, ne te fais pas de nouveau l'esclave d'un vieux mari. »

Et comme Mme de Maintenon ne se rendait pas :

« Écoute-moi, s'écria Ninon en se levant sur son séant, écoute un aveu que je n'ai fait à personne, que je ne ferais pas à toi-même s'il ne s'agissait pas de te sauver.

« J'étais la fille d'un pauvre musicien, j'avais à peine quinze ans quand, dans une matinée d'hiver, mon père et moi nous vîmes entrer dans notre pauvre demeure le favori, l'émissaire, le confesseur du terrible cardinal Richelieu. Le P. Joseph venait me chercher de la part de Son Excellence, et mon père tout tremblant m'ordonna de le suivre ; je le suivis.

« Il faisait si plein jour, le cardinal était si vieux, j'étais si enfant, que, si ce n'eût été ma répugnance à donner la main à un sale capucin, je me serais fait de cette visite une partie de plaisir.

« Enfin nous arrivâmes au Palais-Cardinal.

« Je traversai une haie de gardes et de mousquetaires, et tout à coup, dans une vaste salle, vis-à-vis d'une large table couverte de papiers, j'aperçus Richelieu, et je me trouvai en tête-à-tête avec lui.

« Ah ! ma chère amie ! épargne-moi le reste !

épargne-moi la douleur de te raconter le sang-froid d'un homme immolant à son plaisir d'un instant une innocente créature qu'il ne devait plus revoir.

« Pourtant Richelieu aussi était une grande puissance, une plus grande puissance que Louis XIV; mais de cet instant, me voyant si misérablement flétrie, je jurai de ne plus appartenir à un époux, je jurai une haine immortelle aux misérables qui vont cherchant au sein des plus honnêtes familles de quoi amuser leurs dernières années de débauche; et ce ne fut jamais sans un serrement de cœur que je vis tant de malheureuses qui, séduites par je ne sais quel aspect de grandeur ou de richesses, ont été perdre leur vie dans un misérable esclavage, pendant qu'elles pouvaient être heureuses et libres ailleurs. »

Ainsi parla Ninon. Il y avait dans son discours tant d'émotion vraie et douloureuse que Mme de Maintenon, touchée de tant d'amitié, serra son amie dans ses bras et se prit à pleurer avec elle.

Bientôt, fatiguées de tant de secousses, elles s'endormirent, et le matin se séparèrent, ayant couché ensemble pour la dernière fois.

Vous savez ce que devint Mme de Maintenon, et comme pendant quinze ans elle fut, après le père Lachaise, la personne que le roi aima le mieux;

vous savez aussi ce que fit Ninon de L'Enclos, le jour de son soixante-dixième anniversaire, avec le jeune et frais abbé de Châteauneuf.

C'est à vous à présent à juger quelle fut la plus heureuse et par conséquent la plus sage de ces deux femmes.



L'APPARTEMENT

DE MADAME DE GRIGNAN

A LOUER

Madame de Grignan venait de partir pour son gouvernement de Provence, et Mme de Sévigné, sa mère, en était encore à sa première douleur, cherchant à s'expliquer comment M. de Grignan *avait exigé cent mille écus pour coucher avec la plus jolie fille de France*, comme disait Bussy, quand la belle et spirituelle marquise, dont les lettres si pleines d'intérêt et de vivacité ont suppléé parfaitement aux histoires louangeuses et sans coloris du grand siècle, fit placer à la porte de son hôtel un large écriteau par lequel il était fait à savoir que la propriétaire avait un appartement à louer.

Cette mesure d'ordre et d'économie, qui aujourd'hui paraîtrait peut-être trop sévère aux tendresses maternelles du faubourg Saint-Germain, était, à l'époque si régulière dont je parle, une mesure fort ordinaire dans la haute classe sociale, qui,

bornée à un patrimoine de famille auquel le temps, des disgrâces de cour et des alliances ruineuses ôtaient presque toujours quelque chose, n'avait pas d'autre secret que beaucoup d'épargne et d'attention dans les affaires domestiques, pour se tenir au niveau d'un nom qui allait toujours en augmentant à mesure que la fortune lui échappait; de sorte que ce serait une grave injustice de blâmer dans ce cas Mme de Sévigné.

Je sais bien qu'aujourd'hui, une mère qui voit sa fille s'éloigner d'elle pour longtemps ne se hâte guère d'introduire un étranger dans les appartements occupés par son enfant; elle aime, au contraire, à peupler toute cette absence, à s'asseoir sur le siège où s'asseyait sa fille, à contempler ces tableaux informes et naïfs essais de son jeune talent, à laisser errer ses doigts sur le clavier mobile, à répéter sa romance favorite, à se livrer enfin à tous les transports d'un amant qui a perdu sa maîtresse : car dans l'amitié la plus vraie d'une femme, il y a toujours un peu d'amour; cependant, je vous le répète, gardons-nous de blâmer Mme de Sévigné; il serait difficile à une mère de mieux prouver sa tendresse à sa fille.

Nous savons combien les témoignages en ont été immortels; mais au fond de tout cet amour il y avait de la raison, de la fermeté; fort peu d'en-

fantillage, fort peu d'affectation surtout : et voilà par quelle suite de raisons l'appartement de Mme de Sévigné se trouvait à louer quinze jours après le départ de Mme de Grignan.

Jamais les fastes de l'histoire (peut-être me trouverez-vous fort ridicule de citer l'histoire et ses fastes à propos d'un appartement à louer, mais dans la suite de mes *Contes*, j'espère vous démontrer comment ainsi, grands et petits, tous les événements se tiennent par un lien presque imperceptible); jamais, dis-je, l'histoire de France, depuis Pharamond, n'avait offert des chances plus favorables de location que la période où se trouvait Mme de Sévigné.

Mazarin venait de mourir, *assez raisonnablement chargé de la haine publique,* selon la piquante expression d'un historien, et Louis XIV, que cette mort faisait roi définitivement, s'étant affermi en peu de temps sur son trône, où il trouva fort à propos les traces récentes et profondes de Richelieu, avait déplacé d'un seul geste toutes les puissances qui avaient grandi à l'ombre des petites passions et de la faiblesse irrésolue d'Anne d'Autriche.

Ainsi les héros de la Fronde, après avoir jeté un si vif éclat et parodié presque sérieusement les guerres de la Ligue, avaient été brisés, ou déplacés,

ou soumis, les uns par la terreur, les autres par l'ambition, le plus grand nombre par le ridicule; de sorte qu'exilés de la cour, privés de leurs emplois et réduits à une condition toute bourgeoise, ces héros d'un jour pour qui le jeune monarque ouvrait enfin les portes de Vincennes ou de la Bastille se trouvaient réduits à chercher un abri dans de simples maisons bourgeoises.

Ainsi déplacés et subitement rejetés dans une position si éloignée de leur caractère turbulent et brouillon, les principaux acteurs de la Fronde eurent donc avant tout à songer à trouver quelque abri modeste, convenable au nouvel état qui leur était imposé. Pour cela, l'hôtel de Mme de Sévigné réunissait toutes les convenances.

La belle marquise, déjà fort renommée par l'excellence de son esprit et les vives et soudaines saillies de son cœur, n'était pas tellement austère dans sa vie, pleine d'ailleurs d'élégance et de vertus, qu'on ne pût espérer chez elle un voisinage agréable, une intimité sans morgue et peu questionneuse, dont tous les héros de la Fronde avaient besoin. D'une autre part, Mme de Sévigné n'était pas si élevée en crédit et si fort remarquée à la cour qu'elle eût pu craindre de se compromettre vis-à-vis de l'inquiète jalousie du monarque en recevant chez elle les anciens ennemis de Ma-

zarin ; Mme de Sévigné n'était alors qu'une femme du monde très connue, très aimée, très respectée dans un certain cercle, mais qui, loin de ce cercle, était associée sans difficulté au renom du jeune marquis de Sévigné, son fils, que ses amours avec la comédienne Champmeslé, et plus tard avec Ninon de L'Enclos, avaient mis à la mode, autant pour le moins que l'esprit de sa mère et la beauté de sa sœur, et ses propres dissertations sur Horace contre le savant Dacier.

Voilà comment il arriva que le premier jour où l'appartement de Mme de Grignan fut à louer, Mme la marquise de Sévigné eut à recevoir presque toute la ville et surtout presque toute la Fronde, qui paraissait s'être donné rendez-vous chez elle.

Mme la duchesse de Longueville, qui plus tard alla ensevelir ses ennuis à Port-Royal des Champs, vint la première visiter l'appartement à louer. Cette belle duchesse, qui avait été reine de Paris aussi longtemps que le duc de Beaufort avait été *roi des Halles*, était encore dans presque toute sa beauté.

A travers toute sa hauteur personnelle, on voyait que c'était une fierté d'habitude plus que de souvenir, et même elle avait une langueur dans les manières qui la rendait intéressante au premier abord.

Mme de Sévigné reçut la duchesse avec étonnement et respect; et, comme elle était occupée à lui montrer l'appartement de sa fille, lui en détaillant les commodités avec le soin minutieux d'un propriétaire de nos jours expliquant à un rentier les agréments de son quatrième étage, entra Mme de Montbazon qui se contenta d'un petit signe de tête, comme d'un supérieur à son inférieur. Mme de Montbazon avait été superbe : née avec peu d'esprit et plus de galanterie dans la tête que dans le cœur, elle avait vécu tout entière pour le plaisir; et si elle eût vécu soixante ans plus tard, sous la régence, elle eût été femme à se faire adorer du duc d'Orléans.

Ainsi placée entre deux puissances tombées qui conservaient toute leur haine de rivalité, Mme de Sévigné commençait à se trouver embarrassée, quand heureusement elle vit entrer une toute petite femme, très vieille et très ridée, avec une de ces figures pâles, sèches et chargées de boutons, de l'ancien régime : elle s'appuyait en souriant sur une grande personne de trente ans, plate, assez laide, qui ne s'occupait qu'à considérer dans une glace ses longs cheveux d'un blond fade artistement collés sur les tempes : c'étaient la vieille marquise de Chevreuse et sa fille.

Mlle de Chevreuse était, à tout prendre, un être

plus impertinent que solide, n'ayant de l'esprit que dans la passion, et n'ayant de passion que par lueurs et par boutades; pour Mme de Chevreuse, elle avait eu de la passion et de l'esprit beaucoup plus souvent que sa fille; M. de Lorraine, le premier, l'avait jetée dans les affaires et dans l'amour, l'amour, dans ce siècle ambigu, n'allant jamais sans les affaires; M. de Châteauvieux et le comte de Hollande l'y avaient entretenue; le brillant duc de Buckingham, dans sa fameuse ambassade, n'avait pas été tellement amoureux de la reine qu'il n'eût eu des yeux pour Mme de Chevreuse, pourtant vieille et décrépite. Mme de Chevreuse venait, connue les autres, visiter l'appartement de Mme de Grignan.

Au même instant et au milieu des premières salutations, entra M. le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, le premier homme qui ait proclamé l'égoïsme comme un principe; homme de cour, homme d'esprit, homme de cœur; riche et beau gentilhomme plein de bonté et de douceur dans ses mœurs privées; peu guerrier, mais très bon soldat, ce qui en avait fait un mauvais chef de parti; tel était M. de La Rochefoucauld.

A la vue de ses anciennes complices de la Fronde, il ne put s'empêcher d'avoir un agréable souvenir, d'autant plus qu'à l'empressement avec lequel il

alla saluer ces dames, on pouvait juger qu'il avait eu avec elles des rapports de plus d'un genre.

« En vérité, Mesdames, s'écria-t-il, ne dirait-on pas que nous sommes revenus au temps de M. le Premier et que nous conspirons encore contre M. le Prince? »

Puis, prenant un air sentimental :

« O mon vénérable ami! ô grand cardinal de Retz, mon divin coadjuteur, que n'es-tu là! »

Disant ces mots, et comme par enchantement, on entendit rouler dans la cour un vaste carrosse; bientôt après, les pas d'un homme montant vivement les marches firent ouvrir les deux battants avec fracas. Que devint la belle Mme de Longueville quand elle aperçut le petit corps, moitié épée et moitié rabat, la figure grêle et mince, la taille droite et bien prise, en un mot tout le cardinal de Retz en personne, qui revenait exprès de Rome pour payer les dettes du coadjuteur de Paris.

Le cardinal de Retz, en trouvant si bonne compagnie assemblée dans l'appartement de Mme de Grignan, ne parut nullement étonné. C'était un homme qui ne s'était jamais étonné de rien, et qui dans sa jeunesse n'avait pas plus reculé devant une jolie femme à enlever que devant toute une légion de diables, comme il le fit bien voir un jour en allant dans le bois de Meudon.

Le rabat et les épaulettes, la dague du mousquetaire et la bénédiction du pontife, les plaisirs du boudoir et les vociférations d'une émeute populaire, tout convenait également à ce singulier génie; il avait affronté à la fois la souple astuce de Mazarin et la fierté dédaigneuse d'Anne d'Autriche : chose singulière! il avait peut-être été le seul homme de ce siècle si pédantesque et si savant, qui, au milieu du parlement, eût osé improviser une citation latine avec tant d'assurance que personne dans la docte assemblée ne se douta un instant que la phrase n'était pas dans Cicéron.

A mon sens, ceci est le travail le plus fort de la vie du cardinal de Retz, c'est le témoignage le plus distinctif de son habile hardiesse en présence d'un corps de magistrats dont le premier président faisait des poèmes latins aussi longs que les *Géorgiques*. Vous comprenez donc que, bien que la rencontre fût étrange, elle ne changea rien à l'allure du cardinal quand il entra dans l'appartement.

Sans dire un seul mot, et comme entraîné par une ancienne habitude, le cardinal alla s'asseoir à côté de Mme la duchesse de Longueville, et, après lui avoir baisé la main, qui était alors plus blanche que jamais, mais de cette blancheur qui est le dernier signe d'une beauté qui s'efface, le

cardinal ne parut avoir des yeux que pour la duchesse ; il la regarda quelques instants avec une contemplation muette, et peut-être serait-il resté longtemps dans son extase, si M. de La Rochefoucauld, revenu de sa première surprise :

« Est-ce bien vous, lui dit-il, notre cher cardinal ? Vous voilà donc revenu de Rome ? Qu'avez-vous fait dans cette grande ville ? On nous a dit que vous aviez acheté la maison de Catilina !

— J'ai baisé à Rome la mule de Notre Saint-Père le Pape, répondit gravement le cardinal, et, cela disant, il embrassa encore une fois la main de Mme de Longueville avec autant d'ardeur que s'il eût été aux pieds du Saint-Père.

— Vous avez vu le pape, Monseigneur ? demanda Mme de Sévigné avec intérêt. Le pape doit être un bien bel homme, et vous devriez bien nous le peindre en quelques mots.

— Figurez-vous, Madame, les yeux vifs et perçants de Mme de Montbazon, les cheveux de Mlle de Chevreuse, l'embonpoint de M. de Lorraine et l'esprit de M. de La Rochefoucauld quand il dort : voilà comment m'est apparu Notre Saint-Père, le jour où j'ai eu le bonheur de le voir.

— Hélas ! Monseigneur, il devait être bien triste ce jour-là, car, si je ne me trompe, c'est à peu près vers le même temps que le roi a fait élever à Rome

cette immense colonne en réparation des injures faites à notre ambassadeur.

— Je vous assure, Madame la marquise, que cette statue est bien peu de chose ; c'est une drôlerie en terre cuite, moins haute de douze pouces que la statue de Pasquin, et le roi notre maître n'a pas beaucoup gagné de gloire à se faire élever à ses frais cette petite réparation. Mais, de grâce, Mesdames, permettez à un voyageur de vous faire quelques questions à son tour. Que fait-on à la cour, et que sont devenus tous nos amis ?

— Le roi cherche une maîtresse, répondit vivement Mme de Montbazon avec un profond soupir.

— Sans compter qu'il en a déjà eu deux ou trois, répliqua non moins vivement la vieille Mlle de Chevreuse.

— Et que la première était une femme de chambre vieille et borgne, ajouta avec aigreur Mme de Chevreuse, en se redressant sur son fauteuil avec un maintien raisonnablement mélangé de jalousie et de dédain.

— Et le Parlement ? et Mgr le premier président ? reprit le cardinal.

— Exilés pour crime de rébellion », répondit toute la société, comme si rien n'était plus naturel.

Pour le cardinal, il ne comprenait pas qu'on pût exiler le Parlement et surtout M. le Premier. Il avait bien vu, il est vrai, le jeune Louis XIV entrer en bottes et le fouet à la main dans cette auguste assemblée, mais il n'admettait pas que cette première saillie de jeune homme pût se prolonger indéfiniment.

« Pourriez-vous me dire, ajouta-t-il après un instant, comment se nomme le ministre aujourd'hui ?

— Un ministre ! Il n'y en a plus aujourd'hui, mon cher cardinal. C'est à peine si nous avions un surintendant il y a quelques jours; mais, au milieu d'une fête que ce pauvre Fouquet lui donnait, le roi l'a fait arrêter; il est à la Bastille à l'instant où je vous parle, il est même menacé de perdre la tête pour avoir déplu au roi, car il n'a pour le défendre, dans tout le royaume, qu'un de ses secrétaires, nommé Pellisson, et un gentilhomme d'assez douteuse origine, nommé Jean de La Fontaine, à qui le surintendant faisait une petite pension du temps de son pouvoir.

— Et il a fait une élégie là-dessus qui est belle comme un chapitre de Nicole, ajouta Mme de Sévigné avec cette admiration si expressive et si ornée qui faisait son plus grand charme.

— Une élégie ! Madame, mais je croyais qu'on

ne faisait en pareille circonstance qu'une ballade ou un rondeau à la manière de M. de Benserade ou de l'hôtel de Rambouillet.

— Mais d'où venez-vous donc, monsieur le Coadjuteur ? reprit Mme de Chevreuse : il y a beau temps que l'hôtel de Rambouillet n'existe plus. Croiriez-vous bien qu'un histrion nommé Molière, le fils d'un tapissier, a osé mettre les précieuses sur la scène, et qu'il a fait rire à nos dépens tous les gens à quinze sous ?

« C'est la vérité tout comme je vous le dis; nous sommes à présent des Cathos et des Madelons; et pour le récompenser, le roi a permis à l'auteur de cette comédie de faire son lit trois fois par an; on dit même qu'il n'y a pas huit jours, il a partagé son *en-cas* avec lui.

— En ce cas-là, Madame, il faut que M. Scudéry soit mort et enterré depuis longtemps?

— Scudéry! reprit Mme de Chevreuse, plût à Dieu qu'il fût mort, ce grand poète! il n'aurait pas été outragé publiquement par M. Despréaux, une espèce de Molière en satires, qui s'est mis de son plein gré à attaquer tous nos grands auteurs.

— Il a attaqué jusqu'à Chapelain, reprit Mme de Montbazon.

— En vérité? répliqua le cardinal; il a attaqué Chapelain?

— Oui, Monseigneur, il a attaqué Chapelain, reprit Mlle de Chevreuse; et il fera si bien que nous n'aurons peut-être que dix-huit chants de *la Pucelle!*

— C'est un grave désordre, ajouta la vieille Mme de Chevreuse; cette rage de satires se répand partout, et il n'y a pas jusqu'à M. Blaise de Pascal qui n'ait calomnié dans ses livres les RR. PP. de la Compagnie de Jésus pour faire plaisir à messieurs de Port-Royal des Champs.

— Ah! Madame, ne dites pas de mal, je vous en prie, du grand M. Arnauld et de M. Nicole! » s'écria Mme de Sévigné, contenant à peine son jansénisme bien prononcé.

A toutes ces choses le cardinal ne comprenait rien.

La société du XVIIe siècle, ses mœurs, ses lois, sa politique, sa cour, avaient si subitement changé en vingt-quatre heures, qu'un homme qui revenait de Rome et qui avait été obligé d'y vivre dans la retraite devait sans contredit ne rien reconnaître dans une ville qu'il avait quittée encore toute tremblante sous un cardinal-ministre, et aussi entêtée des sermons de ses jésuites que des sonnets de ses poètes.

En ceci le grand Corneille n'avait pas eu d'influence directe. Corneille, avec *le Cid* et *les Ho-*

races, n'avait fait qu'indiquer une route nouvelle à la langue française, mais il était venu trop tôt pour pouvoir se mettre à la tête de cette langue; de même que Bossuet vint trop tard pour se faire souverain pontife.

D'ailleurs, le cardinal de Retz était plutôt un homme politique qu'un homme littéraire; s'il fut écrivain, il le fut à la manière de César, et écrivit naïvement à force d'inspiration et de souvenirs; il avait trop bien vu les choses, pour avoir besoin d'art à les raconter, et, comme tout le reste de cette France latine qui avait été obligé de passer à travers la Sorbonne pour s'instruire, M. de Retz ne connaissait dans le monde d'autre littérature que les littératures grecque et latine; et son incrédulité fut grande quand on lui parla de Molière, de La Fontaine, de Despréaux, comme des beaux génies qui avaient remplacé les quarante premiers immortels fondés par Richelieu.

Dès cet instant le cardinal comprit que son rôle politique était fini à tout jamais, puisque la littérature de son temps était changée. Que lui aurait-il servi, en effet, de vouloir parodier encore les émeutes populaires des Gracques ou même la conjuration de Catilina dans une ville qui ne savait déjà plus assez de latin pour comprendre la parodie?

Le parti du coadjuteur fut bientôt pris.

Se rappelant à la fin pourquoi il était venu dans la maison où il se trouvait, il se leva de son siège et se mit à parcourir l'appartement avec le soin minutieux d'un homme qui l'étudie avant de l'habiter. Les autres personnages le suivaient avec inquiétude; et quand le prélat s'écria, tout comme en se parlant à lui-même : *Mon prie-Dieu sera fort bien à cette place*, le dernier espoir de Mme de Longueville s'évanouit; elle venait d'entendre le dernier écho de la Fronde, de ces temps où elle avait été reine absolue.

Alors la société s'écoula sans rien dire. Mme de Montbazon avait trouvé l'appartement trop mesquin pour elle; les livres de Mlle de Chevreuse, qui possédait tous les romans de La Calprenède, n'auraient pu y tenir, et d'ailleurs Mme de Sévigné, enchantée du cardinal, comme si elle eût été de son diocèse, faisait déjà des plans sur son hôte qui ferait si bien sa partie d'échecs avec l'abbé de Coulanges, sans compter qu'elle aurait une longue lettre à écrire à sa fille à ce propos-ci; aussi l'aimable marquise, avec une foule d'aimables attentions, marchait devant M. le cardinal, pendant que la duchesse de Longueville le suivait tristement et les yeux baissés.

Arrivé à la chambre à coucher, le coadjuteur remarqua encore un changement dans les habi-

tudes de cet appartement, dont le style était si sévère autrefois.

Déjà les glaces étaient moins hautes, les fauteuils s'étaient rétrécis de moitié, les cheminées n'auraient plus contenu que dix personnes, et il y avait dans tout le reste de l'appartement un air si riant et si jeune, une apparence même si frivole que le cardinal ne put s'empêcher de se retourner vers Mme de Longueville avec un regard plein de regret et de douleur.

La duchesse comprit ce regard ; il la reportait au milieu du vaste appartement où le soir elle recevait les chefs de la Fronde, relevant leur courage abattu, ou modifiant leur enthousiasme et les gouvernant à son gré, comme une reine ferait de simples sujets.

Le cardinal se rappelait ces délicieuses soirées de politique et d'amour, ces succès d'église et de corps de garde, ces acclamations du peuple, ces flatteries de la cour, cette puissance perdue du rochet de cardinal, dont Mazarin avait été le dernier héros. Il n'y avait pas longtemps que toutes ces scènes s'étaient passées, et pourtant on s'en souvenait à peine.

Du pouvoir ministériel, la France tombait sous le pouvoir royal ; de l'influence de l'église, elle passait sous l'influence de la cour ; c'était un des-

potisme pour un autre, il est vrai, mais un despotisme plus élégant, plus sage, plus français et surtout plus voisin de ce pouvoir mitigé du peuple et des rois, tel que le rêvait déjà le jeune abbé de Fénélon.

Ce fut la dernière fois que le cardinal de Retz et la duchesse de Longueville se rencontrèrent ; la duchesse, selon l'usage de cette époque encore mystique, ne trouvant pas d'appartement qui pût lui convenir, fut s'ensevelir dans un couvent de jansénistes : la piété de la belle duchesse était encore de l'opposition.

Pour Mme de Montbazon, elle alla retrouver en Angleterre la duchesse Hortense, qui un instant avait pensé être reine de France, et qui se consolait avec Saint-Évremond de n'être que la maîtresse de Charles II.

M. de La Rochefoucauld était trop grand seigneur pour s'exiler de la cour, et plus tard il lui fut permis d'y rentrer.

Quant au héros de mon conte, il se trouva encore assez riche pour louer l'appartement de Mme de Grignan ; et là, dans une solitude peuplée par Mme de Sévigné et ses amis, il s'occupa à écrire ses *Mémoires*, à prendre du café et à lire Racine, malgré la mauvaise opinion de son aimable hôtesse pour Racine et le café.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

AU *MERCURE DE FRANCE*

On ne trouva rien de mieux pour récompenser J.-J. Rousseau que de lui offrir la rédaction du *Mercure de France*. C'était, dans ce temps-là, une des plus belles positions qu'il fût donné à un homme de lettres d'espérer, car la presse n'étant pas alors parfaitement libre et le *Mercure* étant le seul recueil qui eût le droit de paraître tous les huit jours, il arrivait nécessairement que, malgré la censure, et malgré la Bastille, et malgré les caprices de la cour, et malgré l'absence totale de nouvelles politiques, l'absence même de tout ce qui fait aujourd'hui l'intérêt d'un journal, le *Mercure de France* était à cette époque suivi de plus d'enthousiasme et d'influence que ne le sont aujourd'hui le *Constitutionnel*, le *Courrier* et les *Débats* réunis, à l'époque des élections.

D'ailleurs, la France de Louis XV commençait déjà, quoique d'une manière très confuse, à comprendre qu'elle avait besoin de publicité; et de toutes parts, dans les lettres de Voltaire écrites pour le royaume, dans les lettres de Grimm écrites pour le dehors, dans la communication active des philosophes avec la Russie et surtout avec l'Angleterre, dans cette effervescence si dramatique d'un peuple avide de se connaître, de connaître ses voisins et de savoir de quoi il s'agit dans les destinées, nous devons nécessairement reconnaître que tout, en France, tendait à la liberté d'examen. Ajoutez à cela ce besoin de renommée littéraire qui envahissait la ville et la cour, comme on disait encore alors, et vous comprendrez très bien que, dans un temps où une chanson était une affaire d'État, où plus d'un grand seigneur aspirait aux honneurs du quatrain, la place de rédacteur en chef du *Mercure,* avec des appointements assez honnêtes pour vivre sans avoir recours à l'*Encyclopédie*, n'était pas absolument une place à dédaigner.

Mais J.-J. Rousseau, quand cette place lui fut offerte, commençait à être tourmenté de l'idée singulière qu'il était né pour ressusciter Diogène. Ce grand écrivain, qui n'était déjà plus jeune, avait passé par tant de vicissitudes bizarres que la vie

lui paraissait comme une amère plaisanterie dont il voulait tempérer le fiel par quelque chose d'éclatant.

Pour cela, il lui fallait de la gloire, c'est-à-dire la permission de ne plus vivre comme les autres; et cette permission il avait su l'obtenir par son discours sur l'*Inégalité* et surtout, car le siècle était bien frivole encore, par un ou deux airs du *Devin*, que personne ne peut plus entendre aujourd'hui.

Le Devin du village avait, pendant un mois, fait de Jean-Jacques le premier homme de Paris; sa perruque en désordre et ses vieux habits, quand il fut présenté au roi, avaient ajouté un autre mois à cette illustration. Cette preuve nouvelle et inusitée d'indépendance avait paru si belle à son siècle qu'il ne faut pas douter que ce ne soit de ces habits sales et de cette perruque mal poudrée que date l'envie des contemporains de Rousseau pour sa personne, tant alors on comprenait peu ce sublime et malheureux génie !

A la première nouvelle de l'offre qui était faite à Rousseau, tout le parti des philosophes fut ému. Rousseau, à la tête du *Mercure*, était une espèce de triomphe pour des écrivains, qui étaient souvent battus en brèche par le journal des jésuites de Trévoux, dont l'érudition leur faisait peur. Aussi ce

fut chez Jean-Jacques une affluence extraordinaire.

Si vous êtes du quartier latin, vous avez peut-être remarqué, tout à côté de la place de la Sorbonne, une petite maison à l'escalier étroit et tortueux, dont les fenêtres basses donnaient alors sur une église qui sert aujourd'hui de dépôt à un corroyeur.

C'était dans cette petite maison, au troisième étage, qu'habitait Rousseau avec Mlle Levasseur; c'était là qu'il avait enfin trouvé assez de meubles pour parler de *son ménage*, et une petite épinette assez d'accord pour devenir le Rossini de son siècle. Du reste, il n'y avait guère d'apparat dans cette simple demeure. Rousseau n'y recevait personne, excepté peut-être Diderot, aux bons jours, quand il n'était pas à la Bastille.

Ce jour-là, pourtant, la petite chambre était remplie; on y voyait entassés l'un sur l'autre: Marmontel, déjà connu par deux tragédies sombres et ses amours infortunées avec Mlle Clairon; d'Alembert, que sa probité rendait recommandable à ses amis, et dont le style sec et pincé avait un grand succès chez les libraires de la rue Saint-Jacques; Diderot, qui n'avait pas encore lu *Clarisse*, quoiqu'il fût déjà fort raisonnablement emphatique et furibond; Grétry, avec son modeste habit italien et la timidité d'un jeune

homme qui commence, pauvre diable qui devait faire les délices de son temps, et qui vainement alors courait après les paroles du *Sylvain* ou le drame de *Zémire et Azor;* enfin, avec plus de fracas, arrivèrent le brillant Helvétius, qui était encore le plus riche fermier général de Paris et qui ne pensait guère à son *Traité de l'Esprit;* d'Holbach, le seul homme titré de la compagnie, charmant par ses dîners et ses bons mots; le jeune Grimm, au sourire faux et à l'esprit railleur, qui, plus tard, devait supplanter Rousseau dans ses amours et lui faire tant de mal; enfin le protecteur, l'ami, le banquier de toute la littérature du siècle, Panckoucke, homme de lettres par imitation, philosophe par instinct, mais pourtant assez homme d'esprit pour avoir compris, le premier et tout seul, qu'il y aurait une fortune à faire dans son siècle en se laissant emprisonner et persécuter à la suite des philosophes.

En un mot, de toutes les célébrités contemporaines, il ne manquait peut-être là que Voltaire; mais à cette époque Voltaire était déjà dans une sphère brillante et plus élevée, n'aspirant rien moins qu'à devenir grand seigneur, qu'à flatter la maîtresse régnante et ne songeant pas encore à cette tactique savante et toute de génie au moyen de laquelle il se mit à la tête des gens de lettres de

son siècle, quand les dégoûts de la cour l'eurent contraint d'aller se faire roi à Ferney.

Telle était la société réunie chez Rousseau ; et dans le nombre je ne dois pas oublier un homme de beaucoup d'esprit à cette époque, Francœur, un des petits violons de l'Opéra, homme charmant que ses liaisons si brusquement interrompues avec Mme d'Épinay avaient mis à la mode et qui en entrant chez Rousseau :

« Mon cher Rousseau, lui dit-il en l'embrassant, je suis fort aise de vous trouver au milieu de vos amis. Tel que vous me voyez, je sors de chez Mme de Pompadour, qui doit vous envoyer cinquante louis au premier jour, et qui chante votre *Colette* à ravir : c'est une véritable voix de marquise, à laquelle il ne manque rien que d'être juste. Du reste, on ne peut être mieux disposé pour vous, et si vous le voulez, vous aurez *le Mercure* avec dix-huit cents francs d'appointements.

— Dix-huit cents francs! reprit d'Alembert; mais savez-vous, Rousseau, que c'est une belle place, et qu'avec cela vous et votre femme vous vivrez comme de grands seigneurs ?

— Sans compter, reprit Diderot, que tu pourras merveilleusement servir la cause de la littérature et de la philosophie, comme un brave champion de mes amis.

« Il ne s'agit, mon cher, que de comprendre ta mission et de marcher à la tête de ton siècle en abattant toutes les erreurs, tous les préjugés, toute la superstition du genre humain.

— Et en vous faisant mettre à la Bastille pour toute votre vie ! ajouta Grimm ; pour ma part, Monsieur Rousseau, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas accepter une charge aussi périlleuse, et de chercher plutôt quelque bonne place de précepteur chez un receveur aux gabelles, ou, si vous le pouvez, chez un fermier général. Rien n'est plus lucratif et plus commode que cela.

— Oui, oui, s'écria le baron d'Holbach avec un gros sourire de parvenu, une place de précepteur, afin que M. Rousseau soit sur la même ligne que M. Grimm ! J'aimerais beaucoup mieux, à sa place, me faire secrétaire de quelque grand seigneur bel esprit qui me donnerait des idées, qui me lancerait dans le monde, qui me protégerait et m'inviterait parfois à sa petite maison pour faire les honneurs de son souper.

— Je plaide avant tout la cause de la morale, reprit gravement Helvétius ; M. Rousseau n'est pas fait pour aller dans vos petites maisons faire le bouffon comme l'abbé de Linant ou M. Grimm. M. Rousseau est fait sans doute pour quelque chose de mieux que ce métier littéraire qu'il a

flétri dans son premier ouvrage. J'opine donc pour qu'il accepte dans nos recettes quelque place de commis qui lui donnera une vie positive et tranquille.

— Eh! par Dieu! s'écria Francœur, connaissez-vous quelque chose de plus positif que *le Mercure de France?* Une feuille à faire paraître tous les huit jours; à la première page, une charade qu'on vous envoie franc de port de la province; à la seconde page, une énigme qu'on achète pour un dîner à Lefranc de Pompignan; à la dernière page, un logogriphe de cent vers, et *le Mercure* a pour dix ans de logogriphes dans ses cartons; ajoutons à cela un grand article politique de Mallet-Dupan et des annonces de rouge végétal, et vous voyez que notre ami Rousseau n'aura pas grand'chose à faire à son journal.

— D'ailleurs, reprit Marmontel, qui n'avait pas encore parlé, j'ai imaginé une manière originale, intéressante et pleine de sécurité de remplir le *Mercure*. Dès que M. Rousseau sera directeur, je lui ferai des petits contes bien moraux et bien champêtres qui amuseront les lecteurs sans que M. de Crébillon, notre censeur royal, ait rien à dire. Vous savez, Messieurs, que j'ai la tête assez dramatique et, Dieu aidant, j'espère que les jeunes auteurs du Théâtre-Français trouveront dans mes

contes une matière digne d'occuper leur imagination. Ce sera, je vous assure, une nouveauté piquante, dont Mme de Pompadour sera bien aise, car on dit qu'elle aime beaucoup les contes et qu'elle fait venir fort souvent M. de Voltaire à son chevet, le matin, pour qu'il lui lise les contes nouveaux qu'il fait exprès pour elle.

— D'ailleurs, Messieurs, reprit le jeune Grétry en rougissant, vous pourriez de temps à autre me donner de vos vers perdus, et je travaillerais de mon mieux à y faire de la musique pour les abonnés du *Mercure*, en attendant que M. de Marmontel ait la bonté de me faire un de ces opéras qu'il m'a promis.

— Ainsi, reprit Diderot, voilà donc tout le journal que tu feras, Jean-Jacques! Des énigmes, des charades, des logogriphes, des contes pour Mme la marquise, des histoires de Mallet-Dupan, des annonces de rouge végétal et de petites chansons de monsieur Grétry! Et dans tout cela pas un mot de tolérance ou de religion, rien pour tes malheureux confrères. Ainsi, tu vas préférer ton intérêt personnel à l'intérêt de l'humanité! Ah! malheureux Jean-Jacques, mon ami, tu me perces le cœur! »

Ici Diderot se prit à pleurer, comme c'était son habitude; mais l'assemblée, qui était faite à cela,

ne s'en émut guère, et Panckoucke reprenant :

« Si j'ose donner mon avis, Messieurs, dit-il, M. Rousseau doit accepter le poste qu'on lui propose ; outre qu'il est lucratif et honorable, il pourra par intervalles trouver le moyen de nous servir, d'annoncer nos livres par exemple et tout au moins empêcher que M. l'abbé Nadal ou M. Desfontaines ne nous déchirent à belles dents.

« D'ailleurs, ajouta le libraire, qui empêchera M. Rousseau de servir la bonne cause et de lancer de temps à autre une brochure sur les affaires du temps ? Personne, je pense ; d'autant mieux qu'on ne le soupçonnera pas à la cour d'être philosophe, et qu'il pourra toujours se couvrir du plus sévère incognito. »

A ces mots, modestement prononcés, Grimm, Diderot, d'Alembert, qui étaient élevés dans un profond respect pour les libraires, s'écrièrent que Panckoucke avait raison, et d'Holbach, obéissant à l'impulsion donnée, invita J.-J. Rousseau à souper pour le soir même. L'affaire étant ainsi résolue, chacun prit congé du nouveau directeur du *Mercure*, comptant bien l'employer à son profit dans l'occasion.

Mais telle n'était pas l'intention de Rousseau ; dès qu'il fut seul, le philosophe se mit à repasser les divers événements de sa vie littéraire et les

soucis que lui avaient donnés ses deux premiers discours, auxquels on ne pouvait reprocher qu'une expression franche et énergique. Alors tous les dangers d'un journal au XVIIIe siècle lui apparurent dans tout leur jour; en effet, la littérature de cette époque était misérablement divisée en deux parts; l'une appartenant essentiellement au bon plaisir de la cour; l'autre obéissant malgré elle à ce besoin de liberté qui travaillait la société depuis la Régence.

Ainsi, c'était à la fois le monarque et le peuple à flatter; ainsi, pour ne pas être à la Bastille, il fallait de toute nécessité complaire à la courtisane royale, et, d'autre part, pour ne pas être diffamé dans l'opinion publique, il fallait parler un langage de philosophie et de tolérance; en un mot, il n'y avait pas de milieu entre la prison et l'infamie. Rousseau, placé entre ces deux extrêmes, n'eut pas assez de courage pour accepter l'un ou l'autre, lui qui en avait eu assez pour affronter le ridicule en pleine France et pour porter une robe d'Arménien.

Vous concevez donc que sa résolution fut inébranlable et qu'il renonça bien vite à cette position, alors équivoque, et qui a été si fort honorée de nos jours.

Et, de fait, je vous dirai entre nous que, pour

ma part, je ne me figure pas l'auteur d'*Émile* écrivant au jour le jour; écrivant pour écrire; pliant ses pensées à toutes les formes obséquieuses et craintives d'un malheureux qui est en présence du conseil; je ne me figure pas Rousseau ayant de l'esprit une heure avant ses lecteurs.

Aussi, huit jours après, Paris, étonné et tout scandalisé de tant d'audace, vit-il paraître cette fameuse brochure contre l'Opéra, qui souleva le côté du roi aussi bien que celui de la reine, et qui fit mettre Rousseau à la porte d'un théâtre où sa musique était chantée chaque soir.

Un mois après la fameuse brochure, Jean-Jacques se laissa voler sa dernière chemise de batiste par son beau-frère, et, renonçant à la littérature, se fit, pour vivre, copiste de musique à tant la ligne.

Ce qu'il fit ensuite, il n'est personne qui l'ignore : les belles pages d'*Héloïse*, *Émile* tout entier, la première partie des *Confessions*, la *Lettre à d'Alembert* et la *Lettre à Monsieur de Beaumont*, ont assez expliqué comment Rousseau eût été un très mauvais rédacteur du *Mercure*, quoique, soixante ans plus tard, M. de Fontanes et M. de Chateaubriand, sous un despotisme plus ombrageux peut-être que celui de Louis XV, n'aient pas dédaigné de s'en charger.

MIRABEAU A LA BASTILLE

La porte s'ouvrit avec fracas, et les gens du guet jetèrent assez brutalement dans la prison un jeune homme, bouillant de colère, qu'ils avaient saisi avec bien de la peine dans un cabaret voisin.

L'aspect du nouveau prisonnier était au premier abord d'une étrangeté inexplicable ; malgré ses vêtements en désordre, ses dentelles déchirées, sa tête sans perruque, son œil en feu et le mouvement convulsif de ses lèvres, il était facile de s'apercevoir que c'était là quelque chose de plus qu'un de ces jeunes libertins de bonne maison que leurs familles croyaient guérir radicalement en sollicitant pour eux une lettre de cachet.

Et, de fait, presque célèbre par ses désordres et fort raisonnablement connu dans la ville par ses dettes, ses maîtresses et ses duels, le jeune comte Riquetti de Mirabeau jouissait déjà d'une réputation d'homme d'esprit et de style, comme il fallait

absolument en avoir une à l'époque dont je veux parler.

D'ailleurs, il n'était rien moins que le fils du marquis de Mirabeau, le chef des économistes, *l'ami des hommes,* comme il s'appelait, pauvre philosophe aux vues étroites et au cœur dur, jouant la philanthropie dans ce siècle d'humanité, comme il eût joué la dévotion sous le règne de Mme de Maintenon; au demeurant, une espèce de maniaque sans âme et sans cœur, le plus cruel ennemi de sa femme, de tous les siens, et surtout de son fils, en faveur de qui il implora, de compte fait, soixante-quinze lettres de cachet.

Aussi je ne saurais vous dire quel immense désespoir se peignit sur les traits du jeune Mirabeau quand il se vit encore une fois sous les verrous, laissant les plaisirs de sa folle jeunesse et même l'espérance à l'entrée de son cachot. Ce fut d'abord un emportement terrible, puis ensuite un accablement pitoyable, des fureurs et des sanglots; tantôt il frappait de la tête les murs de son cachot, tantôt, les yeux en pleurs, il gémissait sur sa triste destinée, prononçant à haute voix le nom de Sophie, maudissant son père, blasphémant contre le Ciel, ou bien appelant à son secours tous les mousquetaires de sa connaissance, tous ses compagnons de débauche et de liberté.

En un mot, à cette révolution si variée, si énergique, si complète, il était manifeste que ce malheureux jeune homme se trouvait arraché à la vie à l'instant même où l'on a le plus de duels, de maîtresses, de créanciers, de calomniateurs, d'ennemis de toute espèce; au moment même où l'on a le plus de tout ce qui fait tenir à la vie, quand on a du feu dans la tête et du sang dans le cœur.

D'ailleurs, dans ses premiers emportements, Mirabeau se crut seul dans sa prison, et ce ne fut pas sans quelque déplaisir qu'il s'aperçut, au fort de sa colère, qu'il avait un compagnon de captivité.

Ce prisonnier, d'un âge mûr, mais d'un œil vif et d'un regard satirique, paraissait façonné à la demeure qu'il habitait alors, et qu'il avait souvent habitée. On voyait que la nécessité était devenue pour cet homme une loi comme toute autre, à laquelle il obéissait, et son extérieur calme et résigné faisait un contraste complet avec les emportements de Mirabeau. Cet homme, dont le nom s'efface aujourd'hui comme s'effaceront tous les noms des écrivains médiocres, comme se sont effacés les noms de Bussy-Rabutin, de Saint-Évremond et de tant d'autres qui n'eurent pas beaucoup d'esprit en partage, était une puissance dans la jeunesse de Mirabeau.

Il s'appelait Linguet; et sa vie, moitié judiciaire, moitié littéraire, avait été un mélange complet de succès et d'adversité. Ainsi Linguet fut, après Gerbier, le premier avocat qui se fût fait un nom dans le monde par de simples plaidoiries; il fut le seul homme de lettres, après Beaumarchais, dont les factums judiciaires fussent dévorés comme s'il se fût agi d'un poème descriptif. Enfin, après Diderot, il est le seul à qui le paradoxe ait porté quelque bonheur.

Malheureusement pour lui, tous les genres auxquels se livra Linguet étaient épuisés quand il arriva : il ne put que les ranimer quelque temps en faveur du besoin qu'on en sentait encore pour le scandale et le paradoxe; mais, à la mort de Mme de Pompadour, dont l'esprit élégant et vif préférait un mensonge amusant aux vérités les plus vraies, le paradoxe avait perdu presque tout crédit; et la vieillesse du roi, ses plaisirs moins délicats, les malheurs de la France et sa position douteuse dans l'Europe, avaient fait du scandale quelque chose de moins populaire qu'autrefois, de sorte que la renommée de Linguet, qui avait été grande, mourait avant sa personne.

A quelque différence près, il lui arrivait ce qui de nos jours est arrivé à l'observateur Mercier, qui d'abord a joui d'une immense célébrité pour avoir

calomnié le chant du rossignol, et qui, deux ans plus tard, trouvait à peine, dans les places publiques, un bourgeois qui daignât lui parler.

Cependant la présence de Linguet était propre, plus que toute autre, à dissiper les ennuis du jeune Riquetti. Mirabeau lui avait quelques obligations. Linguet avait fait le plus virulent des pamphlets contre le marquis de Mirabeau, son père, et tous les économistes du siècle; il l'avait appuyé lui-même de ses conseils dans sa dernière dispute avec le plus redoutable écrivain de *Mémoires* qui fût alors, avec Beaumarchais lui-même; c'en était assez pour que Mirabeau reconnût l'avocat Linguet et l'embrassât, selon l'usage, avec toute l'affection d'un homme avide de vengeance qui rencontre sur son chemin un spadassin plein de cœur et bien armé.

« Ah! mon cher, s'écria Mirabeau, c'est donc vous que je retrouve ici? C'est donc à la Bastille que nous devions nous revoir? Ah! je vous en conjure, plaignez-moi, plaignons-nous, maudissons ensemble cet atroce gouvernement et ces misérables qui se laissent ainsi conduire; je vous assure que je suis bien malheureux!

— Malheureux! vous? reprit Linguet. Hier encore je réfléchissais aux événements qui se préparent; je cherchais dans l'avenir à quels hommes

serait donnée la mission de guider les autres; mais parmi nos jeunes esprits, je ne voyais que vous, Monsieur le comte, et alors je pensais que le plus grand bonheur qui vous pût arriver serait d'être mis pour trois ans à la Bastille.

— Pour trois ans à la Bastille, Linguet! Êtes-vous donc, je vous prie, dans un accès de paradoxe? Savez-vous ce que je perds ici? savez-vous que me voilà séparé de tout ce qui faisait ma vie? Savez-vous que si cet état de désespoir se prolonge je serai étouffé un de ces matins dans mon cachot?

— Et savez-vous, reprit Linguet du même ton, savez-vous quel noble génie vous perdez dans ce que vous appelez vos plaisirs? Savez-vous quel bel et ingénieux esprit vous dépensez misérablement dans les lettres que vous écrivez à vos maîtresses? Comptez-vous donc pour rien l'avenir qui s'ouvrait devant vous? Ou bien! vous êtes-vous figuré qu'après avoir dissipé votre jeunesse, vous entreriez dans l'âge mûr, homme sérieux et respecté? Non, non, il n'en est pas ainsi, Monsieur le comte, il a fallu dix ans d'exil à M. de Montesquieu, dans sa terre de Fresne, pour enfanter *l'Esprit des lois*. Malesherbes et Lamoignon, à dix-sept ans, n'étaient déjà plus dans le monde; tous nos grands hommes se sont faits dans la retraite la plus austère. Pour vous, qui n'avez de retraite possible

qu'une prison, pour vous qui, dans le fracas de Paris, n'avez pas su être seul un instant, faites donc vos études à la Bastille, et bénissez la main qui vous y a plongé!

— Oui certes, reprit Mirabeau, j'embrasserai cette main pour la mordre jusqu'au sang. Vous parlez de mes études, Linguet, mais tel que vous me voyez, j'avais pensé, moi, à étudier. Au milieu de mes emportements, je comprenais fort bien que je n'étais pas plus un marquis d'ancienne cour qu'un philosophe de la Régence; je sentais en moi quelque chose qui n'était plus de ce siècle, quelque chose que j'aurais pris pour l'éloquence, si l'éloquence était aujourd'hui un pouvoir; mais, à présent, je suis à la Bastille. Adieu les hommes, adieu la société, adieu les livres, adieu tout ce qui fait un homme! Me voilà séparé de mon siècle, comment voulez-vous que ce siècle me soit connu?

— Ceci est le plus petit des malheurs, Monsieur le comte. Pour peu que vous ayez de génie et d'expérience, c'est vous qui devez faire le siècle qui commence; que vous importe donc le siècle qui finit? Vous parliez d'étudier les hommes de notre époque? De vieux libertins ou de petits philosophes, hommes à idées étroites, hommes sans prévoyance et sans avenir, s'agitant insuffisam-

ment pour cette nation française qui n'attend que le signal pour s'éveiller!

« Que parlez-vous de la société, ou de livres pour votre instruction personnelle? La société a perdu toute sa puissance, du jour où la littérature du temps l'a dominée, du jour où elle s'est mise à la suite des idées philosophiques. Quant aux livres de notre époque, que sont-ils? que prouvent-ils? qu'apprennent-ils? A quel gouvernement meilleur nous peuvent-ils conduire? Voltaire lui-même et son théâtre, à quel résultat est-il allé? Je vous le répète, Mirabeau, pour devenir un grand homme, il faut que vous réfléchissiez sur tout cela, et dans votre position, vous ne serez jamais mieux qu'à la Bastille.

— La Bastille! reprit Mirabeau, mais c'est la mort, Linguet, dont tu me parles! Comment veux-tu penser, au milieu de ces fossés bourbeux, dans cet air infect, au bruit sinistre de ces porte-clefs et de ces verrous? Malheureux que je suis! Donne-moi donc au moins un espace libre, pour me livrer à mes pensées de vengeance et d'avenir.

— Pour un homme de cœur, Monsieur le comte, quatre pieds de terrain et un air raisonnablement respirable suffisent à la pensée et au génie! Galilée, prisonnier de l'inquisition, trouva encore sur le mur humide de son cachot assez de bonne place

pour résoudre son grand problème ; le Tasse, prisonnier à Ferrare, franchit les barres de fer de sa prison pour chercher dans l'univers un emplacement aux jardins d'Armide. Enfin c'est ici même que Voltaire, prisonnier à vingt ans pour des vers qu'il n'avait pas faits, composa son poëme de la *Ligue,* le plus parfait de ses ouvrages, avant même de savoir ce que c'était qu'un poëme épique.

— Bien parlé, mon avocat, dit Mirabeau en souriant; mais, à vous entendre, ne dirait-on pas que la Bastille est nécessaire au génie et que c'est seulement dans les fers que l'esprit se développe en toute liberté ?

— Tout au moins, dit Linguet, monsieur le comte conviendra-t-il que, si souvent la prison a manqué au génie, le génie n'a jamais manqué à la prison. Par exemple, n'est-ce pas du fond de sa prison que Luther parvint à faire trembler l'évêque de Rome sur son trône ? N'est-ce pas dans les fers que ce puissant réformateur trouva cette éloquence active et passionnée à laquelle rien ne résistait? Ah ! croyez-moi, Mirabeau, jetez un grand homme sur la paille, donnez-lui la liberté de se replier sur lui-même et de chercher dans le fond de son cœur un pouvoir qu'il ne soupçonnait pas, ou je me trompe bien, ou cet homme sortira de son cachot mille fois plus heureux qu'il n'y était

entré; c'est ainsi que Marius dans les fers trouvait encore un regard assez puissant pour arrêter le Cimbre qui venait l'immoler. »

Ici Linguet, se souvenant au milieu de son plaidoyer que lui-même n'était plus libre et n'ayant plus pour se soutenir les illusions de la jeunesse, tomba dans un grand accablement, et il eût été difficile de croire, à la morne immobilité de ses traits qu'il venait de défendre si éloquemment la Bastille.

Pour Mirabeau, il se livra encore pendant huit jours à ses fureurs, après quoi, se trouvant plus résigné, il se mit du haut de la tour à étudier le monde, et à l'aspect de cette population si monotone dans ses mouvements, si concentrée dans les besoins matériels de sa vie, Mirabeau comprit pour la première fois de quelle puissance pourrait être un homme de cœur au milieu de tant d'inerties individuelles.

Tel fut le point de départ d'où partit Mirabeau. S'étant un jour bien convaincu de l'ennui qui pesait sur la société, il comprit que cette société voulait à toute force en être distraite et qu'elle serait aux pieds du premier homme qui lui donnerait un mouvement assez fort pour la retirer de l'ornière où elle était engagée depuis des siècles. Alors la tête de Mirabeau s'enflamma, son cœur

battit plus violemment dans sa poitrine et, repassant tout seul ce qu'il savait de l'histoire de son temps, il se mit à entrer dans cette haine pour le despotisme, dans cet amour pour la liberté, dans cette inflexible énergie contre les tyrans, qui l'ont rendu le roi de la tribune et lui ont fait produire de si grandes choses par la seule force de sa parole.

Ces idées seraient-elles entrées dans la tête de Mirabeau si, frivole jeune homme, il eût continué plus longtemps cette vie de libertin qu'il regretta si fort dans les premiers moments ? Personne ne peut le dire : toujours est-il que, trois ans après, sortant de la Bastille plus savant et plus grave qu'il n'y était entré, Mirabeau se trouva dans un monde nouveau dont il se sentit le maître au premier abord.

Un roi juste et sage avait remplacé Louis XV et purifié sa cour; Voltaire était descendu dans la tombe, le dernier homme du siècle des philosophes; un ouvrier imprimeur, Franklin, était porté en triomphe comme le maître de la foudre et le maître des libertés américaines. Beaumarchais, toujours actif, envoyait des fusils et des vivres aux Américains insurgés, avec l'argent de son *Figaro ;* enfin, déjà sourdement circulait dans le monde cette grande idée du peuple repré-

senté par ses pairs : et au milieu de cette auguste assemblée, Mirabeau entrevit la tribune d'un coup d'œil et il comprit que, lui aussi, il dominerait son siècle.

Vous savez ce qui arriva et comment la reine de France parut en suppliante devant ce tribun populaire au milieu d'une nuit d'automne; comment, quand Mirabeau se mourait, un jeune homme vint offrir, pour le sauver, le sang qui circulait dans ses veines, et comment, enfin, il n'y avait plus de Bastille quand mourut Mirabeau.

Pour moi, toutes les fois que le hasard a guidé mes pas sur l'emplacement de cette prison redoutable, j'ai toujours regretté de ne pas voir ses sombres tourelles se perdre dans les airs, de ne pas entendre les cris du pont-levis se baissant lentement à la voix du lieutenant criminel.

C'était là sans contredit le temps des grandes pensées et des grands hommes. Pauvres gens de lettres que nous sommes, n'avons-nous pas perdu toute notre importance à présent que pour nous garder il n'existe plus de château fort? N'avons-nous pas été dépouillés de tout l'intérêt qui s'attachait à nos personnes, aujourd'hui qu'il faut un jugement en forme pour que nous soyons enfermés rue de la Clef, non plus dans cette forteresse hérissé de canons et de hallebardes, mais dans une

maison toute simple qu'un seul gendarme pourrait garder; non plus, comme autrefois, à côté du grand Condé ou du coadjuteur, mais à côté de quelques étourdis qui payent ainsi leurs créanciers ?

Ah ! vraiment, du jour où la Bastille est tombée, la littérature de notre pays est tombée avec elle ; avec elle sont tombés la poésie, l'éloquence, tous les beaux-arts; aussi, de cette prison de plâtre où l'on nous enferme aujourd'hui, loin de sortir glorieux et pleurés comme autrefois, nous sortons presque ignorés; de nos jours, il n'y a peut-être que Béranger à qui une prison pareille n'ait pas fait tort.

Pourtant telle n'était pas l'opinion de Voltaire : les grands hommes aussi bien que les autres sont sujets à l'ingratitude !

On parlait devant le philosophe de fausses lettres de cachet.

« Que fait-on, Monsieur, demanda Voltaire, aux fabricants de fausses lettres de cachet?

— On les pend, Monsieur, répondit le ministre.

— C'est très bien fait, reprit Voltaire, en attendant qu'on pende ceux qui en fabriquent de véritables. »



LA DOUBLE MÉPRISE

(CONTE FANTASTIQUE)

(1832)

Vous savez la vieille maxime : *Les mariages se font dans le ciel.* Il en est de ce proverbe comme de beaucoup d'autres proverbes que je n'ai jamais pu comprendre.

La *sagesse des nations* est embrouillée à faire peur; on la prendrait souvent pour un système de philosophie allemande appliqué à l'histoire. Voilà pourquoi j'estime beaucoup l'honnête Espagnol qui a le premier arrangé des variations sur les vieux proverbes. A force de vieillir, le thème était usé jusqu'à la corde. A mon sens il serait temps de faire quelques changements indispensables au proverbe dont je parle : *Les mariages se font dans le ciel.*

En fait de mariage aujourd'hui, on s'en fie

beaucoup moins à la Providence qu'au notaire royal. On se marie encore plus devant ses témoins que devant le prêtre. Le cabinet de l'officier public est visité avant l'église; le sacrement est devenu une superfluité vulgaire, un vain et factice cérémonial. Le hasard lui-même, ce grand marieur d'autrefois, a perdu toute son influence. Pour se marier, vaut encore mieux s'en fier aux entrepreneurs de mariage dans les journaux qu'au hasard.

Le hasard, c'est un dieu trop capricieux, trop fantasque, trop boudeur, trop peu clairvoyant, pour conclure parmi nous cette grande affaire qui se nomme mariage. Qui voudrait se charger de marier Venise au Grand-Turc, aujourd'hui où le doge lui-même a tant de peine à se marier à la mer ?

Faites donc les variations nécessaires au vieux proverbe ! Il n'y a plus de mariages qui se fassent dans le ciel. Le mariage est une chose essentiellement de la terre, comme une vente ou un contrat aléatoire. Plus d'amour, plus de passion, plus de ces élans indicibles qui poussaient deux amants à l'autel. Encore une fois, je m'étonne que le proverbe des *mariages dans le ciel* subsiste encore dans un siècle où les opinions les plus tenaces et les préjugés les mieux consacrés sont rejetés avec

aussi peu de cérémonie et de regret que les os des générations passées, sous la bêche du fossoyeur qui creuse une fosse dans le cimetière.

Voyez comme se font tous nos mariages !

Les vieux généraux ne préparent pas avec plus de soins une bataille qui doit être décisive. Les deux époux, avant de s'unir, se sont observés longtemps; ils ont fait plus d'une marche et d'une contre-marche, ils ont battu la campagne en éclaireurs, ils se sont dressé l'un à l'autre plus d'une embûche, ils ont fait de longues haltes sous les armes, ils ont parlementé, ils ont dressé un traité d'alliance, ils se sont livré des otages, ils ont stipulé des dommages et intérêts, ils sont entrés par la brèche dans l'hymen, comme Richelieu entrait dans les villes. Que de peines ils se sont données, les deux combattants, avant de chanter le *Te Deum !*

Que de musique sur le piano, que de grâces virginales, que de robes blanches, que de peintures à la sépia, que d'attention à se tenir droite et bonne il en a coûté à la jeune épouse.

De son côté, que de peines pour s'enrichir, que d'attentions sur ses mœurs, que d'habits neufs, que de privations de tout genre : le jeu, le bal, le cigare de la Havane, il en a coûté à l'époux avant de conclure cette grande affaire !

Sans compter tous les soins de la mère, tous les efforts des amis, tous les calculs de l'avarice, toutes les informations sur la vie passée; sans compter le contrat, les acquêts et les conquêts, la corbeille et le trousseau, et les valets qui mêlent leurs vœux intéressés à cette union : voilà ce qui s'appelle encore aujourd'hui un *mariage fait dans le ciel !*

Je veux pourtant, et vous ne l'auriez jamais deviné à l'exorde de mon histoire, vous raconter deux mariages *faits dans le ciel*, deux mariages très heureux dont le hasard cependant fut le grand prêtre. Le hasard échangea l'anneau nuptial des amants; il unit la jeune fille au vieillard, la femme sur le retour au jeune homme, et la conclusion du mariage fut heureuse.

Vous voyez bien qu'en vous avertissant du dénouement de mon drame, je ne crains pas d'en affaiblir l'intérêt, tant je suis sûr que vous serez attentif à mon récit.

Mais vous sentez bien que ce mariage qui *se fait dans le ciel* ne s'est pas fait dans le ciel de l'Europe. Notre vieux monde a trop profané le mariage, il l'a traîné beaucoup trop sur son théâtre, beaucoup trop humilié dans ses livres, beaucoup trop profané dans ses mœurs, pour que le ciel de l'Europe préside encore à nos hyménées

par contrat. Le ciel est d'airain pour les époux.

Laissons donc ce vieux monde; passons la mer, allons sous un ciel vierge, allons sur les bords de la rivière Rouge dans l'Amériqne du Nord; visitons les belles prairies du Sud-Ouest de l'Amérique, beau pays, vaste contrée entourée de forêts primitives, chargée de fleurs qui étincellent dans l'herbe comme des rubis perdus par une reine après une orgie; et au-dessus de tout cela, un grand soleil, auprès duquel le soleil de l'Europe n'est qu'une lanterne sourde! Mais j'ai peur de me perdre dans cet océan de gazons et de fleurs; revenons tout simplement aux bords de la rivière Rouge, s'il vous plaît.

Voulez-vous descendre avec moi à la petite ville d'Adayes sur le fleuve Rouge? Adayes fut tour à tour une ville espagnole, puis une ville française; après de longues et sanglantes disputes, elle est restée ville espagnole. Là, plus d'un Européen bel esprit est venu changer contre une culotte de peau sa culotte de soie et les mœurs des cités contre les mœurs des forêts. Venez à Adayes avec moi, vous y trouverez de bonnes gens, simples, hospitaliers, ignorants, bigots, très honnêtes surtout, et ne songeant nullement au bien d'autrui. Seulement prenez garde à votre cravache, pour peu que le bout de cette cravache soit en argent.

O mœurs vraiment patriarcales et primitives!

Dans ce lieu, la vieille Europe se fait jeune fille et elle joue son rôle de son mieux. Innocence fardée! simplicité vernie! probité qui a beaucoup de cadenas!

Quand vous avez traversé la ville espagnole, ces maisons recouvertes de torchis, ces portes basses où l'habitant paresseux respire mollement le frais du soir, ces pans de murs qui sont déjà des ruines, et ces vieux troncs qui témoignent encore pour la forêt abattue, vous vous trouvez en présence d'une église, une vieille petite église, sur ma parole! C'est un monument déjà, cette petite église. Approchez-vous, vous verrez les vides de la pierre, et le clocher s'inclinera jusqu'à terre pour vous donner son bonjour amical; le vent gémit dans les arceaux; la porte a ses sculptures gothiques, le mur d'enceinte ses traditions.

Grâce à sa cathédrale, la ville d'Adayes a son moyen âge, elle aussi, comme toutes les villes de France, d'Angleterre ou d'Allemagne ont le leur.

La ville d'Adayes a ses antiquaires et ses ruines comme nous avons les nôtres. Et en effet, quel bonheur de pouvoir balayer la poussière des âges sur les débris des monuments d'autrefois!

Grâce à son église, Adayes aura bientôt sa so-

ciété des antiquaires pour la décrire et son Walter Scott pour faire des contes. Toutefois, quoi d'étonnant? L'église d'Adayes n'a-t-elle pas un siècle de vie? Pour l'Amérique, c'est beaucoup, un siècle; dans le nouveau monde, on est de bonne heure antiquité.

Regardez bien cette église, je vous prie; elle a quatre cloches dans son clocher, dont trois fêlées, qui dans les fêtes religieuses témoignent de la joie publique par la plus dissonante harmonie qui se puisse imaginer! une véritable harmonie d'opéra-comique, Messieurs! le plus épouvantable carillon que vous ayez jamais entendu au mariage de votre rivale, Mesdames!

L'église est carrée à peu près; elle mérite, comme c'est son droit, le nom de cathédrale. Ses murs sont ornés d'effroyables figures de saints, qui ont l'air d'être atterrés par le bruit des cloches. Église primitive, peinture primitive, carillon primitif: que voulez-vous? tout est primitif en ce lieu, excepté le prêtre qui dit la messe et l'ouaille qui l'entend.

Regardez l'église avec respect, ôtez votre chapeau comme ferait un Espagnol. Ceci est l'église, ou plutôt fut l'église du vénérable pasteur Balthazar Polo.

Balthazar, un vrai saint qui avait assisté au con-

voi de Louis XIV, qui avait vu passer en carrosse toutes les maîtresses de Louis XV; bonhomme, charitable et chrétien. Une affaire d'amour l'avait conduit, à travers mille périls, au Nouveau-Mexique. Dieu l'avait fixé à Adayes pour prendre soin des corps et des âmes des habitants. Il enseignait à lire aux hommes de bonne volonté, il répétait leur *Ave* aux tout petits enfants, il guérissait la fièvre jaune des vieilles femmes; aux jeunes hommes il proposait des énigmes, et avec les jeunes filles, le dimanche, il jouait au colin-maillard; colin-maillard, un jeu tout nouveau qu'il avait transplanté dans le pays avec des graines de melon et de tournesol. Le père Balthazar Polo était à la fois le curé, le maître d'école et le médecin de la ville; il aura la première place dans l'histoire de cette ville, si cette ville est assez malheureuse pour avoir une histoire quelque jour.

C'était un homme accompli, d'une conscience douce, d'un sommeil profond, d'un cœur tendre, d'un appétit toujours ouvert comme sa figure, d'une physionomie sans défaut et sans tache; seulement il avait une taie sur l'œil droit.

C'était pourtant le meilleur de ses deux yeux, au temps où il en avait deux; il perdit cet œil droit par la fâcheuse brusquerie d'un Castillan qui lui avait marché sur le pied et qui s'en était vengé

en lui donnant un coup de poing dans l'œil, ce qui fit que depuis il eut la vue faible et incertaine : le plus grand jour n'était pour le digne curé que le faible crépuscule du matin ou la tremblante et timide clarté de la lune qui se lève entre les arbres. Ajoutez qu'il avait été si fort occupé d'importer à Adayes les tournesols et le jeu de colin-maillard, qu'il avait complétement oublié d'y transporter des lunettes, le bon curé !

Mais il était si bon, si bienveillant, si humain, si rempli d'excellentes intentions, que personne à Adayes ne se permit de rire de ses innombrables quiproquos, car il avait des méprises plaisantes, dont on ne riait pas, tant c'était un homme respectable et respecté.

Sa charité allait à l'aveugle et comme elle pouvait, sans bâton et sans chien, sans que personne lui criât *gare,* par respect. On le vit plus d'une fois adresser à un nègre tout nu de très véhémentes exhortations sur les devoirs des maîtres envers les esclaves, sur l'humanité, la patience et la bonté; tout au rebours il prêchait aux maîtres l'obéissance, la soumission, le travail. S'il rencontrait une coquette de village, le nez au vent, l'œil noir, le pied mignon, il déplorait avec elle la manie du jeu, l'abus des liqueurs fortes et les emportements de la colère, qui fait jurer en vain le nom de Dieu.

L'instant d'après, à un vieil Espagnol sans chemise, nu-pieds, sale, graissé de suif, puant, véritable Espagnol ! Espagnol primitif avec un *puncho* et une paire de culottes déguenillées, les seules qu'il eût au monde, à celui-là il débitait un sermon contre les parures, contre les couleurs tranchées, les habits brodés d'or, le camée qui brille et qui sert de maintien. Ainsi était fait le digne curé !

Mais toutes ces méprises, comme il a été dit, n'altéraient en rien le respect dû au pasteur. Quand il parlait au nègre, le nègre l'écoutait ; à l'homme blanc, l'homme blanc l'écoutait, quoi qu'il pût dire !...

Jamais, ni aux vieillards, ni aux jeunes gens, il ne vint en idée de se moquer de cette respectable parole. Ils avaient autant d'estime pour les lumières du père Polo qu'ils avaient de reconnaissance pour ses bontés ; et, quand il venait à se tromper plus qu'à l'ordinaire, ils prenaient aussitôt un air grave, et, secouant lentement leurs solennelles têtes espagnoles, ils se disaient entre eux que le vénérable Polo avait sans doute ses raisons pour agir ainsi ; si bien que le plus souvent le digne homme pouvait être aveugle et distrait sans aucun fâcheux résultat soit pour les autres, soit pour lui-même.

Toutefois, pour en revenir à ma vieille église et au proverbe des *mariages dans le ciel*, il arriva un jour que la méprise du bon pasteur fut suivie de bien des chagrins et de bien des larmes. Cela se passa dans ma petite église et sous l'empire de mon proverbe.

Au temps dont je parle, la plus jolie fille d'Adayes, où il y avait bien des jolies filles, était, au jugement même de toutes les femmes, Thérèse Paccard, la fille d'un Français qui avait épousé une Espagnole de ce village. Thérèse avait toute la grâce française et toute la vivacité espagnole, la peau blanche d'une Parisienne et l'œil noir d'une Andalouse. Thérèse parlait le français avec l'accent espagnol, et c'était une charmante langue, ainsi parlée, avec ce regard. A seize ans Thérèse était orpheline, sans fortune et sans autre asile que la maison de quelques amis.

Non loin du village vivait un jeune homme, enfant d'un père espagnol et d'une mère française. C'était encore un charmant produit celui-là, un beau résultat de ce mélange des deux sangs, un jeune homme plus Espagnol que Français, comme Thérèse était plus Française qu'Espagnole. Notre héros, las de garder les troupeaux dans les grandes plaines ouvertes des Avoyelles, avait émigré auprès d'Adayes; il avait acheté quelques arpent

de terre, et, s'élevant ainsi à la rude profession de propriétaire, il vivait avec son vieux père et toute une armée de sœurs dans une maison qu'il avait construite de ses mains.

Richard Alvarès, alors dans sa vingtième année, était un des plus beaux hommes de la province, malgré son pourpoint de peau et sa petite veste, costume des prairies. Il avait les cheveux blonds d'un Normand, car sa mère était Normande; son teint frais et animé exprimait toutes les passions; sa tête, petite, se balançait sur des épaules robustes; son port était noble, son parler franc, et au bout de ses deux bras, se dessinaient deux larges poignets teutoniques.

On l'eût comparé trente fois par mois à Hercule et à Adonis, si Hercule et Adonis eussent été plus connus dans le pays; mais le père Polo ne les avait pas importés à Adayes avec les tournesols et le colin-maillard.

Alvarès vit Thérèse, il aima Thérèse. Thérèse baissa les yeux sous le regard brûlant d'Alvarès; elle devint rouge d'abord, et puis toute pâle; lui aussi, sous les yeux baissés de Thérèse, il fut tout rouge, et puis tout pâle. Au bout d'un mois, la jeune fille, un dimanche, allait consulter le vénérable Balthazar Polo.

Le digne Balthazar! Il était si intelligent qu'il

vit tout de suite, malgré ses mauvais yeux, la rougeur de la jeune fille.

« Oui, mon enfant, dit le bon curé; oui, mon enfant, je te comprends, je te vois. Il est vrai que le jeune homme n'est pas riche et que tu es très pauvre; mais vous êtes l'un et l'autre honnêtes, actifs et jeunes; vous vous aimez, je sais cela, Thérèse: ce n'est pas moi qui vous empêcherai d'être heureux ! »

Vers le même temps et tendant au même but, le mariage, marchait à pas lents un autre amour, moins tendre peut-être, mais plus prudent et plus respectable, entre un couple d'un âge mûr. Dans une riche et opulente plantation vivait depuis dix-huit ans Mme Labédoyère, veuve d'un riche planteur, sans enfants et dont la quarantième année allait sonner. Celle-ci était une Anglo-Américaine que Labédoyère avait rencontrée dans une ville de l'Atlantique, pauvre, fière et jolie, et qu'il transporta sur les bords de la rivière Rouge pour le gouverner, ainsi que son ménage, pendant que lui-même gouvernait ses nègres.

L'honnête planteur, après la lune de miel, trouva sa femme beaucoup plus dans son rôle de femme-maîtresse qu'il ne l'avait espéré. Après dix ans de mariage, il était rentré dans sa liberté primitive, ou, pour parler sans métaphore, il était

mort, le plus soumis et le plus ponctuel des époux. Depuis huit ans passés, Mme Labédoyère, seule héritière des vastes propriétés de son époux, était condamnée à la solitude du veuvage. Vingt ans de plus sur sa tête avaient changé quelque peu Mme Labédoyère. A l'air rêveur de la jeune fille avaient succédé les airs impérieux de la grande propriété; le frais visage de dix-sept ans avait fait place à une figure carrée, entrecoupée de sombres sourcils, rehaussée par une légère et brune moustache et éclairée par deux yeux noirs qui ne savaient plus se baisser. Tout le reste de la femme était à l'avenant; la taille de la sylphide s'était élevée jusqu'à la corpulence de la ménagère, et le pied majestueux de la noble dame avait renvoyé bien loin les pas vifs et joyeux de ses jeunes années.

Cette dame, ainsi faite et ainsi riche, soit oisiveté, soit ennui dans sa maison solitaire, avait imaginé de recevoir les hommages d'un vieux et riche Français qui végétait comme elle à deux ou trois milles de son habitation, un mille plus loin que la maison du jeune Richard et de sa famille. M. Dulac, le riche Français en question, était un petit homme sur le versant de la soixantaine, hypocondre jusqu'à la moelle des os, acariâtre à l'excès; son visage était jaune et ridé : on eût dit une pomme deux mois après l'automne, sans sa

lèvre pendante et son sourire ennuyé et mécontent; du reste taciturne, mélancolique, dormeur. Il fallait tout l'ennui de Mme Labédoyère pour la faire songer à voler en secondes noces avec un pareil homme.

Mais n'avoir à gronder que des domestiques, n'avoir pour esclaves que des gens achetés au marché, regarder chaque soir le joug du mari défunt inoccupé, meuble inutile, cela était dur pour la digne femme. Et puis cela lui parut noble et beau d'apprivoiser une bête aussi farouche que M. Dulac. Elle se mit donc à être polie et bonne pour le ridé personnage; elle eut pour lui des prévenances inouïes, elle lui envoya toutes sortes de friandises, elle lui parla avec sa voix en fausset, elle fit sa barbe! Son regard même, à force d'étude et d'attentions, devint doux et patelin et se teignit de cette molle fascination qui distingue le chat quand il fait patte de velours: cela réussit fort à la dame.

Le vieux gentilhomme devint pensif. Il se demanda, égoïste qu'il était, si les attentions, les petits soins et les prévenances d'une si belle veuve et si douce, ne lui seraient pas un utile secours dans les infirmités toujours croissantes de la vieillesse. Ceci alla si loin que M. Dulac étudia quelques mots de galanterie, et les débita l'un après l'autre sans trop grimacer.

Comme Mme Labédoyère était aussi pressée que lui, après quelques moments d'hésitation et d'une pudeur bien naturelle, notre veuve consentit à unir son cœur et ses esclaves au cœur et aux esclaves de M. Dulac.

Le vénérable couple et les jeunes amants s'étaient ainsi rencontrés dans leurs vœux les plus chers; chaque couple ne songea plus, chacun de son côté, qu'à recevoir le serment du mariage. Balthazar Polo, la providence de tous les maris, jeunes et vieux, fut appelé en témoignage de ce quadruple serment. Les amours de nos deux couples avaient commencé en automne; janvier, le mois glacé, venait de finir; février jetait ses pluies sur les chemins, et les torrents étaient tellement enflés qu'il fallait être bien amoureux, pour songer au mariage avant le beau temps.

Mais enfin, les tristes pluies de février s'arrêtèrent; et bientôt parut dans le ciel éclairci le radieux soleil de mars.

Le mois de mars, si incertain en Europe, est un beau mois dans la Nouvelle-Amérique. Mars amène de beaux jours, une brise chaude et légère; il fait pousser l'herbe dans les champs, il couronne l'arbre de verdure; rien n'est éclatant, plein de vie et de luxe comme un printemps de la Louisiane! Cela vaut bien la peine, n'est-ce pas? d'être

acheté par quelques nuages qui se brisent, quelques éclairs qui brillent, quelques tonnerres qui grondent et qui tombent derrière les montagnes, sillonnant un ciel épais.

Nous étions donc au commencement, aux premiers zéphirs, aux premières fleurs, mais aussi aux plus soudains orages du mois de mars. Déjà les planteurs confiaient à la terre les graines de coton et de maïs; les feux volants inondaient la plaine, le soir, comme autant de papillons aux ailes d'azur et sans corps. Le cornouiller étalait à loisir ses larges feuilles argentées, le *bouton-rouge* aux touffes cramoisies brisait les langes de l'hiver; l'alizier, le jasmin et mille autres fleurs du printemps américain jetaient leurs parfums, leurs étamines et leurs couleurs sur les montagnes, dans le gazon, au sommet de l'arbre, partout où glisse le fleuve, partout où grimpe le chêne, partout où l'oiseau chante.

Le printemps est la saison des projets nouveaux, des espérances nouvelles; c'est le temps pour tous les êtres de la création et pour l'homme aussi, quand il est sage, de purifier sa demeure, de se choisir une compagne! Au printemps le vieillard, sur le bord de la tombe, fait un pas en arrière et regarde le ciel d'un œil serein. Attends le soleil, vieillard, découvre ta tête blanchie, ouvre ta poi-

trine, et ton regard, et ton cœur, et tous les sens de ton corps et de ton âme à cette seconde vie qui descend du ciel sur les ailes du zéphir !

Je reviens à nos amoureux. A mesure que le soleil montait plus haut, M. Dulac devenait plus tendre; son œil s'animait à l'aspect de ces forêts rajeunies; il attendait avec impatience le jour de l'hymen, il était pressant comme un Français de vieille cour.

« Ah ! ma chère dame, disait le vieillard d'une voix tremblotante et cassée, jouissons de notre beau printemps, cueillons les fleurs de la vie avant qu'elles soient fanées » ; et autres souvenirs de M. Dorat ou de M. le marquis de Pezay.

A des vœux ainsi exprimés, la belle veuve ne pouvait rien opposer; elle se sentit fléchir à la seconde giboulée du mois de mars et de M. Dulac; elle consentit donc à ne plus différer le bonheur de son époux et à marcher avec lui à l'autel.

De son côté Richard Alvarès, en phrases moins françaises, mais non moins passionnées et surtout avec le même succès, pressait et suppliait la jolie Thérèse de ne plus différer leur union. Ajoutez que la fin du carnaval approchait, et il ne restait plus que deux ou trois jours avant la venue du despotique carême, ce grand jeûne, si long et si triste pendant lequel l'Église catholique défend

l'heureuse cérémonie du mariage, loi sévère en effet, surtout dans la Louisiane, où le carême tombe justement au mois de l'année le mieux fait pour dire à la femme de son choix : *Je t'aime.*

Comme le temps pressait, nos amants convinrent de se marier sur-le-champ; après-demain sans retard, vingt-quatre heures avant le carême. Ce qui fut résolu dans la maison de M. Dulac et de Mme Labédoyère fut résolu aussi dans le cœur de Richard et de Thérèse au coin du bois.

Ainsi, sans se connaître, ces deux couples choisirent pour se marier la même heure et le même jour.

Ce même jour-là, on eût dit que tous les célibataires de la paroisse, vieux et jeunes insensés, s'étaient aussi donné rendez-vous à la bénédiction nuptiale. Je ne sais combien de couples d'âges, de nations et de peaux différentes, se présentèrent à l'église d'Adayes pour être mariés par le digne Balthazar Polo; on appelle encore cette année-là, dans la paroisse, *l'année des noces.*

« Sais-tu, Richard, disait Thérèse à son amant, que le père Polo a promis de faire des mariages demain à midi et après-demain à quatre heures du matin, et de marier tous ceux qui se présenteront à l'église? Quel malheur d'être mariés devant tant de monde! Tout le monde vous regarde. Mais au

fait, Richard, si nous nous mariions après-demain des premiers, de très bonne heure? Si nous laissions passer la foule demain au grand jour, et si nous venions avant la foule, le matin, avant le soleil, qui nous verra? Et ceux qui nous verront, mariés comme nous, qu'auront-ils à dire? Marions-nous après-demain à quatre heures du matin, si tu le veux, Richard? »

Le jeune homme ne pouvait qu'obéir à ces très excellentes raisons, et il partit sur-le-champ pour faire tous les préparatifs de noces dans sa maison.

Une chose digne de remarque, c'est que le caprice de cette jeune et timide fille fut aussi le caprice de la volontaire et audacieuse Mme Labédoyère. Elle insista, elle aussi, auprès de M. Dulac pour n'être pas mariée avec les autres au grand jour, pour aller incognito à l'autel, la veille du carême, à quatre heures du matin. Ce fut en vain que le galant et tendre époux appela toute sa persévérance et toute sa galanterie à son secours pour vaincre les préventions de sa femme contre les cérémonies nuptiales : la dame déclara qu'elle le voulait ainsi; que, si le mariage ne se faisait pas à l'heure dite, il serait retardé de quarante jours. M. Dulac fut donc obligé de renoncer aux cérémonies que l'Église lui réservait. Entre nous, Mme Labédoyère, voyant son époux si ridé et si

flétri, le sourire aigre-doux et le corps chancelant sur des jambes amincies par l'âge, ne fut pas fâchée de se marier dans l'ombre du matin, et d'échapper ainsi aux regards des curieux et aux propos médisants.

Enfin le dernier jour arriva ; le joyeux carnaval se sentait à peine mourir, et le pâle carême montrait déjà sa face pointue, quand, sur les trois heures du matin, s'ouvrit l'église au bruit discordant et furieux de ses trois cloches fêlées. Le digne Balthazar Polo, qui avait déjà fait des mariages toute la journée précédente, fut un des premiers à son poste. Cependant l'église se remplissait des futurs conjoints et de leurs amis ; les couples venaient les uns après les autres : c'était un spectacle d'une grande variété et d'une grande confusion, à la lueur des lanternes vacillantes dans la main des nègres.

Arrivait un jeune Espagnol avec sa señora : le jeune époux en manteau court, avec chapeau aux larges bords ; équivoque figure, où les traits espagnols étaient mêlés à ceux des aborigènes ; il marchait d'un air indifférent et distrait, soutenant une jeune femme, dont le visage plus rond et plus calme, mais moins bruni, était à demi couvert d'une mantille brodée. Sous le mantelet, près du front, on voyait le bouquet de fleurs naturelles

qu'elle avait cueilli elle-même le matin. Plus loin venait une élégante Française, le sourire sur les lèvres, la rose à la joue, des fleurs artificielles dans les cheveux, exhalant les essences du continent. Elle s'appuyait légèrement sur un homme aux cheveux poudrés, et dont l'habit bleu de ciel, le chapeau et le nez retroussé indiquaient suffisamment un Français. Dans beaucoup d'autres mariés, on pouvait également remarquer un mélange bizarre de costumes, un amalgame étrange de traits de physionomie qui indiquaient d'une façon très confuse ces origines croisées. Au reste, presque tous ces nouveaux mariés étaient abrités sous de vastes manteaux de couleur sombre, dans lesquels ils avaient cherché un refuge contre l'inclémence du temps.

En effet le ciel, qui la veille était bleu et serein, s'était tout à coup chargé d'épais nuages; mars avait passé du rire aux larmes, de la joie à la colère, enfant gâté du printemps, à qui tout est pardonné d'avance, en faveur d'un arbre qui verdit, d'une fleur qui se colore, ou d'un rayon de soleil qui s'échappe des cieux.

Quatorze couples, sur deux files opposées, les maris d'un côté, les femmes de l'autre, s'agenouillèrent, laissant entre eux un intervalle par où le prêtre pût passer et unir les époux en leur

donnant sa bénédiction. Derrière chaque nouveau marié se tenaient les amis et les parents, tout prêts à recevoir la nouvelle épouse après la cérémonie, et à la conduire en triomphe au domicile de son époux.

L'église était sombre, la nef était à peine éclairée par deux cierges de cire vierge placés sur l'autel ; l'obscurité dansait autour de cette lueur solitaire, en s'allongeant horriblement. Au dehors, tout se préparait pour un orage. A mesure que le jour avançait, le ciel devenait plus sombre; le vent affluait avec violence autour du saint bâtiment et se précipitait en bouffées par la porte entr'ouverte; la flamme des bougies, incertaine, se baissait, se pliait, se ranimait par intervalles, fatiguant la vue des spectateurs.

Les verres étaient horriblement serrés par l'orage. Un orage là-bas est quelque chose de bruyant et de sourd, qui emporte les villes dans l'espace, et qui brise une pierre comme il briserait un homme! L'orage, dans le Nouveau-Monde, c'est la machine à vapeur des temps modernes, implacable dès qu'elle vous saisit! Vous pouvez donc juger de la double terreur au dedans et au dehors de l'église! Au dehors, le vent qui gronde; au dedans, les horribles figures des saints qui s'agitent en tous sens; la Vierge des sept douleurs, *Virgen*

de los dolores, véritable caricature de l'affliction, donnant la main à saint Antoine.

Au dehors, les chevaux, attachés aux arbres ou tenus en main par les nègres, sentant l'orage, frappaient du pied, se démenaient, hennissaient d'impatience ou mordaient leurs larges freins espagnols.

Dans cette double circonstance de la nuit et de l'orage, le père Polo vit, ou plutôt fut averti qu'il fallait se hâter s'il voulait que les nouveaux mariés arrivassent sans encombre à leurs nouvelles habitations.

Il se hâta donc de passer au milieu de la ligne conjugale, pressant le pas et la bénédiction à mesure qu'il avançait; c'était à peine si le digne curé se donnait le temps de poser l'anneau nuptial aux doigts qui lui étaient tendus. Cet anneau accepté, le digne Balthazar remettait l'épouse aux amis de l'époux, qui se hâtaient d'envelopper la femme dans un manteau pour la conduire chez son mari avant l'orage.

Cela se faisait plus rapidement que je ne puis dire; l'orage grondait toujours plus haut. A chaque pas que faisait le bon curé, un éclair brillait dans le ciel, une nouvelle mariée disparaissait de l'église; l'éclair rentrait dans le nuage, une nouvelle mariée remontait sur son cheval, et Balthazar

Polo procédait à un autre mariage, sans avoir peur d'un autre éclair.

Dans cette hâtive cérémonie, si touchante au dedans, si turbulente au dehors, M. Dulac et Richard Alvarès étaient à genoux l'un à côté de l'autre; vis-à-vis de Dulac et de Richard se tenaient Mme Labédoyère et Thérèse Paccard, toutes deux tremblantes, l'une de peur, l'autre d'amour; toutes deux enveloppées dans leurs manteaux, toutes deux tendant la main à l'anneau nuptial, et la tête baissée sous la bénédiction du prêtre!

Balthazar Polo arriva à ces deux couples d'un pas précipité; il était plus aveuglé que jamais! Quatorze mariages, le bruit de la tempête, la multitude des cierges, le maintien et le manteau des épouses, que voulez-vous? Ce qui devait arriver arriva.

Le digne homme, le cœur et l'esprit troublés, passa au doigt de la jolie Thérèse l'anneau du vieux et sec Dulac; Mme Labédoyère tendit l'index à l'anneau du beau Richard; et, pour achever toute la cérémonie, Balthazar remit Thérèse aux amis de Dulac, en même temps que Mme Labédoyère était livrée aux amis de Richard. Un grand coup de tonnerre éteignit les cierges de l'autel, toute l'église rentra dans l'obscurité, et le bon Polo, à genoux,

se mit à remercier Dieu de tous les heureux qu'il avait faits.

On se hâte, on amène les montures; les parents de Richard, tout en trouvant le fardeau un peu lourd, placent Mme Labédoyère sur un joli cheval d'un pas rapide et sûr, que le jeune homme avait choisi pour sa Thérèse. Thérèse, de son côté, se jeta doucement sur un petit bidet au doux pas d'amble, que M. Dulac avait acheté tout exprès pour la veuve; et voilà nos deux mariés partis, l'un au trot, l'autre au pas; la grave Mme Labédoyère escortée par de jeunes gaillards vifs et bien dispos, la sémillante Thérèse gravement accompagnée par de graves planteurs et trois ou quatre personnes d'un âge mûr qui vont au trot. Cependant l'orage gronde toujours.

L'orage brille au ciel, les bois mugissent, les bêtes de somme hâtent le pas, chacun s'enveloppe de plus belle dans son manteau, Mme Labédoyère se tient à la crinière de sa monture. Thérèse Paccard maudit la lenteur de la sienne : tout sert à entretenir jusqu'à la fin la double méprise des époux.

Thérèse arriva avec son escorte à l'instant même où les premières gouttes de pluie pendaient sur les branches des arbres.

A la lueur du crépuscule, Thérèse put remarquer dans les bâtiments une sorte d'importance

qui ne s'accordait guère avec ses idées sur la cabane de Richard; les arbres et les arbrisseaux que le vent faisait plier, indiquaient plutôt un manoir qu'une chaumière. Mais tout ceci frappait froidement ses regards et sa vue, elle n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions.

Arrivée sous le péristyle, une foule de nègres se précipita à sa rencontre avec mille contorsions polies en faveur de leur nouvelle maîtresse. L'un s'empara de son manteau, un autre l'introduisit dans un appartement vaste et reluisant, un troisième s'empressa de lui offrir un fauteuil et un quatrième, qui portait des bracelets d'argent, lui présenta un miroir pour rajuster sa chevelure que la rapidité de la course avait quelque peu dérangée. La jeune fille ouvrait de grands yeux et elle doutait si c'était veille ou songe.

Elle jeta à la hâte un regard dans la glace, mais pour la première fois, ce fut un coup d'œil à la légère, elle n'eut pas le temps de se voir : elle rendit le miroir à l'esclave et elle étudia l'appartement d'un long regard. Le spectacle était nouveau pour elle. Elle vit de grands fauteuils dorés en velours cramoisi et sculptés au bras et sur le derrière; elle vit de molles ottomanes autour desquelles circulaient des guirlandes de bois de chêne. Au-dessus du sofa et contre le mur blanchi,

était attachée une immense glace sculptée et dorée comme les fauteuils, mais qui malheureusement avait été fendue dans son voyage en France.

La glace portait un large emplâtre au milieu de sa face; on eût dit un soldat querelleur, le lendemain de la paye; elle s'inclinait d'un air goguenard sur l'appartement, de manière à refléter les moindres parties du sol de la vaste salle, qui était pavée en dalles, à la mode de France. Sur la muraille opposée étaient suspendus d'antiques portraits de famille, affublés d'énormes perruques et couverts de brillantes armures. Cette magnificence inouïe faisait un singulier contraste avec une large et grossière table de bois de cèdre placée au milieu de la chambre, entourée d'une douzaine de chaises du même bois et de la même fabrique. Dans cette chambre à part, le XVIII[e] siècle, dans ce qu'il avait de plus recherché et de plus fané, donnait la main d'une façon très familière à l'art grossier de la civilisation américaine qui était à son commencement.

Elle vit tout cela, Thérèse; elle vit tout ce luxe d'un coup d'œil, et de cet appartement, portant les yeux sur elle-même, elle se vit assise dans un large fauteuil de damas fané, à franges d'or ternies, les pieds sur un tabouret à fleurs, et devant elle un guéridon à pied de biche et à des-

sus de marbre chargé d'un magnifique déjeuner.

Rien ne manquait à ce matinal repas de noces : le vin de Bordeaux, dans sa bouteille allongée, le vin de Champagne, ficelé et goudronné; le cristal de roche à facettes, l'argenterie armoriée, la porcelaine de Sèvres, si rare aujourd'hui et si chère, et sur des plats d'argent noirci : la truite savoureuse, le bar si friand, le pâté de canard, mets favori du pays, et une foule de plats exquis de la cuisine française dont la jeune fille n'avait jamais goûté. Ajoutez qu'il y avait, sur la table même, des serviettes attachées avec un ruban rose du temps de Mme de Pompadour.

« Ah! se dit Thérèse, voyant tant de richesse et de confort, ce n'est pas là, sans doute, la maison de mon Richard. » Puis, jetant un autre coup d'œil sur toutes choses, elle ajouta : « A moins, après tout, que Richard ne soit riche et qu'il n'ait voulu me causer une surprise de bonheur! »

Le doute de la jeune fille ne dura pas, la porte intérieure de l'appartement s'ouvrit lentement et elle vit entrer un vieux gentilhomme, à la face jaunâtre et amaigrie, marchant d'un pas pénible et maladif. Alors, le personnage qui jusque-là avait accompagné Thérèse se leva et présenta à Madame Dulac, Monsieur Dulac.

Mme Dulac resta immobile d'étonnement; la

pauvre enfant, s'entendant appeler la femme de ce vieillard, paraissait anéantie. Quant au vieillard, il eut bientôt retrouvé ses sens ; et, laissant de côté toute hésitation, il prit la main de la jolie femme, qui n'osa pas la retirer, par respect pour un homme qui lui rappelait son aïeul.

Quand il sentit dans la sienne cette main si jeune, quand il vit rougir de si près ce joli visage, M. Dulac redevint Français tout à fait, il oublia les mots de galanterie qu'il avait appris par cœur pour plaire à la veuve, et, s'approchant encore plus près de Thérèse :

« Ah ! Madame, lui dit-il, pardonnez à mon embarras, mais mon bonheur me confond ; je reste muet d'étonnement et de joie. Combien vous êtes heureusement changée depuis la dernière fois que je vous ai vue ! Heureux et fortuné que je suis ! je retrouve une épouse deux fois plus belle et dix fois plus jeune ! Laissez-moi me féliciter de ce grand miracle et en remercier en même temps le Ciel et vous ! »

Thérèse retira sa main et répondit vivement :

« Il n'y a pas de miracle à cela, Monsieur, je suis la même que je fus toujours ; mais il y a quelque chose d'étrange en tout ceci que je ne puis m'expliquer. » La pauvre enfant disant cela était près de pleurer.

« Vous avez raison, Madame, vous avez bien raison, disait le malin vieillard, cela est étrange que je retrouve, à la place de ma veuve, une toute jeune fille éblouissante et l'œil humide, et la main blanche et frêle; que je vous trouve à mon foyer, souveraine et maîtresse de ma maison, vous la vierge timide et tremblante; cela est étrange, en effet, bien étrange; c'est un miracle qui vous donne à moi, et, encore une fois, j'en remercie vous et le Ciel. »

A ces mots les larmes de la jeune fille augmentèrent, elle trembla.

« Ah! Monsieur, s'écria-t-elle, nous sommes le jouet d'une fatale méprise! Monsieur, vous n'êtes pas Richard! Où est mon Richard? C'est Richard que je veux! Et Thérèse, les mains jointes, appelait : « Richard! Richard! »

Elle se leva pour sortir, appelant toujours : Richard! mais l'amoureux et obstiné vieillard se plaça devant la porte.

Cette beauté, qui d'abord l'avait frappé si vivement, lui revenait à présent bien plus éclatante et bien plus entière. Une grande passion s'empara de cette âme flétrie, quand le vieillard eut bien étudié à loisir ce joli visage rond, ce beau front couvert de cheveux, ces joues moulées, colorées d'une rougeur extraordinaire, ces grands yeux

noirs qu'une larme rendait plus brillants encore, et ces lèvres boudeuses et vermeilles. Non par tous les saints! le vieux Français se connaît trop bien en femmes jolies pour relâcher, à l'heure qu'il est, la jolie compagne que lui a donnée l'hymen.

« Puis-je prendre la liberté, Madame, dit M. Dulac à Thérèse, de vous demander qui vous appelez ainsi de ce nom de Richard?

— C'est Richard, Monsieur, Richard Alvarès, qui demeure là-bas près des peupliers, et que j'ai épousé ce matin. »

M. Dulac, prenant encore un ton plus doux :

« Prenez garde à ce que vous dites, reprit-il; je ne connais pas ce Richard Alvarès. Celui que vous avez épousé ce matin, c'est moi ; celui à qui vous avez promis devant l'autel foi et fidélité, c'est moi. O ma jeune femme! mon épouse bien-aimée, regardez à votre doigt l'anneau brillant que vous portez et cette devise en pierreries : *Jusqu'à la mort*; c'est mon anneau que vous portez! C'est moi désormais qui suis votre protecteur, votre ami, votre époux, votre père. Vous êtes ma femme, sinon par l'effet de nos deux volontés, du moins par le bon plaisir de la Providence, qui nous a unis d'un lien que personne ne peut rompre. »

Ici, une toux violente interrompit M. Dulac dans ce discours si amoureux et si solennel.

Thérèse, comprenant toute l'étendue de l'accident qui avait rejeté son mariage si fort en deçà de ses espérances, était retombée sur son fauteuil, pleurante et désolée.

Le vieillard, qui était habile et amoureux, n'oublia rien pour la consoler. Il fut aux petits soins pour elle, il lui fit ses éblouissants cadeaux de noce : riche collier de pierreries, lourde chaîne d'or, robe de soie, robe parfumée, gants de France et toutes les parures destinées à la belle veuve.

Le riche planteur parla moins de son amour que de sa fortune, de l'étendue de son domicile, du nombre de ses esclaves, de sa ferme volonté de rendre sa femme la souveraine maîtresse de ses domaines. Puis, voyant qu'elle l'écoutait plus patiemment, il assaisonna son discours d'un peu de calomnie contre Richard, si gueux et si chargé de famille. Il insinua adroitement que cette méprise, dont il se réjouissait comme du moment le plus heureux de sa vie, ne serait pas arrivée sans un peu d'aide de la part de Richard.

L'instant d'après, il représentait Richard dans les bras de l'opulente veuve, oubliant la pauvre Thérèse qu'il lui avait sacrifiée. Ainsi parla l'artificieux Français ; il avait l'air si honnête, si convaincu de ce qu'il disait, si soumis à l'arrêt qu'allait porter sa femme !

Thérèse le regarda d'un air plus doux, elle plaça à son cou la chaîne d'or, elle entoura ses bras des bracelets de perles, et peu à peu elle consentit à s'asseoir avec M. Dulac au banquet qui était préparé. Elle tendit son verre à la bouteille goudronnée et son joli nez se perdit dans la mousse du vin de Champagne, cet oubli pétillant de tous les maux.

Cependant Mme Labédoyère, maintenant Mme Richard, était rapidement emportée vers la cabane de son époux par le fringant coursier que Richard avait amené des Avoyelles. Telle fut la rapidité de sa course que les nuages paraissaient vaincus en vitesse, et, quoique l'habitation de Richard fût plus éloignée que celle de M. Dulac, la belle veuve ne mit pas plus de temps à faire le trajet que la jolie Thérèse; elle arriva, comme elle, aux premières gouttes de pluie, aux premières clarté du matin.

Mais la surprise de la dame fut bien plus grande encore que celle de la jeune fille. La pièce dans laquelle elle fut introduite était parquetée de planches mal jointes, sur lesquelles on passait comme sur un huchoir. Un grand trou pratiqué au milieu de l'appartement servait de cheminée et dévorait la fumée d'un cyprès tout entier. Les poutres nues du plafond étaient noircies par la fumée ; quelques

vieux coffres, une douzaine d'escabeaux et deux grossiers fauteuils formaient tout l'ameublement de la maison.

C'est dans ce trou que la veuve fut introduite. Nul esclave ne se présenta pour la recevoir, une jeune fille aux cheveux blonds flottants l'aida à ôter son manteau, et lorsqu'elle parut à découvert dans tout le feu de ses diamants, dans tout le bruit de sa robe frémissante, les deux vieillards qui s'étaient levés pour la recevoir, un bonhomme de soixante ans à barbe blanche et en culotte de peau et une respectable matrone de dix ans plus jeune, en grossier bonnet de coton blanc et robe de bure, retirèrent leurs bras tendus pour embrasser leur nouvelle fille et s'inclinèrent jusqu'à terre, dans le silence du respect.

« Quelle belle dame ! » disait la vieille femme à son mari.

« Quelle femme âgée ! » chuchotait aux deux frères, la jeune blonde qui avait débarrassé Mme Labédoyère de son manteau.

Pendant ce temps, la sévère dame promenait sur le groupe et sur la cabane des regards empreints d'un dédain amer. Ses yeux noirs et hautains lancèrent des flammes quand elle repoussa le misérable fauteuil qu'on lui offrait ; sa moustache renaissante se redressa sur sa lèvre enflée.

« Où suis-je? s'écria-t-elle; dans quelle maison? chez qui? pourquoi m'a-t-on conduite ici? Ce n'est pas la maison de mon mari.

— Où est ma femme? dit Richard qui entrait en même temps, l'œil étincelant de joie, où est ma femme, que je l'embrasse! Puis, voyant la belle veuve :

— Quelle est cette dame? demanda-t-il d'un ton plus bas et déjà fort inquiet, sans trop savoir pourquoi.

— Cette dame, Richard, répondit un des jeunes garçons, c'est ta femme, c'est la dame que le curé nous a donnée pour toi.

— Et une belle dame encore! je puis bien jurer qu'il n'y en a pas de plus belle dans le pays, ajouta la mère de Richard.

— Mais je ne suis pas votre femme, Monsieur! s'écria la veuve en éclatant, les poings fermés. Je ne suis pas votre femme, je le jure. Qu'on me remène chez mon mari; je ne resterai pas dans cette misérable cabane un instant de plus.

— Vous dites très vrai, répliqua Richard, vous n'êtes pas ma femme, Madame; j'ai épousé une plus jeune et, j'en rends grâce au Ciel, une bien plus jolie femme que vous. Thérèse Paccard! ma jolie Thérèse. Je vois ici quelque fatal quiproquo que je dois éclaircir; mais il faut que vous restiez

chez moi en otage jusqu'à ce que nous ayons retrouvé, vous votre mari et moi ma femme. Avant que Thérèse me soit rendue, et malgré votre bonne envie d'en sortir, vous ne sortirez pas, je le jure, de cette misérable maison.

— Ah ! s'écria la mère de Richard, frappée d'une idée subite, tu verras, mon fils, que ce sera là un tour du mauvais œil du pauvre Balthazar qui t'a donné la mauvaise dame.

— En ce cas-là, ma mère, il faudra bien que le seigneur Balthazar me retrouve et me rende ma véritable femme. Quel droit aurait-il de m'escroquer au profit d'un autre ma gentille Thérèse ? pourquoi m'affubler de cette dédaigneuse dame qui est assez âgée pour être ma mère ? Mais j'irai trouver Balthazar, j'irai le trouver sur-le-champ pour qu'il me rende Thérèse Paccard. Si je ne le fais pas, je consens bien à ne plus monter à cheval le reste de mes jours ! En attendant, faites veiller sur cette dame ; gardez-la ainsi que ces soieries et ses bijoux, et ne la laissez pas sortir jusqu'à mon retour.

Disant ces mots, il se précipita par la porte, malgré la pluie qui frappait contre les vitres. Sa mère le rappela en vain. Il s'élança sur son cheval et courut, à travers l'orage, à la cure d'Adayes. Là il eut une longue conférence avec Balthazar Polo.

Le bonhomme essaya d'abord de le convaincre qu'une pareille erreur était impossible, qu'il était sûr d'avoir remis à chacune de ces dames l'anneau de son époux, et ces dames elles-mêmes aux mains de leurs époux.

Mais tout ce que put dire le digne curé ne servit qu'à augmenter la fureur de Richard. Il demanda à Balthazar s'il pensait que tout le monde fût aveugle, et s'il le croyait incapable de distinguer une femme de quarante ans d'une jolie fille de dix-huit. Alors Balthazar demanda au jeune homme s'il savait le nom de l'homme qui devait épouser la dame qui était chez lui, parce qu'il était probable que chez cet homme la fiancée de Richard avait été conduite.

Richard, frappé de cette idée, ne sut que répondre. Il n'avait pas même songé à s'informer du nom de la femme qu'on lui avait amenée. Il fallait donc prendre de nouvelles informations auprès de la veuve et il partit pour retourner chez lui.

Cependant il ne voulut pas quitter le village d'Adayes sans aller à la demeure de Thérèse. A la demeure de Thérèse on ne put rien lui apprendre ; on la croyait chez son époux ; on ne savait aucune nouvelle depuis qu'elle avait quitté la maison en beaux habits de noce. Il courut à l'église, dans un vain espoir qu'elle serait encore à l'église, et là il

ne trouva que le sacristain et les disgracieuses figures des saints à longues barbes qui regardaient ses angoisses avec la plus entière indifférence.

La Virgen de los dolores, tout entière à ses violentes douleurs, n'avait aucune pitié pour les chagrins si cuisants et si récents de Richard. Richard à ce sang-froid fut presque tenté d'arracher ces horribles peintures ; mais il eut peur de faire attendre Thérèse. Il remonta donc sur son cheval et il arriva chez lui trempé par la pluie et au milieu d'une épaisse vapeur produite par la température de ces contrées.

La fureur de l'orage, qui aurait perdu les habits de noce de Mme Labédoyère, si elle avait tenté de se hasarder au dehors de la maison, lui avait fait supporter avec assez de patience sa détention dans la maison de Richard. A son retour Richard trouva la veuve assise dans un fauteuil, l'air soucieux plutôt que pensif, ses sœurs se livraient à leurs occupations habituelles, quoique plus silencieuses et plus réservées qu'à l'ordinaire. Le ton impérieux de la dame inconnue et l'éclat de son costume gênaient quelque peu leurs mouvements. Quant aux réflexions intimes de Mme Labédoyère, elles n'étaient pas toutes au désavantage de Richard.

Si Richard retrouvait Thérèse, M. Dulac n'é-

tait pas perdu, sinon cette perte pouvait être facilement réparée par ce jeune homme de si bonne mine et de si riche encolure. Jeune, colère, animé, montant à cheval par l'orage, vaniteux, amoureux à outrance, insolent, cela valait bien les richesses et les catarrhes de M. Dulac; et puis, si Richard était pauvre, la riche veuve avait assez de bien pour deux. Tout bien pesé, elle commençait à trouver sa situation fort supportable lorsque Richard entra.

Richard, tout essoufflé, tout mouillé, tout haletant, demanda à la dame et son nom à elle, et le nom de l'homme qu'elle devait épouser avant qu'elle tombât entre ses mains.

Toute la famille tint conseil et délibéra sur ces informations. La superbe veuve elle-même descendit de son orgueil pour donner son avis dans cette circonstance difficile. Il fut arrêté d'une commune voix que Richard irait avec son père à l'habitation de M. Dulac pour redemander sa jeune épouse. Si sa femme lui était rendue, Richard promettrait en échange de rendre à Mme Labédoyère son mari et sa liberté.

Cela dit, le père et le fils se mirent en route comme deux paladins d'autrefois. Le père était un cavalier peu habile, qui, de toutes les allures du cheval, ne connaissait que le pas ou tout au plus

le petit trot. Aussi Richard, impatient d'arriver, appelait-il son père de temps à autre, lui faisant remarquer que le chemin était long ; qu'il fallait traverser toute la ville d'Adayes pour retrouver, au côté opposé, la maison de M. Dulac, et qu'à la manière dont ils allaient, il leur serait impossible d'arriver à leur destination avant la nuit.

« Qu'importe, Richard ? disait le vieillard : il sera toujours assez temps d'arriver pourvu que nous arrivions avant la nuit ; vous savez bien que voici bientôt dix ans que je n'ai monté un cheval, et vous ne voudriez pas, mon fils, que votre vieux père se fît le jockey de votre passion pour se casser le cou dans sa vieillesse. Soyez donc plus patient pour moi, mon fils Richard, et si votre cheval va trop vite, modérez-le en lui pressant le flanc, et tenez-vous à mes côtés. »

Que ce voyage parut long à Richard ! que son père lui parut cruel ! Ils atteignirent cependant la maison de M. Dulac à l'heure douteuse du crépuscule, quand il ne fait plus jour, quand il ne fait pas encore nuit. La pluie avait cessé ; le mois de mars était redevenu printemps et le serein avait remplacé l'air boudeur. Dans le ciel, les nuages vaporeux et diaphanes se coloraient à l'avance d'une teinte rose pour être tout prêts quand viendrait le beau jour de demain.

L'impatient jeune homme, pendant que son père arrivait, frappa à la porte de M. Dulac. Quand il eut frappé à plusieurs reprises, un nègre vint ouvrir, et il apprit aux voyageurs que M. Dulac venait de se coucher avec sa nouvelle femme il n'y avait qu'un instant.

« Et quelle femme? demanda Richard.

— Une très belle et très jeune dame, répondit le nègre, que mon maître a amenée aujourd'hui même. »

A cette réponse, la respiration et le cœur manquèrent entièrement à Richard; il n'eut plus assez de voix ni de courage pour interroger le nègre plus longtemps.

Son père se chargea de ce soin. Le nègre parlait volontiers; il s'étendit tant qu'on voulut sur la description de sa nouvelle maîtresse. Elle avait dix-huit ans, elle était de la ville d'Adayes, elle avait nom Thérèse Paccard! Elle avait d'abord pleuré dans le grand salon, puis elle s'était mise à table le visage serein; puis, avant la nuit, elle paraissait heureuse et très contente de son époux.

Ce que Richard éprouvait ne saurait se décrire. Le sang français et le sang espagnol se livraient dans ses veines un combat sérieux. A la fin l'orgueil français l'emporta.

« Partons, mon père, dit Richard, partons, je

comprends tout ceci à présent; Thérèse s'est cruellement jouée de moi; partons, mon père, partons, partons! »

Le vieillard retint son fils, et, se retournant vers le nègre :

« Il faut absolument que je parle à ton maître, lui dit-il, et sur-le-champ.

— Cela est impossible, dit le nègre, mon maître a défendu que, sous aucun prétexte, on entrât dans sa chambre avant le jour.

— Je te dis qu'il faut absolument que je parle à ton maître, esclave de Satan ! cria d'une voix terrible le vieux Louisianien, il faut que je parle à ton maître; va lui dire que je veux le voir sur-le-champ. »

Le noir alla prévenir M. Dulac. L'instant d'après, le noir revint porteur d'un honnête message de son maître, qui prévenait M. Richard et son père que lui, Dulac, c'était sa nuit de noce; qu'il s'était retiré pour reposer à côté de sa nouvelle épouse, qu'il priait ces messieurs de ne pas le troubler dans son bonheur, et que demain il serait heureux de les recevoir et d'obéir aux ordres qu'ils voudraient bien lui donner.

Le vieux berger suivait cette réponse du regard et du geste, se grandissant d'un demi-pied à chaque mot que disait l'esclave, et développant peu à peu

ses vastes épaules, ses grands bras, ses larges mains et la fureur qui gonflait sa poitrine :

« Va dire, cria-t-il au nègre, et la porte était entr'ouverte, va dire au Français Dulac que si je ne le vois pas tout de suite, je renverse sa maison d'un coup d'épaule et que je l'ensevelis, lui et sa femme, sous les débris. »

Alors une fenêtre s'ouvrit au premier étage ; l'appartement était sombre et silencieux. Une tête couverte d'un bonnet de laine retenu par un ruban d'un demi-pied se présenta à la fenêtre, et M. Dulac demanda d'une voix aigre et cassée quel était ce bruit et ce qu'on lui voulait à cette heure de la nuit.

Le père répondit pour Richard : il exposa en peu de mots l'objet de leur visite ; il parla du changement de femme dont Richard était la victime ; il finit par réclamer à haute voix la femme de Richard, offrant de rendre en retour les diamants, les habits et la fiancée de M. Dulac.

Un grand silence s'ensuivit. Richard prêtait l'oreille, prêt à s'élancer dans l'appartement au moindre cri, au moindre soupir ; mais pas un soupir ne se fit entendre. M. Dulac rompit ce silence d'un ton triomphant.

« Messieurs, leur dit-il, vous voyez, il n'y a pas d'erreur. Je suis très satisfait et très heureux

du mariage que j'ai fait ce matin. J'espère que la jeune dame, mon épouse, qui est près de moi, est heureuse comme je suis heureux, et d'ailleurs vous voyez bien qu'elle ne fait aucune objection. Cette jeune femme est à moi selon les règles de l'Église, car elle porte au doigt un anneau d'épouse légitime gravé à mon nom, que lui a donné le prêtre. Quant à Mme veuve Labédoyère, je n'ai rien à y voir; faites-en ce qu'il vous plaira ; c'est une très respectable dame, qui convient parfaitement à M. Richard, et avec laquelle je lui souhaite toute sorte de bonheur. »

Le vieillard se retirait, Richard voulut tenter un dernier effort.

« Thérèse ! s'écria-t-il, ma Thérèse ! Thérèse Paccard ! »

Ce fut encore M. Dulac qui répondit, mais cette fois sur un ton plus élevé :

« Jeune homme, dit-il, c'est s'y prendre de bonne heure pour convoiter ma femme ! c'est être bien emporté dans ses désirs que de vouloir arracher ma femme de mon lit la première nuit de mes noces ! Vous vous êtes mis trop tôt en chemin pour cette galante expédition, Messieurs ! Ce n'est pas l'habitude même en France, aux galants comme vous, de pourchasser la femme d'autrui le lendemain de ses noces ; le galant le plus

exigeant donne au moins quelques jours de repos aux maris. Et vous, Monsieur Alvarès, comme je crois que vous vous appelez, je suis étonné de voir un homme à barbe grise soutenir M. Richard dans une si méchante affaire.

« Vous voulez ma femme, Messieurs, et vous voulez me donner en troc Mme Labédoyère ? Je ne veux pas, moi, de ce changement. Je suis content de mon lot, et je le garde ; faites-en autant de la femme qui vous est échue.

« Messieurs, je vous souhaite bien le bonsoir ! »

A ces mots, le bonnet disparut, la fenêtre se referma, le volet intérieur cria sur ses gonds, et au même instant le nègre tira le verrou de la porte d'en bas.

Toute la maison rentra dans le silence et dans l'obscurité.

Le père et le fils se regardèrent, immobiles de fureur et d'étonnement. Le vieil Alvarès parlait d'enfoncer la porte ; Richard voulait oublier l'ingrate ; et tous les deux, l'un jurant, l'autre pleurant, ils se rendirent auprès du triste Balthazar Polo, qui pâlit en les revoyant, l'un si colère, l'autre si triste.

Le bon curé les reçut avec sa bonté ordinaire ; il écouta doucement leurs plaintes.

« Mes amis, leur dit-il, j'ai le plus grand chagrin

de l'erreur que j'ai commise, et cependant j'y reconnais le doigt de Dieu ; je ne puis défaire ce que le Ciel a fait. Richard, Mme Labédoyère est votre femme devant Dieu et devant les hommes ; Thérèse Paccard est la femme légitime de M. Dulac. Venez me voir demain avec votre femme, Richard ; j'enverrai chercher, de leur côté, M. et Mme Dulac et je tâcherai d'arranger les affaires aussi bien qu'il se pourra. »

Le lendemain, à la moitié du jour, les deux nouveaux couples étaient réunis au presbytère. Mme Dulac, toute honteuse, baissait les yeux et s'appuyait à regret sur son vieil époux ; Mme Richard, au contraire, marchait tête levée, et se pressait près de son jeune époux, comme si elle eût redouté encore quelque méprise.

Richard était calme et paraissait soumis aux ordres de la Providence ; M. Dulac souriait avec l'assurance d'un homme à bonnes fortunes, qui ne doute plus de rien et qui est accoutumé à de pareils exploits.

Le bon prêtre, quand il vit ces couples si mal assortis et par sa faute, comprit toute son erreur ; il parla ainsi :

« Nous avons fait une grande méprise, dit-il, je suis bien coupable d'avoir ainsi violé un contrat pour lequel on appelait en témoignage mon sacré

ministère! Et vous, dit-il en s'adressant aux vieux amants, vous avez été les gagnants à ce jeu de hasard auquel ces malheureux jeunes gens ont horriblement perdu.

« Vous leur devez une compensation, qui sera toujours trop faible. Soyez moins dur que la loi, vieillard : la loi ne donne rien à ces enfants pour être, Thérèse, votre femme, et Richard votre mari, Madame; réparez l'oubli de la loi et ma faute à moi, pauvre aveugle, qui ne veux pas pleurer pour ne pas perdre tout à fait la lumière du jour.

« Que Monsieur Dulac abandonne la moitié de ses immenses propriétés à sa jeune femme; et vous, Madame, cédez la moitié des vôtres à votre jeune époux, et après, que le Ciel et les jeunes gens me pardonnent, et que ces mariages restent tels qu'ils sont! »

Au premier abord, la transaction parut dure aux deux riches intéressés; mais l'argument du pasteur était péremptoire. M. Dulac ne pouvait plus songer à céder Thérèse; de son côté, Mme Labédoyère, quand elle vit le beau Richard à côté de son laid rival, ne put s'empêcher de comparer tant de jeunesse à tant de décrépitude, et intérieurement elle se félicita de l'échange. Le notaire fut donc appelé, il instrumenta sur-le-champ, et les parties

se retirèrent : Thérèse avec M. Dulac, Richard avec Mme Labédoyère, dont il alla habiter la maison, devenue la sienne.

Le soir même, les jeunes gens sentirent leur plaie saignante se renouveler d'une façon cruelle.

La coutume des charivaris, renouvelée en France avec tant de fracas pour la distribution des croix d'honneur, n'a jamais cessé d'être religieusement observée dans toutes les colonies de l'Amérique du Nord. C'est la plus bruyante manière, par conséquent la meilleure manière, que nous sachions de célébrer les mariages inégaux et mal assortis.

La nuit approchait à peine que l'on entendit de la maison de Mme Richard le charivari qui approchait. Le cor sonnait, le sifflet criait, le chaudron tonnait, la cloche tintait, la cornemuse mugissait, les voix hurlaient. La procession marchait à travers les bruyères, à la lueur des torches; elle était conduite par deux figures horriblement masquées : l'une de ces figures représentait une vieille femme au regard fier et assuré; l'autre représentait un jeune rustre, d'une tournure niaise; ces deux figures se baisaient d'une ardeur toute burlesque. Après elles, venait un drôle à large poitrine qui criait de tous ses poumons une ballade appropriée à la circonstance; toute la troupe répétait en chœur le joyeux refrain dans

lequel les noms de Richard et de sa femme figuraient en première ligne, comme si les couplets eussent été arrangés par une société de vaudevillistes de Paris.

Cependant l'intrépide Mme Richard, à l'approche de l'ennemi, se préparait à le bien recevoir; la troupe joyeuse, arrivée devant la porte des nouveaux mariés, se rangea en ligne et en silence.

Un plaisant de la bande, dans le costume et avec les attitudes solennelles d'un *clown* de théâtre, sortit des rangs et vint frapper rudement à la porte avec la baguette qu'il tenait à la main. Ce fut le signal pour les assiégés de faire usage de leurs armes défensives: à son premier coup de baguette, le clown et la bande joyeuse furent accablés d'eaux croupies, d'œufs pourris, de pommes moisies et autres projectiles en usage dans les premières représentations. On rendit aux tapageurs parfum pour musique. Ils étourdirent les oreilles, on infecta leurs habits; entre les œufs et la musique la lutte était inégale, il fallut que le son battît en retraite.

Ainsi fit-il, et le joyeux charivari, venu en si bon ordre, se retira précipitamment à travers les plaines, non sans avoir laissé sur le champ de bataille plusieurs instruments de la victoire, d'après les opinions très respectables de cuisiniers de M. et Mme Richard.

J'ignore si ce fut le fait de la même bande, mais le charivari, battu à la porte de Richard, fut complètement heureux à celle de M. Dulac.

Le vieux gentilhomme se soumit de si mauvaise grâce à cette ouverture à grand orchestre qu'il augmenta beaucoup la joie de la société : les musiciens le bernèrent après lui avoir écorché les oreilles ; ils entrèrent chez lui, en lui riant au nez, comme à un mal-appris des coutumes et des usages ; ils burent son meilleur vin ; ils endossèrent ses meilleurs habits, et l'un d'entre eux, jeune et spirituel gaillard, eut l'audace d'offrir un baiser à la mariée, qui l'accepta.

Si Richard eût été là, il se serait donné à tous les diables.

Ainsi fit M. Dulac ; il avait eu trop d'esprit à sa première nuit de noces, il ne lui en restait plus le second jour : il fut brutal et mal parlant cette nuit-là ; il s'emporta avec fureur contre tout le monde, contre le charivari, contre les nègres, contre sa femme, contre sa jeune femme ! et il poussa la sottise jusqu'à regretter Mme Labédoyère.

La jolie Thérèse ne pleura pas ; elle n'avait pas attendu ce moment-là pour regretter Richard.

A partir de ce jour, le vieux Dulac redevint, dans toute la laideur de l'expression, le vieux Du-

lac d'autrefois, morose, malpropre, égoïste, fatigué, blasé, et ne disant jamais bonjour de peur d'avoir un accès de toux.

Cela dura trois ans.

Thérèse devint pâle, triste et silencieuse; elle remplit pendant trois ans les pénibles fonctions de garde-malade; puis le malade mourut, lui laissant la moitié de sa fortune qu'il ne pouvait pas lui ôter. L'autre moitié de cette grande fortune, il la donnait à un de ses noirs! Tout cela, parce qu'il avait eu à subir un charivari, le rancuneux vieillard!

De son côté, Mme Richard avait essayé vainement de reprendre avec son jeune mari les habitudes despotiques qui avaient soumis si complètement M. Labédoyère.

Le jeune homme était froid, réservé, volontaire; il se sentait chez lui, car il avait chèrement payé son domaine. Il voulut être le maître et il fut le maître au grand crève-cœur de sa femme. Richard était bon fils et bon frère : il établit le pâtre, son père, chez sa femme; il habilla ses jolies sœurs des mêmes habits que sa femme, il les nourrit du même pain, les fit servir par les mêmes esclaves; et, quand il fallut les marier, il coupa en six parties son bien matrimonial et il dit à chacune de ses sœurs : « Prenez! »

Ce fut une grande douleur pour la vieille matrone. Elle rongea son frein longtemps ; puis, un jour, elle fut retrouver dans le ciel, ou autre part, M. Labédoyère à tourmenter.

Vous savez la fin de l'histoire. Richard et Thérèse, libres tous deux, enfin ! riches tous deux, moins jeunes, moins vifs, mais non pas moins beaux et moins épris, purent enfin se marier, et cette fois sans méprise.

Richard avait mis de côté, bien précieusement, la bague d'argent que le hasard avait placée au doigt de sa veuve, et cette fois on ne choisit plus le crépuscule du matin ; on attendit le grand jour de midi.

La pompeuse cérémonie fut célébrée dans l'église d'Adayes. Jamais la chère petite église n'avait été plus parée, jamais le carillon fêlé n'avait faussé à si haute voix.

Balthazar Polo fut encore le prêtre de cet hymen. En bénissant les deux époux, il tremblait de faire encore une méprise, le digne Balthazar !

Cette fois pourtant, il avait pris toutes ses précautions : il portait sur le nez des lunettes à branches qu'il avait fait venir tout exprès pour la cérémonie, de la Nouvelle-Orléans.

Le digne couple, heureux enfin et tranquille, a vieilli dans l'abondance, au milieu d'une nom-

breuse postérité. On les cite dans le pays des Avoyelles pour leur travail, leur constance et leur charité, trois vertus qui font les bons ménages.

Ils s'aiment tant qu'ils ne se sont jamais parlé depuis de la fatale méprise qui pensa les rendre si misérables.

Seulement, il y a quelques années, un respectable botaniste français, qui voyageait dans le pays, vint leur demander l'hospitalité un soir ; le voyageur, entre autres choses qui avaient rapport à la science, montra aux vieux époux comment la feuille du sycomore contient, cachée dans son pétiole, le germe de la feuille qui doit se développer l'an prochain.

Le vieux Richard, entendant ceci, regarda, les larmes aux yeux, sa vieille compagne, lui montrant, du cœur et du doigt, cet ingénieux tableau de leur premier et malheureux mariage, qui contenait le germe de leur tristesse et de leur bonheur.

Thérèse comprit son époux, elle jeta les feuilles du sycōmore, en conservant avec soin le germe de la feuille à venir. Le lendemain ils firent planter au-devant de leur porte deux sycomores de la même force et du même âge.

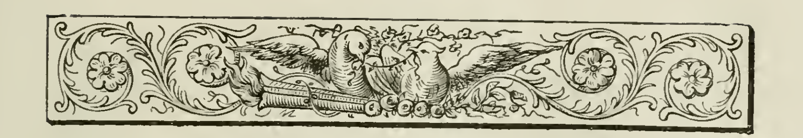
Sous leur ombre ils s'aimèrent encore quelque

temps, puis sous leur ombre ils s'éteignirent, Philémon et Baucis de la ville d'Adayes.

Telle est leur histoire; on conserve aussi précieusement le nom de Balthazar Polo.

C'est un des derniers mariages de l'Amérique qui se soient vraiment *faits dans le ciel*.





L'ANTIQUAIRE

(1833)

Grace au roman moderne, qui s'est emparé avec tant de puissance et de bonheur des vieux temps, il n'est aucun de nous, quelque peu artiste de profession, qui ne se soit fait antiquaire, et qui n'ait été sérieusement, pendant un jour au moins, antiquaire modeste et dévoué, courant après les vieux cadres, les vieux tableaux, les vieux meubles, comme s'il eût eu à garnir tout un château d'Abbotsford!

Qui de nous n'a pas eu sa passion pour le moyen âge? Qui ne s'est pas agenouillé devant l'ogive? Qui n'a pas fait sa déclaration d'amour au gothique? Qui n'a pas embrassé sur la joue la Renaissance, noble dame si coquette et si déliée pour son âge? La manie des antiquités a été bien grande pour nous dans les temps heureux de la Restaura-

tion, où nous n'avions pas autre chose à faire qu'à nous construire de jolies petites passions, bien innocentes et bien chétives, faites à notre taille et à la taille de notre poésie! Moi tout le premier, homme de sang-froid, et que ceux qui ne me connaissent pas placeraient volontiers dans les ricaneurs, j'ai été un antiquaire très passionné et de très bonne foi. J'ai entassé avidement, dans ma demeure trop étroite, les vieux bahuts, les vieux fauteuils à grands bras, les prie-Dieu découpés, les tables aux pieds tors, les armures reluisantes, les missels rehaussés d'or, les horloges qui chantent à midi en battant des ailes, les glaces à reflets brisés, que sais-je?

J'ai donné sans distinction dans toutes ces reliques, respectables ou non; j'ai confondu tous les âges et tous les temps. Plus d'une fois j'ai accouplé l'armure de fer du croisé à l'habit de velours de Louis XIV; j'ai posé le rosaire de la reine Blanche sur les paniers de Mme de Pompadour, profane que j'étais! Je ne sais pas jusqu'où cette manie m'aurait conduit, et dans quels excès elle ne m'eût pas jeté, sans une aventure assez plaisante qui m'arriva il y a quelques années, au plus fort de ma gothique et ignorante passion.

J'avais entendu dire qu'il existait à F***, en Normandie, des antiquités, présumées romaines,

qui n'avaient pas encore été décrites. La possibilité de recueillir, sans apparence de contestation, de la célébrité comme antiquaire, dans un siècle stérile où l'on se bat à outrance pour s'arracher les derniers lambeaux de gloire qu'ont dédaignés nos prédécesseurs, m'inspira un vif désir d'aller planter mon drapeau sur ce terrain, vierge encore, qui attendait son Christophe Colomb.

Je me voyais déjà, à l'aide d'un in-folio de ma fabrique, tout orné de longues planches explicatives du texte, frappant à la porte de l'Académie des inscriptions, et admis savant, comme tant d'autres, après huit ou dix ans de sollicitations patientes et soumises. Je n'étais pas, à la vérité, un archéologue des plus forts; mais j'avais pour m'enhardir l'heureuse impudence de Messieurs tels et tels : d'ailleurs, je pouvais espérer faire mon apprentissage sur les lieux, et devenir, ainsi que beaucoup d'illustres, habile tout d'un coup à force d'erreurs et de bévues.

Je résolus donc de ne pas tarder à partir pour F***; mais, comme j'avais affaire à une population que distingue exclusivement un sentiment fort chatouilleux et très raffiné de la propriété, je crus devoir prendre mes précautions à l'avance, et m'assurer de la bonne disposition des localités. Je m'adressai à cet effet à un de mes amis, inspecteur

général des finances, en le priant de me donner des lettres de recommandation pour quelques-uns de ces nombreux agents fiscaux, dont les employés supérieurs du ministère dirigent despotiquement les destinées, comme Dieu tient dans sa main le cœur des rois.

Après y avoir pensé un instant, il me répondit qu'il avait mon affaire. « Je n'ai besoin, me dit-il, que de vous adresser à un seul homme, le directeur de l'enregistrement. Ce n'est pas qu'il jouisse d'une prépondérance marquée dans le pays, mais il y est né, et il fait cause commune avec tous les naturels du lieu. C'est, du reste, un homme auquel nous reconnaissons beaucoup de mérite; je ne pense pourtant pas qu'il puisse vous aider personnellement pour le but immédiat de vos recherches, et je ne crois point que l'*opus reticulare* ait beaucoup de prix pour lui, ni qu'il attache une idée de nationalité quelconque à l'arc de plein cintre et à l'ogive; mais il saura vous rendre à merveille tout le monde favorable et intéresser au succès de votre entreprise les vanités locales.

« C'est un homme tout à ma dévotion, un employé tout à fait. Il ne me doit point sa place, mais je lui ai fait accorder sa translation dans son pays natal, ce qui l'a mis à même d'y jouer un personnage, avantage qui n'est dédaigné par per-

sonne, par un provincial moins que par tout autre; il sera enchanté de faire quelque chose à ma recommandation. »

Muni de ce talisman, qui devait faciliter l'enlèvement du trésor de gloire auquel j'aspirais, je partis avec un jeune lieutenant d'artillerie, que l'École polytechnique a rendu savant, et l'ennui de la garnison, antiquaire. Il était environ midi quand nous arrivâmes à F***. C'était un beau dimanche.

Le mouvement d'une population nombreuse répandue dans les rues et sur la promenade, les jeux de bagues, les roulettes portatives, les marchands de pain d'épices, de massepains et de jouets établis sur l'esplanade, la joie bruyante des enfants, la parure un peu chargée des habitants, nous donnèrent une bonne idée des dispositions des promeneurs et de l'aisance des différentes classes.

Du reste, on n'y sentait ni l'odeur du tabac de régie, ni la poussière tourmentée par un million de pieds, comme dans les fêtes publiques de Paris. Les agréments personnels des individus nous parurent s'accorder peu avec leurs prétentions à l'élégance : mais nous nous rappelâmes que nous étions encore plus voisins des environs de Paris que du Calvados, renommé à juste titre pour la beauté de sa race privilégiée; et puis, nous suppo-

sant spectateurs désintéressés, nous étions de bonne composition. Nous tenions même compte à tous ces gens de leur bonne volonté.

Après avoir fait un peu de toilette à l'auberge de la poste, nous nous fîmes conduire chez M. le receveur de l'enregistrement, qu'on nous assura bien positivement devoir être chez lui, à cette heure. En effet, quand nous fûmes entrés, une domestique, après nous avoir introduits dans une salle basse très proprement boisée et décorée d'anciennes gravures représentant les mœurs pastorales et fardées de Boucher et de Watteau, amena bientôt le maître de la maison, qu'elle était allée chercher au jardin.

C'était un petit homme, rond, gris, à demi chauve, heureux, à figure ouverte et vermeille, bourgeois tout fait pour le vin vieux, le bœuf bouilli, le jeu de reversi et le bonnet de coton; il n'eut pas plutôt appris le sujet de notre visite, et jeté un léger coup d'œil sur la lettre de l'inspecteur, qu'il nous aurait volontiers embrassés.

« Ces Messieurs vont se rafraîchir, dit-il, sans même prendre le ton de l'interrogation. Vous avez beau dire (et cependant nous n'avions pu placer qu'une inclination d'un caractère ambigu), quand on est resté longtemps en voiture par ce temps-ci, on a besoin d'atténuer les effets altérés

du chemin. Demandez à monsieur l'inspecteur! il sait bien cela, lui, quand il passe par notre endroit! Vous permettrez, en outre, que je vous conduise au jardin, Messieurs; vous vous y trouverez, *sans vanité*, mieux qu'ici, et j'y serai à portée d'ordonner quelques apprêts. »

Ce disant, il nous conduisit sous une treille où nous trouvâmes l'explication du *sans vanité*. Nous reconnûmes en cet endroit tout le *confortable* innocent et presque enfantin que sait si bien se ménager le loisir du provincial, et qui diffère si fort du *comfort* anglais. On peut dire que ce bien-être de la province n'est guère que défensif, puisqu'il a principalement pour cause le besoin constant de lutter contre les fâcheux effets du climat et de l'ennui endémique. La recherche de l'Anglais et des peuples méridionaux, au contraire, tend toujours à la conquête de jouissances réelles et positives, sauf à négliger quelques détails d'élégance et d'étiquette.

La treille de notre ami le receveur, également couverte à sa partie supérieure, était abondamment garnie, à chacun de ses piliers, de chèvrefeuille, de jasmins, de clématites et autres plantes grimpantes et parfumées, et de joyeux buissons d'églantiers qui portaient des roses de toutes nuances et de toutes saisons.

La vue, perçant sous ces festons de coquette verdure et de fleurs, allait se reposer sur une double ligne de petits orangers, et, dépassant les cimes des arbres du jardin, qui descendait vers la rivière, s'arrêtait nonchalamment sur le coteau opposé, décoré partout de jardins et de frais bosquets. Dans la verdure, ressortaient au loin, de tous côtés et dans toutes les postures, de jolies maisons soigneusement blanchies et ornées d'un encadrement de briques. En faisant un retour sur la scène que nous occupions, nous trouvions sous la treille une grande table, autour de laquelle commençait à courir un cercle animé de couverts. Une tapisserie faite de divers morceaux, mais tendue avec netteté et prévoyance, était destinée à garantir de l'humidité du sol les pieds des convives. Dans un coin, rafraîchissait un bataillon de bouteilles rangées par ordre de bataille, les conscrits en avant, et les troupes d'élite par derrière, pour achever l'assaut.

Nous nous récriâmes sur la beauté de l'aspect et sur l'ingénieuse sensualité qui avait tiré un si bon parti de cette heureuse situation.

« C'est moi, nous dit notre homme, qui ai planté tout cela, moi qui ai greffé sur ces sauvageons tant de roses d'espèces différentes. J'ai fait plus d'un essai, Messieurs, et je me suis piqué

à plus d'une épine; mais, avec du temps et de la patience, on vient à bout de choses plus difficiles. Or çà, Messieurs, vous avez été bien inspirés en venant nous visiter à cette époque. C'est aujourd'hui qu'on célèbre la Saint-Loup, fête patronale de notre petite ville. Vous avez déjà pu voir beaucoup de préparatifs. Pour moi, je paye aussi mon tribut de zélé citoyen, et j'ai invité à dîner quelques bons amis; j'espère que vous voudrez bien, au moins pour aujourd'hui, être des nôtres. »

Après huit heures de cahots et de chaleur sur une route poudreuse, tomber du haut d'une diligence dans un joli petit Éden bourgeois, plein de verres et de bouteilles à la glace; aspirer dans le calme l'air pur et la lumière; sentir ses nerfs olfactifs sollicités à la fois par les parfums végétaux et par une odeur flagrante de cuisine, c'était là se trouver dans une position trop désavantageuse pour résister. Un Haïtien aurait été séduit.

D'une commune inspiration, nous répondîmes, mon compagnon et moi, quelques paroles vagues sur l'honneur qu'on voulait nous faire en nous admettant à une réjouissance toute locale, et notre plus forte objection fut que notre dîner avait été commandé à l'auberge. On la détruisit avec plus de force que nous ne l'avions espéré, en nous apprenant que l'on avait déjà tout prévu; que non

seulement notre dîner avait été décommandé, mais que nos effets venaient d'être transportés chez notre hôte, qui nous faisait préparer un appartement. C'était à en être confus et enchanté.

Après le premier moment de confusion, nous fûmes tirés d'embarras par l'arrivée de nouveaux convives : monsieur le lieutenant de gendarmerie et *son épouse*, bientôt suivis de la directrice des postes, grosse petite dame bouffie de prétentions qui cumulait avec ses importantes fonctions le débit d'eau de Cologne, de boules de Nancy, de pilules de santé et autres préparations de cette puissance médicale.

Le reste des invités ne tarda pas à paraître, et nous nous trouvâmes à table environ douze ou quinze convives. La chère fut excellente et même particulièrement délicate, pour un pays où les cuisinières ne lisent sûrement ni Fouret ni Carême, et le vin très bon, comme partout où le sol n'en produit pas.

En vrai Parisien, j'avais passé d'avance condamnation sur le tour d'esprit des gens de province, et, à dire vrai, je n'éprouvai ni surprise ni mécompte ; mais je m'étais inutilement flatté de me dédommager avec le bon sens et les connaissances locales. Nos gens, dédaigneux ce jour-là des choses communes et jaloux peut-être de sou-

tenir l'honneur du pays devant des Parisiens, firent au contraire de l'esprit et de l'élégance à perte de vue. On parla politique, saint-simonisme, et on attaqua beaucoup d'autres choses encore dont le nom n'était pas même prononcé correctement.

Je fis nombre de questions sur les intérêts matériels du pays ; on y répondit avec plus de complaisance que de véritable sympathie. En vain j'espérai de ces dames quelque discussion instructive sur la meilleure manière de préparer les conserves d'oseille et les confitures à froid, tout le monde voulut garder son esprit de fête. Je me rabattis alors sur le lieutenant de gendarmerie, assis auprès de moi ; je comptais au moins en tirer quelque récit de ses vieilles campagnes. J'aime à la passion ces mensonges charmants, involontaires, auxquels chaque nouvelle répétition ajoute comme par une allusion insensible, et que le conteur finit par rendre, à son insu, merveilleuse comme une histoire orientale. Je manque rarement, dans mes promenades, d'en demander de pareils au cocher de *coucou* et au batelier qui me conduisent, vieux soldats, à coup sûr, qui ne trompent jamais mon attente.

Par malheur ce jour-là, le lieutenant était un homme de sens, bourgeois complet, sauf l'uni-

forme, ne parlant même pas toujours de ce qu'il avait vu. Ainsi, déçu du côté de la conversation, je pris le parti de me faire gastronome, moyennant quoi, je passai deux heures d'un bonheur parfait.

Après le café, dans ce moment heureux de renaissance et de léger trouble, où tout paraît au mieux dans le meilleur des mondes possibles, où l'on éprouve ce que M. Azaïs appellerait sans doute, dans son explication universelle, un énergique besoin d'expansion, on proposa d'aller visiter les danses établies au bord de la rivière ; la motion fut accueillie avec acclamation, surtout par moi, qui commençais à m'inquiéter de l'emploi de notre temps.

Nous donnâmes le bras aux dames, et nous arrivâmes à une demi-lune plantée de tilleuls. Nous étions curieux, mon compagnon de voyage et moi, de profiter de cette occasion pour savoir à quoi nous en tenir sur la population féminine de la ville. Dans cette intention, que nous n'osâmes avouer à nos compagnes, nous leur fîmes passer la revue de toutes les lignes de chaises ; nous avions déjà vu une foule de têtes et de tournures comme on en voit trop, et des toilettes comme on les fait, au loin, d'après les gravures du *Journal des modes*.

Résignés et fidèles à notre mission de voyageurs

curieux, nous ne voyions là aucun sujet de contrariété, quand nous aperçûmes dans un coin un groupe à part; environ trente personnes, aristocratie tout entière, admirable d'élégance et de bon goût, colonie envoyée tous les étés par le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin dans les châteaux environnants.

Pas de mouvement de ce côté; mais des physionomies investigatrices et des demi-sourires continuels qui se comprenaient en se croisant. Je commençais à frissonner en pensant que nous ne pourrions échapper à ce tribunal dédaigneux et muet, quand je crus m'apercevoir que nous étions l'objet d'une attention toute particulière et même de quelques chuchotements.

Au même instant, mon jeune compagnon nous quitta précipitamment pour s'avancer, vers cette troupe d'élus, les physionomies devinrent plus sérieuses et les sourires se comprimèrent. Une jeune femme, une sylphide d'une pâleur fraîche et ravissante se leva en rougissant et tendit au lieutenant sa blanche main avec une grâce parfaite; elle lui fit apercevoir aussitôt quelques autres personnes, qu'il s'empressa de saluer. Après quelques instants, il revint vers nous et s'excusa en dissimulant mal sa joie, d'être obligé de nous quitter pour quelque temps; il venait de trouver

là des parents qu'il ne savait pas dans les environs, et il ne pouvait s'empêcher de leur tenir assez compagnie pour qu'ils ne pussent supposer que la rencontre le gênait en rien. Il s'échappa aussitôt et courut rejoindre sa parente, avec laquelle il dansa presque tout de suite.

Nos braves bourgeoises, que l'amour-propre rendait clairvoyantes, ne prirent guère la peine de cacher qu'elles trouvaient inconvenante la conduite de ce jeune homme, qui leur eût paru toute naturelle s'il n'avait passé dans le camp ennemi. Les plaisanteries, bonnes ou mauvaises, sur les dames du beau monde, ne furent pas non plus économisées. Comme on ne pouvait cependant détacher les yeux de ce groupe décrié et envié, j'eus tout le temps d'apercevoir ce qui s'y passait; je vis que mon compagnon parlait de moi, soit pour s'excuser, soit pour me faire plaindre. Je l'avouerai sans honte, placé dans l'alternative de paraître ridicule aux yeux des belles dames, ou de manquer de reconnaissance envers nos excellents bourgeois, je me décidai, au moins mentalement, pour ce dernier parti; je désirais que le lieutenant s'occupât de trouver un prétexte pour venir me délivrer aussi, que sais-je? qu'il m'inventât, à défaut de parenté, des devoirs à l'égard de quelque patron puissant.

Mes provinciaux, qui me suffisaient l'instant d'auparavant, quand je les acceptais, spectateur indifférent et bien désintéressé, comme des objets de découverte et d'observation, m'étaient devenus insipides. J'étais révolté par leur trivialité prétentieuse ; leur audace à singer les belles manières m'indignait, comme s'ils eussent osé parler une langue dont ils ne savaient pas le premier mot. Et puis, que leur avais-je fait pour m'imposer ainsi leur esprit guindé et sans naturel, leur élégance d'emprunt, aussi étrangère à la grâce naïve qu'au bon goût véritable ; enfin tout ce je ne sais quoi provincial qui s'affuble de tout ce qu'on porte, qui parle de tout ce qu'on dit, qui veut être tout et qui n'est rien, sinon détestable ? D'ailleurs, pourquoi m'emmener avec eux ainsi qu'une conquête ? pourquoi me façonner en admirateur, me faire marcher au milieu d'eux comme un converti, me compromettre, enfin ?

Je crus voir les élégantes du bal, les Parisiennes de Paris, tourner vers moi quelques regards de pitié ; j'affectai un air d'indifférence plein de dignité, tant que je crus que leur compassion si désirée me sauverait. Mais bientôt, leur intérêt lassé et leur curiosité satisfaite, chacun ne s'occupa plus que de son plaisir particulier ; les belles dames et le jeune lieutenant, mon camarade de

table et de voyage, m'oublièrent tout à fait pour ne songer plus qu'à faire de l'égoïsme à eux tous.

Jamais naufragé qui voit passer et disparaître au loin le navire auquel il a fait d'inutiles signaux de détresse n'éprouva une angoisse plus amère que celle qui me serra le cœur en me voyant submergé sans espoir de secours. Après quelques moments de véritable serrement de cœur, je fus saisi d'un secret accès de rage et je me dis, comme le poète : « Je veux me livrer aux joies les plus cuisantes. »

Du hœrest ja, von Freud' ist nicht die Rede :
Dem Taumel weich' ich mich, dem schmerzlichsten Genusz,
Verliebten Hass, erquickendem Verdruss.

Tu comprends bien, il ne s'agit pas ici de plaisir. Je veux m'abandonner à l'ivresse du vertige, aux jouissances les plus cuisantes, à la haine d'amour, à la peine qui soulage.

(Goethe, *Faust.*)

J'emmenai bien vite nos grosses dames à l'extrémité opposée de la demi-lune, et je proposai une contredanse; puis, sans attendre de réponse, je saisis la main de la directrice des postes, et je la fis sauter et pirouetter d'une manière dont elle avait pro-

bablement perdu l'habitude depuis longtemps. Je les passai ainsi toutes en revue; c'était plaisir de les voir tourbillonner à perdre la respiration, à me demander grâce!

La sueur ruisselait sur leurs épaisses collerettes; elles avaient vingt fois failli tomber; mais, de suspect que j'avais paru tout d'abord, en raison de mon accointance avec le jeune lieutenant, j'étais devenu un homme charmant. Je m'étais, de fait, comporté en véritable Parisien, impertinent sans qu'elles s'en doutassent, aimable à mon insu. Ainsi soutenu par la fièvre qui m'aiguillonnait, je conservai pendant près de deux heures les forces voulues pour ce métier formidable, qui eût éreinté M. Albert, de l'Opéra.

Cependant la nuit commençait à baisser. On me dit que toute la ville avait coutume de se rendre à cette heure *à la Redoute*, près du Mail. « Allons donc à la Redoute, près du Mail! » m'écriai-je encore altéré de vengeance; et nous partîmes. Je continuai, pendant le chemin, à donner cours à mon irritation par une gaieté forcenée; toute la compagnie applaudissait à mon implacable amabilité. Cependant la beauté de la soirée, les brises tièdes et embaumées qui flottaient sur un paysage mourant dans les demi-teintes du crépuscule, l'éloignement des objets de comparaison qui m'a-

vaient agité, me calmèrent et me rafraîchirent le sang. La mélancolie me gagnait, je devenais moins bruyant et je sentais que j'allais perdre toute ma faveur dans l'esprit de mes compagnons. J'avais pris le parti de me rabattre sur l'éloge du pays, quand nous approchâmes de la Redoute.

C'était une grande salle, qu'on aurait très bien pu qualifier de grange sans des fenêtres dont les vitres avaient été drapées par les araignées. Quand nous eûmes été admis, au prix de trente centimes par tête, j'aperçus la véritable population provinciale, sans mélange et dans toute sa pureté.

Pendant que nos gens s'établissaient, j'examinai à loisir les éléments de l'assemblée. Mais quel aspect, hélas! Plus d'aristocratie étrangère! plus d'élégance exotique! A vrai dire, je n'en fus point fâché; seulement, en fait d'aristocrate, on me signala un étudiant qui, anticipant sur les vacances, était venu faire admirer dans son endroit des bas de soie chinés, des souliers de daim jaunes et une sorte de barbe à la Henri III qui s'harmonisait comme elle pouvait avec les pointes montantes d'un col de chemise très moderne. Les demoiselles, tout en ricanant, se le montraient ou se le disputaient comme un modèle de bon goût; les plus mesurés, pénétrés de la dignité des traditions locales, espéraient pour lui que l'âge et un solide

établissement dans le pays le feraient renoncer à ces distinctions discordantes.

J'examinai encore quelque temps tous ces groupes, je me demandai si tous ces visages que je voyais animés d'une gaieté si expansive et si bruyante ne couvaient pas quelque mécontentement secret, quelque dépit insupportable comme celui que j'éprouvais. Je me faisais à ce sujet les plus beaux raisonnements pour me persuader qu'il en devait être ainsi ; je ne pouvais m'accoutumer pour ces gens à l'idée d'une joie sans arrière-pensée ; j'étais comme un malade réel ou imaginaire qui, lisant des livres de médecine, retrouve les symptômes de son mal dans les diagnostics même les plus insignifiants. Je sentis pourtant qu'il fallait revenir auprès de mes hôtes, et je voulus à toute force renouer la chaîne de mes prouesses dansantes ; mais le paroxysme était passé, ma gaieté était devenue rationnelle et maussade, je ne pus parvenir à reproduire mon accès.

J'enviais, mais inutilement, la robuste énergie de ce tragédien qui, à la foire de Caen, avait joué deux fois dans un jour le rôle d'Hamlet, et je compris qu'il fallait, pour conserver ma réputation intacte, me retirer à temps du théâtre de ma gloire. J'allai donc trouver notre receveur, et je

lui dis que la fatigue de la journée commençant à se faire sentir, j'avais besoin de quelque repos.

Il s'empressa de sortir avec moi, pour chercher sa servante qui devait me servir de guide. Nous trouvâmes la bonne fille au dehors avec les paysannes, qui, le nez collé contre les vitres des fenêtres, contemplaient avec admiration les amusements des bourgeois. A la vue de cette méprisante séparation de la part de gens si peu faits pour y prétendre, je fus d'abord saisi de pitié et d'indignation; puis je me réjouis de ce qu'ils reconnaissaient ainsi, malgré eux, la légitimité des exclusions aristocratiques, et je me retirai enchanté de la justification que me fournissait cette disposition universelle à distinguer et à classer.

Je me dis, chemin faisant, que j'avais moins tort que ces bons paysans, puisque, après tout, à la faveur d'attentions que j'avais d'abord voulu éviter, les bourgeois, mes hôtes, s'étaient crus autorisés à m'emprisonner dans un cercle d'habitudes qui n'étaient pas les miennes et de plaisirs qu'on ne devait imposer à personne; en même temps, mon humeur rancuneuse se demandait ce que les paysans auraient gâté au milieu d'eux.

Ainsi réconcilié avec moi-même, je rentrai chez mon hôte en fort bonne disposition et je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil profond. Il y

avait déjà longtemps que j'avais perdu la conscience de mon dépaysement, quand je fus éveillé par le retour de mon jeune compagnon, qui rentrait tout échauffé d'une réunion où l'avait présenté sa délicieuse cousine. Il me raconta des merveilles de la fête qui avait été organisée avec un goût exquis, chez un vieux général, dans une demeure ravissante. Il en était encore tout ébloui : il entendait encore le son des instruments, il sentait encore la main de sa cousine, la fête circulait encore autour de lui, le pauvre jeune homme! Aussi était-il parleur animé et compagnon tout éveillé, pendant que moi, plongé dans cet état de torpeur qui n'est ni la veille, ni le sommeil, ni le songe, je répondais par mots entrecoupés à ses brillantes descriptions.

« Quand je vous ai quitté, me dit-il, j'ai pris le bras de ma cousine, un bras si léger! et nous nous sommes mis à courir à travers l'aubépine jusqu'à la demeure du général.

— Moi, lui dis-je, j'ai eu deux pesantes bourgeoises à mon bras, et nous avons marché au pas dans un chemin pierreux.

— Moi, reprit-il, je suis entré avec elle dans un salon de verdure mollement éclairé ; il y avait des violons, une clarinette, un galoubet, que sais-je? Tout cela chantait doucement, la pelouse était ten-

due à neuf et nous avons dansé là comme des ombres, vous savez, dans Horace :

Geminisque sororibus audet
Ducere nuda choros.

— Moi, lui répondis-je, j'étais dans une grange qui sentait la vieille paille, et qui était éclairée au suif; en fait de musique, il n'y avait ni galoubet, ni flûte, mais bien une grosse caisse à faire tomber les murs de Jéricho. Nous bondissions sur les dalles de la grange *sicut agni ovium et sicut arietes,* pour répondre à votre citation. »

Lui, en se déshabillant : « Elle est si jolie, ma cousine! si simple! si moqueuse! quels doigts!... J'ai ramassé son mouchoir de batiste, il est là sur mon cœur! et son bouquet de violettes, là sur mon cœur! et son sourire, là sur mon cœur! et sa voix aimée, là sur mon cœur! C'était charmant! »

Moi, en bâillant : « Ma danseuse m'a marché sur le pied, et je sens encore son empreinte brûlante là sur mon pied! et sur ma main l'empreinte où sa main m'a touché! C'était charmant aussi! Laissez-moi dormir », m'écriai-je.

Mais lui, racontait toujours les aventures de sa soirée. Jeune homme heureux, il cherchait à retenir le rêve qu'il avait fait tout éveillé. Moi, au contraire, je ne demandais qu'à me plon-

ger dans un rêve quelconque, tant soit peu aristocratique, pour me délivrer de toutes ces pesantes réalités. Heureusement, lorsqu'il fut las de faire du bonheur et de la poésie, mon jeune compagnon s'endormit.

Le jour commençait à paraître. Quelques heures de sommeil sont ordinairement tout ce que permet l'agitation d'une situation inaccoutumée. Je ne pouvais plus espérer de me rendormir. Je me mis à une fenêtre qui donnait sur le jardin, observant avec ravissement les progrès de l'aurore, aussi sensibles que le pas régulier de l'aiguille sur le cadran ; épiant l'un après l'autre tous les bruits qui s'éveillaient successivement.

Quand la basse-cour fut éveillée, quand j'entendis remuer dans la maison, et quand j'aperçus notre hôte lui-même, en habit blanc, qui venait respirer la fraîcheur matinale, je pris ma revanche sur le lieutenant, et je le réveillai, tout en lui rappelant le but de notre voyage. L'agitation de la nuit passée lui permit de s'exécuter de bonne grâce. Après un déjeuner fait de fort bonne humeur, nous partîmes pour le terrain aux antiquités avec notre hôte, enchanté de nous servir de guide et de se procurer une distraction, même scientifique : c'était un événement rare dans sa vie de provincial.

Nous prîmes le chemin qui nous avait conduits la veille aux danses, près de la rivière. Il me parut tout différent. Le jour matinal, la fraîcheur de la verdure renouvelée par la nuit; le silence interrompu seulement par le chant de quelques oiseaux et par les explications de notre cicerone; surtout la liberté de jouir de mon plaisir comme je l'entendais, et de rêver à mon aise, ajoutaient un attrait tout nouveau à des lieux que j'avais déjà trouvés charmants. Je ne pouvais me lasser de me dire que personne à présent ne me commandait plus de m'amuser selon l'usage du pays.

J'essayai alors de communiquer à mes compagnons un peu de mon enthousiasme champêtre. Vains efforts! mon lieutenant pensait à sa cousine, passion d'un jour!

Le receveur me répondit, en me faisant observer l'art avec lequel les paysans employaient à l'irrigation de leurs champs les petites sources qui se trouvaient en abondance à mi-côte.

J'aurais donné beaucoup, la veille, pour de pareilles remarques; mais je ne pus m'empêcher de penser en ce moment que le nombre des gens vraiment sensibles aux beautés de la nature est bien plus rare qu'on ne croit.

Tout le monde, sans doute, ressent avec plaisir la tiédeur de l'air, l'éclat joyeux de la lumière;

mais ces jouissances à l'usage de tous n'occupent qu'un instant l'homme qui n'en a pas fait une étude, une analyse spéciale. En vérité, il faut, pour bien sentir la nature, être devenu connaisseur avec autant d'attention qu'on le fait pour les tableaux. Tel homme s'extasiera devant la gigantesque magnificence d'un chêne séculaire, auquel son voisin répondra, d'un ton approbateur, ce que ce bel arbre, abattu, *rendra* au moins de cordes de bon bois.

A vrai dire cependant, mes réflexions n'avaient rien d'hostile. J'étais si heureux ce matin-là! Je prenais ma revanche sur mes compagnons. A présent, j'étais chef d'expédition, j'avais une volonté à faire prévaloir; j'arrachais le lieutenant au souvenir de ses belles élégantes, et j'allais faire au receveur les honneurs de son propre pays; je triomphais!

Je me souvins alors que l'inspecteur des finances me l'avait donné pour un homme de mérite. Je fis appel à ma bonne volonté, et je trouvai beaucoup de raisons pour justifier l'opinion du receveur. Je me rappelai d'abord beaucoup d'hommes de ce mérite tout spécial, qui n'est jamais à dédaigner, surtout chez ceux qui ont fait le sacrifice de leurs facultés et les ont concentrées toutes au service d'une idée utile. Puis la vie et l'entou-

22.

rage auxquels le receveur avait été condamné me revenaient en mémoire. Il lui avait fallu sans doute émonder le luxe brillant et dangereux de ses belles qualités inutiles; se rabougrir pour ne pas exciter la jalousie; se baisser jusqu'à ses voisins pour ramasser les seules jouissances qu'on eût laissées à sa portée. Peut-être était-ce quelque autre René devenu sage, qui, plus docile aux conseils, avait enfin compris que le bonheur n'est que dans les voies communes et dans les bureaux de l'enregistrement.

Après plusieurs riants détours dans notre conversation et dans notre promenade, nous arrivâmes enfin aux antiquités que nous étions venus chercher si loin. Le lieu était peu compliqué et peu gothique. Après bien des efforts et des recherches, nous reconnûmes un petit portique qui avait dû être d'un assez bon style; il était à moitié enfoncé dans le sol, et encadré dans les murs d'une sorte de magasin à fagots; des colonnes plates cannelées, quelques figures devenues camardes et manchotes, par suite des injures du temps et des polissons, étaient les seuls restes qui pussent alimenter notre curiosité et notre faim de gloire.

On ne connaissait pas autre chose dans le pays en fait de monuments, et l'inspection minutieuse des alentours ne nous donna pas de plus grandes

espérances. Faire fouiller le terrain pour trouver des médailles ou des fragments de statues eût été au moins hasardeux; on ne découvre pas tous les jours Herculanum!

Je demandai au lieutenant s'il pensait qu'il y eût là pour nous matière à publication : il me répondit par un éclat de rire. Au fait, en réunissant à grand'peine tous les plans, profils, coupes, élévations, aspect actuel des lieux, projet de restauration, dissertation sur la géologie locale, et autres circonstances aussi importantes, nous aurions pu fournir à peine huit à dix cahiers grand-aigle, de six feuilles chacun; cela n'en valait pas la peine, assurément.

Nous nous contentâmes donc, pour emporter d'autres souvenirs que ceux de la danse de la Saint-Loup, de dessiner une vue détaillée de toutes ces pauvres ruines, dont je me promis bien d'envoyer un double tout encadré à notre ami le receveur : ornement bien agréable pour sa salle à manger! Après quoi, et malgré les instances de notre hôte, nous quittâmes le pays, pour n'y plus revenir, s'il plaît à Dieu!

En rassemblant en moi-même les souvenirs de cette expédition, j'y ai retrouvé quelque peu de rancune, et je demanderai à ceux qui s'y connaissent, si je dois en effet une grande reconnaissance

à des gens qui, sous prétexte de me fêter, m'ont confisqué à leur profit toute une soirée, ont tout dénaturé le plaisir que je me promettais, et l'ont remplacé par l'étalage d'une amabilité bâtarde, d'un esprit frelaté, et d'une bonne grâce achetée avec le *Journal des tailleurs*, enfin une perpétuelle contrefaçon de Paris.

Cette maussade aventure m'a dégoûté pour longtemps de la manie des antiquités; depuis ce temps on ne me parle jamais de ruines sans que je rêve bals champêtres et marchandes d'eau de Cologne. Quoi qu'il en soit, n'allez pas croire que j'aie manqué de faire, selon l'usage, toutes les offres de service possibles au receveur de l'enregistrement et des domaines de la ville de F***.





GASPARD HAUSER

(1835)

On se plaint de la stérile fécondité des auteurs. Il vous vient des livres de ci, de là, de partout. Vous avez déjà trop de romans; on va donc vous en donner de nouveaux.

Il y a chroniques sur chroniques; en conséquence on en compose de plus belle. Du drame, vous n'en voulez plus, du vaudeville vous n'en faites qu'un : *hélas !* de la littérature quelconque, vous ne voulez pas vous baisser pour en prendre; or sus, voilà des drames, voilà des vaudevilles; et, pour de la littérature qui ne soit que de la littérature en général, en voici et en voilà.

Qu'est-ce à dire, Messieurs les auteurs, vous moquez-vous de moi, public? Compteriez-vous sur moi? Me prenez-vous pour dupe de vous,

pour dupe de moi, pour dupe de qui Dieu voudra ?

Je ne sais si le public parle ainsi, sa voix est si facile à couvrir ! Il lui faut, comme à toutes les autres, pour être entendue, du silence de près et de loin ; et vous savez du reste si la voix publique peut se promettre quelque peu de silence, aujourd'hui où rien ne demeure à sa place. N'en déplaise à bien des gens, à tout le monde peut-être, nulle part la multitude ne se fait entendre. Elle a trop d'échos pour ne pas se taire.

Elle les laisse retentir de sons tels quels, elle se tient dans sa sombre et muette majesté ; les signes visibles dont elle suspend l'usage, elle les tourne tristement en surcroît de vie intérieure ; elle se souvient, elle prévoit, elle écoute, elle attend, rien que cela.

Dans ces jours de malaise où la peur est la seule providence connue, dans notre France qui n'est ni debout ni assise, mais bizarrement accroupie, soit pour s'étendre bientôt à plat, soit pour mieux s'assurer du secret de son élan, dans votre Paris à vous, peuples et rois de l'Europe qu'il fait et refait à son insu, il ferait beau voir une chose dont personne n'a eu l'idée et qui a dû peut-être s'exécuter unanimement pour qu'il fût donné à un homme, à un seul, moins que cela, à moi écrivain inconnu et

déjà fatigué pourtant, de souhaiter que cette chose arrivât.

Ce vœu si naturel et si simple, et par cela même si longtemps ignoré de celui qui le forme, c'est de savoir si l'opinion publique, en littérature comme en tout le reste, avoue ses interprètes. Nous qui sommes n'importe quoi, c'est-à-dire vous qui êtes ce qu'il vous plaira, sommes-nous de l'avis de ceux qui parlent pour nous ? C'est quelque chose que cette question, j'espère. Si elle vous paraît vague, comme ce qui touche à tout, ne vous hâtez pas de répondre oui, ou de répondre non ; ne vous hâtez pas de douter même. Ceci regarde tous les départements de l'esprit humain.

Mon avis est que bien des gens. y compris vous et moi, ont perdu, sans savoir comment et en toute conscience, l'habitude de penser ce qu'ils disent et de dire ce qu'ils pensent, en sorte que vous avez sur moi un droit que je prends sur vous : vous pouvez me prier de me taire pour mieux écouter ce que j'ai à vous dire de vrai.

Grand et noble précepte ! sujet éternel de méditation, digne, peu s'en faut, de me faire prolonger la digression de mon début ; digne de vous dédommager de l'ignorance où je vous laisserai, d'ici à je ne sais quelle page, de la nature précise de mon récit et de l'intérêt que ce récit aurait pour vous.

Cette histoire que je veux vous faire, ou plutôt vous refaire avec les matériaux épars que j'ai rassemblés, c'est l'histoire de Gaspard Hauser, ce jeune homme exposé dans la ville de Nuremberg à l'âge de dix-huit ans et qui à dix-huit ans était aussi ignorant de toutes les choses de la vie que l'enfant qui vient de naître.

Homme au maillot, intelligence à la lisière, perpétuel bégaiement, tâtonnement sans fin, intelligence au-dessous de l'instinct; c'est là un roman purement psychologique, entièrement dégagé d'aventures merveilleuses : quoi, en effet de plus merveilleux que cette aventure!

Un homme enfant! Un homme qui ne sait ni marcher, ni entendre, ni voir, ni comprendre, ni sentir, ni aimer ce qui est fait à notre image! Cependant voilà bien ce que j'ai vu de mieux, moi, dans cette histoire.

Après cela, que vous importe de savoir de qui Gaspard Hauser était fils et par quelles raisons il avait été exposé ainsi, ce pauvre enfant! Que vous importe tout cela? Et à moi donc?

Je vous prie donc d'être indulgent pour cet essai d'un nouveau genre, pour ce nouvel essai de pensée et de style, dans lequel j'entre en tremblant et qui probablement ne me réussira pas.

Gaspard Hauser n'est pas la première chose venue, il n'est pas même le premier homme venu. Il s'agit ici de tout l'homme, par conséquent de tout l'univers et par conséquent de tous les siècles. L'histoire dont je vous dois le récit réveille les pensées sociales, élève à l'honneur du doute des besoins effrontément universels, remet en question l'art, la nature, le cœur, la vie, les vœux de l'âme et des sens.

Gaspard Hauser ! quel spectacle que celui d'une intelligence naissant longtemps après elle-même, gardant sous l'œil de Dieu seul l'unité si fixe de ses fonctions, pour l'épandre un jour en une variété d'idées, de mouvements, de vouloirs, qui rendra saillante pour nous-mêmes la richesse de la vie morale, restée jusqu'ici visible à celui-là seul qui a tout fait !

Le monde extérieur nous prend la meilleure part de nous-mêmes.

Immortels et périssables que nous sommes, nous donnons presque tout au présent, cet éternel mensonge de l'avenir.

Le présent nous tient de court, tout en satisfaisant par son vague réel à ce désir d'immensité qui nous agite en nous tranquillisant. Insensés que nous sommes ! nous attribuons aux sens ce qui appartient à l'âme. Le regard c'est l'âme, l'ouïe

c'est l'âme ; l'âme a un langage qui est à elle, elle se parle et elle se répond à elle-même, sans que ce dialogue sublime, qui se passe en nous, nous rende attentifs et fiers. Le siège de la vie est un sanctuaire. Là tout est mystère, parce que tout est beauté. Mais nous aimons les portiques, les frontispices, les fantaisies de l'art ; nous prenons d'une chose tout ce qui n'est pas elle, nous sommes de grands philosophes, voyez-vous.

Cependant, philosophes, publicistes, peintres, poètes, qui que nous soyons, il n'est pas que la dignité de l'homme ne nous frappe quelquefois. Et s'il nous prend envie de bien voir ce que c'est qu'un homme, ce ne sera pas dans l'étal d'un amphithéâtre, à coup sûr. Ce qui disparaît de l'homme n'était pas l'homme. Arrière donc notre poussière, allons au grand, au vrai, au durable, et n'ayons pas peur de valoir plus qu'on ne prétend. Appartenir à l'animal d'aussi loin que possible, toucher la terre comme un point de départ, reculer quelque peu vers la source de toute grandeur, est-ce donc là être si rétrograde ? Quand bien même nous perdrions à cela un peu de positif, voyez donc le grand malheur !

Gaspard Hauser est un beau sujet d'étude ; mais, avant de le produire en scène, il est bon de préparer le lecteur.

Vous me direz : « Pourquoi donc ? montrez votre homme d'abord ; qu'il agisse et qu'il parle tout de suite, et qu'il nous débarrasse de vous. »

Si c'est là votre dernière volonté, lecteur, il faut bien vous obéir. J'ai beau vous dire que je n'ai pas d'histoire à vous raconter, vous voulez que j'arrive à mon histoire. Vous me trouvez bien lent, j'imagine ; pour ma part, je vous trouve bien pressé.

Moi, je tenais beaucoup à ce pauvre Gaspard Hauser, avec lequel vous voulez vous amuser un quart d'heure. J'aime Gaspard Hauser ; ce héros si monotone en apparence, c'est mon bien, et je vous l'envie ; le plaisir douloureux avec lequel j'ai suivi les développements si lents de son intelligence, c'est encore ma propriété, et je vous la dispute.

Et n'est-ce rien, je vous prie, qu'une pensée chèrement nourrie? Voulez-vous qu'un artiste vous livre ses rêves, ses doutes, ses éclairs, sur-le-champ, comme un insignifiant bonjour qui se jette au premier venu, et sans donner un regret à leur mystère ?

En serons-nous donc toujours là, nous autres conteurs, occupés à sauver notre tête, comme la sultane des *Mille et une Nuits,* et toujours trem-

blant de faire notre conte ou trop long ou trop court ? Non pas, cela n'est pas possible. Il faut un peu de liberté même à celui qui est venu pour vous amuser et pour vous distraire ; il faut un peu d'indulgence, même à vous, sultan ! son juge et son bourreau, qui avez résolu de lui faire couper la tête.

Ici finit la longue préface de mon récit à venir, qui, j'espère, sera très court.

Cette histoire demandait d'ailleurs une préparation quelconque. Le sujet en est étrange, vous le verrez bien, et, quelque ménagée que puisse être l'exposition, le récit pourrait encore vous paraître abrupt. Il est au delà de l'imagination ; il fallait, pour vous introduire dans cette région nouvelle, traverser bien des espaces, hasarder plus d'un pas, s'exposer à se perdre pour vous guider.

Nous avons à ce sujet deux choses à voir.

Gaspard Hauser, jeté avec une âme nue, avec des organes neufs, au milieu du monde réel ; Gaspard Hauser, resté enfant jusqu'à l'heure d'être homme, nous servira de reflet pour ce que l'habitude nous rend comme non avenu. D'un autre côté, il sera lui-même un spectacle ; il nous fera pénétrer peut-être le mystère moral et physique de notre être, que l'on croit comprendre parce qu'on n'en est pas tourmenté. Cette fois nous serons

confondus, moins encore de notre ignorance que de l'idée de ne l'avoir pas soupçonnée.

Enfants que nous sommes ! quand nous avons dit : *Ceci est naturel,* nous croyons avoir compris ce mot, parce qu'il est le dernier de tous.

C'est au contraire alors que nous sommes moins près de comprendre ce qui se passe, témoin Gaspard.

Par lui nous verrons à quoi se réduisent nos illusions.

Son instinct, plus fécond que notre raison en plein rapport, nous dira merveilleusement combien nous sommes pitoyables. Homme de la nature et de la vérité, il jugera nos mœurs, nos arts, nos sciences. Ce sera plaisir de voir si ceux qui se donnent en cela pour organes de l'homme ont compris peu ou beaucoup ses besoins originels et le vrai sens de ce qui se passe en son âme ; nous saurons s'ils ont mission pour faire parler la foule, ou pour la représenter jamais, elle qui a, comme Gaspard Hauser, comme tout ce qui est enfant dans le monde, peu de paroles parce qu'elle a peu d'erreurs, quelque chose de surhumain dans ses vœux, parce qu'elle garde de son mieux quelque enfance et médiocrement de goût pour ce qu'on appelle les belles créations, grâce à ce précieux oubli où nous la laissons tous, en

23.

criant, à tout ce qui n'est pas elle, que c'est à elle que nous voulons parler.

Tous les journaux allemands ont parlé de Gaspard Hauser. Ce jeune homme fut exposé en 1828, au milieu de Nuremberg, sans qu'on sût par qui. Un habitant de la ville le trouva à sa porte. Il le questionna, l'examina, lui témoigna cet intérêt qu'inspire un inconnu embarrassé de sa personne, mais il ne put rien en tirer.

Cet homme, prenant cet étranger pour ce qu'il voulut, le remit entre les mains de la police pour plus ample informé.

Gaspard Hauser, on l'apprit bientôt, était un malheureux grandi physiquement dans l'enfance de la pensée. Quelle que fût la cause de cet état, personne ne douta de sa réalité. On se mit en devoir , non plus de reconnaître si c'était de sa part quelque amère mystification, ou même une stupidité proprement dite, mais d'éclairer, au nom de l'humanité, l'obscur et terrible moyen par lequel son intelligence souvent frappante, et ses facultés de toute nature, qu'on ne put longtemps méconnaître, avaient été suspendues si miraculeusement pendant des années entières.

Les journaux allemands firent là-dessus des conjectures qui ne nous regardent guère, puisque nous ne faisons pas un roman; ces conjectures

avaient à Nuremberg l'intérêt de médisances ou de calomnies indigènes. La famille de l'inconnu était traitée, on devine comment, par la curiosité locale.

Ce qui nous touche, ce n'est pas la justesse ou l'invraisemblance de ces conjectures, mais bien le personnage qui les fit naître.

Gaspard Hauser est assez intéressant par lui-même. Un homme, jeté au milieu des hommes, sans rien avoir de social ! Une âme qui n'a jamais pensé, senti, voulu à notre manière ! Des organes étrangers à nos impressions, ignorant la lumière, le son, les distances, la vie intérieure ! Quel miracle !

Nous avons bien assez de cette étude, sans en faire même un roman de mœurs ; donc pour tout devoir, nous prendrons Gaspard Hauser comme il s'est montré, et nous le conduirons à l'état où il est parvenu, par tous les degrés qui séparent la végétation de la vie morale.

Parmi les précieuses remarques dont il a été l'objet, nous choisissons les plus caractéristiques, empêché que nous sommes de traiter à notre satiété une matière qui demanderait des volumes, s'il est vrai toutefois qu'après des volumes, on puisse croire qu'on a peint notre nature.

Lorsque Gaspard Hauser fut soumis à un examen calme et serein, on s'aperçut bientôt d'un étrange phénomène. Ce jeune homme, selon l'ex-

pression qu'il employa plus tard, *n'était venu au monde* qu'au moment où il avait paru parmi les hommes. Pensées, paroles, regards, tout en lui travaillait à naître. Ses facultés physiques, comme ses facultés morales, avaient été jusqu'alors comme n'étant pas.

Ce n'était pas l'homme sauvage avec la stérilité de son âme, mais aussi avec la perfection de ses sens. Ce n'était pas la nature morale absorbée dans la nature physique. Dans Gaspard, tout était ébauché, quoique le temps n'eût pas manqué au développement de son être. Avec la taille et la proportion de l'adolescence, il avait tout ce qui constitue l'enfant. Les mouvements n'avaient pas de direction. Il ne connaissait pas les distances. La lumière offensait sa vue, et, loin de lui révéler la présence des objets, les jetait devant lui dans un pêle-mêle effrayant.

La curiosité publique avait fait de lui ce qu'elle avait pu. On avait retourné Gaspard, on l'avait regardé en tous sens, on avait voulu faire des expériences sur cet enfant de six pieds ; et de tout cela il ne serait pas résulté grand chose, peut-être même le pauvre jeune homme serait-il tombé de son état animal dans un pire état encore, si le bon sens et l'humanité des magistrats n'eussent sauvé cette intelligence si attardée, en la dérobant à la

niaiserie acquise et mise en double du public proprement dit.

Après la première surprise causée par l'apparition de Gaspard, on se rendit compte de ce qu'on éprouvait à sa vue, et on remarqua surtout une chose, c'est que ce jeune homme présentait comme deux êtres. A la première vue, on le jugeait imbécile et frappé de nullité dans ses organes aussi bien que dans sa nature morale. On ne voyait en lui qu'un essai du Créateur, une inexplicable ironie dans la distribution de ses dons. Gaspard alors n'inspirait que cet intérêt court et maladif, cette attention tournée en remords, qu'on éprouve devant un être qui ne vous comprend pas. Il y avait là une sorte de douleur, non pas nerveuse, comme on s'exprime souvent sans avoir rien à dire, mais intellectuelle, mais sociale, mais artiste.

Voir Gaspard, c'était se rappeler tout ce qui n'était pas lui; entendre ce qui lui tenait lieu de parole, suivre le mouvement de cette âme qui tombait de repos en repos; étudier le maintien, le geste, la démarche de Gaspard, c'était comprendre, par le contraste, une vérité presque ignorée à force d'être connue; c'était contempler face à face l'immense et plus qu'immense avantage pour l'homme d'être au milieu de ses semblables.

Gaspard fut un sujet d'étude pour tous les pen-

seurs. Ce qui lui manquait, était-ce seulement la vie sociale? Quand il aurait appris à imiter nos mouvements, à redire nos paroles, à sentir, à vouloir, à penser comme nous, n'y aurait-il plus rien à faire de cet homme enfant? En un mot, pouvait-on lui souhaiter de nous ressembler en tout? La question était grave. On la posa peut-être, car les soins dont on entoura Gaspard indiquent dans ses protecteurs du sens et de l'observation, quoique les choses aient été un peu précipitées.

Au reste Gaspard n'était pas facile à juger : à travers l'obscurité de son état, on démêlait plusieurs particularités étranges. Il restait habituellement anéanti, insensible à tout, demi-mort à tout ce qui réveille et touche les hommes; mais cette stupeur n'était pas la stupidité. Seulement il se faisait dans cette âme une nuit et un silence incompréhensibles. Ni le bruit, ni le mouvement, ni la diversité de spectacle ne le tiraient de son engourdissement. Rien ne vivait en lui.

Une chose fut bientôt reconnue : Gaspard n'avait pas été plus disgracié par la nature que le vulgaire des hommes, et l'absence de toute influence expliquait seule sa manière d'être. Loin d'être inhabile à ce qui occupe les organes et l'intelligence de l'homme, Gaspard avait une finesse, une profondeur d'aptitude qui, par son excès

même, équivalait à une impuissance vigoureuse. Il vivait dans un étourdissement plein d'angoisse. La lumière, au lieu de l'animer et de le distraire, agissait sur lui comme par masse; il en était heurté, ébranlé, mis hors de lui.

Son œil discernait tout dans la nuit la plus profonde. Une toile d'araignée, que vous n'eussiez pas distinguée en plein jour, était vue de Gaspard dans l'obscurité. Il en aurait compté les moindres fils et indiqué l'épaisseur, si la parole et la pensée avaient accompagné en lui l'impression physique. Dans le jour, il semblait perdre la vue. Frappé à la fois de tous les rayons, il était accablé d'un ensemble dont les détails lui échappaient. Il voyait tout, quand il fallait voir quelque chose; ce n'était pas un arbre, une maison, un tableau, un filet lumineux, mais à la fois et sans analyse un labyrinthe de lignes, un entassement redoublé de formes, une affluence irrésistible de splendeurs : il s'y perdait, il n'en pouvait plus, il demandait grâce au soleil !

Son ouïe n'était pas moins parfaite que sa vue; d'abord on ne s'en était pas douté. Assourdi par des sons de toute nature, il avait entendu comme n'entendant pas; autour de lui on parlait, on marchait, on produisait mille sortes de bruit. Rien n'y faisait.

Gaspard n'avait pas vécu parmi les hommes. Il ignorait la valeur des sons. Il ne distinguait point le pas du claquement des mains; il aurait pris la voix humaine pour le sifflement du vent.

Pendant longtemps il agit comme un homme frappé de surdité. La finesse extrême de son ouïe changeait pour lui l'effet du son, comme la délicatesse de son œil dénaturait l'impression de la lumière. L'impuissance où il était de démêler les sons les rendait tous égaux par le fait.

Occupé machinalement, comme un enfant de deux ou trois ans, avec un jouet, il restait insensible au bavardage des curieux, au fracas qu'on produisait de toute manière pour essayer de le distraire, à la musique, au son des cloches, au retentissement du tonnerre, à tout ce qui était bruit au dehors de lui.

Dans cette question de la sociabilité, si souvent remuée par le dernier siècle, il y aurait un point neuf et curieux. Je ne sache personne qui s'y soit attaché, personne surtout qui en soupçonne l'importance : ce serait de savoir, indépendamment de l'étude de la parole, quel est le rapport des sons avec le perfectionnement de l'homme.

Chacun de nos sens est nécessaire aux autres. *L'oreille a sa vue*, a dit un grand écrivain, le toucher a son ouïe, l'œil a son goût, nos organes

empiètent les uns sur les autres. L'homme est trop savamment composé pour n'être pas harmonique, pour manquer de cette unité tant aimée des esprits supérieurs, tant contestée dans les œuvres d'art, tant négligée dans notre XIXe siècle.

On a remarqué que les animaux ne voyaient pas comme nous les couleurs, les formes et les proportions. Leur ouïe doit offrir les mêmes différences. Pour l'homme tout a une signification. La diversité des sons, qui a ses règles et son but, doit tendre, dans les vues du Créateur, à lier, par des rapports spéciaux, une foule de choses que leur confusion rendrait inutiles ou fâcheuses.

Gaspard en offrit un exemple. D'abord, avons-nous dit, dans chaque bruit il entendait mille bruits, comme dans chaque nuance il voyait d'innombrables couleurs, comme dans chaque mouvement il rassemblait toute une succession de mouvements. Ces impressions si tumultueuses ne l'étaient pourtant pas plus que les idées qu'on se formait de Gaspard. On ne se rendait compte de rien. On le regardait, on l'écoutait, et on rêvait.

On aurait pu mieux faire.

Son état révélait le nôtre, de même que le silence aide au souvenir d'une mélodie et la fait renaître plus vivante et plus vraie; de même que l'obscurité éveille l'imagination, la repeuple de fleurs,

d'oiseaux, de beaux fleuves, et les crée presque mieux que l'auteur de toutes choses.

A la vue de Gaspard que l'écroulement du ciel n'eût pas fait tressaillir, on se figurait la prodigieuse puissance des sons sur notre organisation et notre intelligence. Parlez-nous des sons pour prouver l'âme humaine.

La vie se manifeste à nous dans leur infinie variété. Depuis le gazouillement du chardonneret jusqu'au rugissement du lion; depuis le murmure du ruisseau jusqu'au sombre et immense grondement des mers; depuis l'archet de Paganini jusqu'au canon de Bonaparte, il y a certes un belle échelle d'idées à remonter ou à redescendre. Ce serait plaisir d'y voir un homme de génie, un de ces envoyés d'en haut qui nous dispensent le vrai avec ou sans mesure, un Weber, un Mozart, un Beethoven, nous dire, si le langage de leur art daignait devenir de la parole, nous raconter, chacun avec ses mille âmes à lui, nous dévoiler, autant qu'il le pourrait ou l'oserait, les merveilles de cette région où ils vont puiser sans mesure et sans fin.

Ce serait là, j'espère, une belle et religieuse leçon; elle expliquerait une chose qu'on veut avoir comprise: cette sympathie, cet éternel esprit de famille qui va au-devant des grands musiciens.

On verrait là, non plus seulement une réunion toute naturelle, mais une loi sociale aussi profonde qu'oubliée. L'homme y apparaîtrait comme l'écho de tous les langages qui se parlent dans la nature. Bruit léger, sifflement, mugissement, solennité de la tempête, tout viendrait, dans la pensée de l'observateur, concourir à former un des mondes qui remplissent le monde plus grand de l'âme humaine et y enchaîner par de nouveaux liens ces êtres innombrables qui sont faits pour elle, afin que rien n'échappât à sa prise.

Auteur de *Fidelio*, c'est à toi que cela était possible. L'univers te cachait peu de chose. Grand cœur, toutes les voix nées pour émouvoir te parlaient d'abord, si elles n'étaient pas tes propres réponses ; imagination fécondante, tu comprenais et les cris du ciel, et les murmures de la terre, et les silences de l'homme ou de Dieu ; intelligence souveraine, tu prenais sur le fait la sagesse créatrice, et l'ordre, et les rapports, et les générations de vérités qui ne luisent pas pour nous ; tu les tirais d'une immense nuit, que l'Europe ne saura pas refaire malgré tous ses aveugles efforts.

L'indifférence de Gaspard pour les merveilles du monde visible en relevait le prix pour ceux

qui les goûtaient. A son occasion on faisait un retour sur soi-même, et des vérités inconnues jusque-là, ou jugées trop simples pour être étudiées, prenaient un caractère de douceur ou de noblesse à la vue de ce faible enfant de vingt ans, inaccessible à tant de choses, dépourvu de la précieuse faculté de les rassembler et de les convertir en éléments de vie morale; cette mort partielle de Gaspard, ce tombeau d'intelligence, nous inspirait quelque chose d'amèrement religieux. Vous vous sentiez pleurer sans qu'il coulât une larme de vos yeux. A la vue de ce jeune homme dont l'âme nue et glacée avait si longtemps attendu la vie, un inexprimable mélange de sensations diverses vous relevait vers le ciel et vous recourbait vers la terre en même temps. Alors vous ne saviez plus lequel entendre, étonné que vous étiez de tant de bonheur. Alors, dans votre reconnaissant enthousiasme, vous nommiez comme il vous plaisait la Providence; vous l'accusiez magnifiquement de la disgrâce d'une créature, vous l'accusiez plus noblement encore de vous avoir favorisé sans bornes.

La tournure pieuse et musicale du caractère allemand devait faire naître ces pensées dans les protecteurs de Gaspard.

Il n'y a point de pays où l'âme comprenne

mieux l'harmonie. Pour qui a vu les alliés à Paris, il y a un fait merveilleux, c'est l'accord franc, c'est l'intimité de commerce, c'est la société d'esprits et de cœurs qui régnait dans ces innombrables masses pour l'exécution d'airs nationaux. Les régiments allemands n'étaient qu'un seul homme; leur intelligence en ce point, ce don si merveilleux de se servir d'écho l'un à l'autre, d'exprimer et de comprendre à un degré inouï les passions qui sont la vie et l'honneur d'une armée, cette fraternité toute surhumaine était certes un trait de physionomie morale, et un esprit supérieur y aurait pu voir de haut la différence de leur génie militaire avec le nôtre.

Si les sons ont tant de pouvoir sur l'âme humaine, s'ils y répandent tant d'idées et de sensations, quel dénuement pour Gaspard que leur absence complète! quel sommeil moral! quel fade milieu entre l'existence intellectuelle et la végétation!

La physionomie de Gaspard peignait fort bien cet indicible état. Son regard était vague, et, quand il se fixait quelque peu, il y avait dans sa limpidité je ne sais quoi de trop immobile. On n'y découvrait point d'expression, ce n'était rien qui arrivât de l'âme; pas de variété, de signification, pas de succession de vouloirs, pas d'annonce de

quelque chose d'intérieur qui eût précédé ou qui dût suivre ce regard.

Dans cet œil, frappé de rayons visuels comme celui du premier animal, vous cherchiez vainement un de ces innombrables langages que l'homme sait parler. Par moments, il vous semblait que Gaspard allait s'émouvoir. Le son guttural et inintelligible qui lui tenait lieu de voix venait à s'assouplir. Des inflexions douteuses, et posées involontairement, succédant à des mouvements qu'on prenait pour de la joie ou de la tendresse, vous portaient à croire qu'il se passait quelque chose dans Gaspard. Des objets riants présentés à sa vue, des physionomies belles et bonnes, des couleurs de son goût, l'avaient un moment tiré de son insouciance, et son regard allait traduire ce commencement de réveil.

Il n'en était rien, hélas !

C'était un grave et triste spectacle. Un homme au milieu des hommes, étranger à ses semblables, indifférent à leurs avantages, ignorant ce qui lui manque, et, dans cette impuissance de les comprendre, ne s'apercevant même pas qu'il est à son tour une énigme.

L'état de son intelligence se décelait donc par le regard. C'était bien le cas de dire que l'œil est le miroir de l'âme.

On ne pouvait contempler Gaspard sans faire cette remarque, et sans la faire dans toute son étendue. On se composait une histoire de tout ce qui serait arrivé si ce jeune homme eût su converser par le regard, à l'exemple des personnes qui l'entouraient. Les curieux, à l'aide surtout de leur silence, s'exprimaient pleinement dans ce langage refusé à Gaspard. Des coups d'œil significatifs, rapides, prolongés, humides et sombres, faisaient circuler autour de lui ces idées pressées et sans limite qui naissent en nous du souvenir de ce que nous sommes. Les phénomènes de la pensée, si souvent mis dans l'ombre par notre étourderie, et regardés comme peu curieux au prix de nos puérilités matérielles, ces beautés multipliées du règne des âmes, que leur affluence éternelle bien plus que leur secret fait compter pour rien, resplendissaient puissamment et délicieusement dans le langage muet dont Gaspard était l'occasion. Autour de cette âme enfouie qui, bien même qu'elle eût trouvé un langage, n'aurait pas eu d'écho dans ses organes, il se formait comme une couronne d'autres intelligences, réveillées par ce sommeil, étincelantes dans cette nuit profonde, reproduites chacune par toutes les autres dans ce concours d'idées, de tentatives, de bons désirs, qui les rapprochaient de Gaspard

et lui constituaient une sorte de famille. C'était un beau spectable, et de part et d'autre très neuf en vérité.

Gaspard excitait plus que la curiosité. Son état différait en tout de celui de l'homme social. Tout l'avantage qu'on avait sur lui, c'était d'avoir vécu avec d'autres. Quelque faculté qu'on étudiât en lui, on ne pouvait accuser la nature, on penchait même à croire qu'elle l'avait libéralement pourvu. Mais l'isolement avait presque tout annulé. Une foule de dons naturels, qui échappent à l'estime parce qu'ils échappent à l'attention, acquéraient tout leur prix dès qu'on se comparait à ce jeune homme. On se prenait à aimer les hommes, à les remercier profondément, à reconnaître la dignité de leur condition terrestre, en découvrant, par tout ce qui manquait à Gaspard, la prodigieuse munificence avec laquelle la société traite ses membres les plus insignifiants. Grâces de l'enfance, éclat de la jeunesse, majesté de l'âge mûr, mouvement, attitude, pensée, manière d'être, tout cela devenait remarquable à la vue de Gaspard, et l'on était en voie de comprendre que l'homme ne serait rien s'il était livré à lui-même.

Étranger à tout, indifférent à tout, mort à tout, Gaspard était pourtant le lien d'une foule de personnes.

Il se formait autour de lui un concours moral, assez semblable à cette association muette formée par des gens inconnus l'un à l'autre, à l'occasion d'une douleur à contempler, ou d'un grand phénomème à comprendre.

L'apparition de Gaspard au milieu des hommes avait d'abord été un événement, et rien de plus. C'était une nouveauté, une chose impossible, un mystère plein d'intérêt. L'oisiveté des esprits a besoin d'aliment, en Allemagne comme ailleurs, et on se félicitait de cette bonne fortune. Mais après ce plaisir banal, qui, en fait de raretés, s'accommode de ce qu'il y a de plus gai comme de ce qu'il y a de plus triste, pourvu que ce soit une rareté, il devait se faire quelque chose de mieux que des questions sur l'état de Gaspard.

Il s'agissait de le rendre homme, au risque de perdre ces occasions d'étonnement que nous cherchons tous et toujours, et de faire de cet enfant un être aussi complet, aussi admirable, aussi oublié que peut l'être le premier venu, qui n'a tout simplement, pour se recommander à l'attention générale, que les prodiges opérés en lui par le commerce de ses semblables.

Pendant plusieurs mois, Gaspard resta plongé dans son enfance. Sa vie était toute physique. Seulement, de temps à autre, il tombait dans une

sorte de rêverie moitié animale, moitié intellectuelle, quand ses organes recevaient quelque impression.

On pense bien qu'il n'était pas laissé à lui-même. C'était à qui éveillerait son engourdissement. La plupart de ses efforts étaient inutiles; mais, par moments, Gaspard semblait vouloir vivre à toute force. Malgré la confusion de ses signes extérieurs, on découvrait en lui un air de méditation, un recueillement de son être, aussi différents de la manière dont notre âme remplit ses fonctions que de la somnolence où Gaspard était ordinairement plongé. Mais son intelligence retombait bientôt sur elle-même. Impuissante à percer sa propre nuit, elle n'en venait pas même à souffrir de ce malheur. C'était pis que l'ignorance, puisque l'ignorance se connaît quelquefois; c'était moins que la curiosité, car la curiosité a son pouvoir et ses ressources, et elle est moins le commencement de la pensée que sa continuation.

Gaspard n'était qu'une ébauche divine, et il fallait qu'il fût entre les mains de l'homme pour développer ses qualités originelles, aussi bien que pour en reconnaître l'existence. Admirable prévoyance de la nature! En donnant à l'homme tout ce qui fait sa prééminence dans la création, pensée, parole, maintien royal; en lui faisant le

cœur assez vaste pour contenir tour à tour et le ciel et l'enfer, elle n'a pas voulu que tout cela fût à part ; elle a mis pour condition à sa grandeur une alliance, sous mille formes, avec l'humanité entière. S'il a de belles et nobles proportions, c'est lorsque ce commerce l'a sauvé d'habitudes mortelles pour la bonne grâce et la pureté des lignes. Si ses mouvements, sa physionomie, son regard d'être immortel, répondent à tout ce que l'art cherche en lui, ne voyez-vous pas d'où il tient ce charme et sa puissance. N'a-t-il pas mêlé sa vie à la vie de tous ? n'a-t-il pas pleuré sur vos douleurs ? n'a-t-il pas ri de votre rire ? n'a-t-il pas enfanté ses idées dans votre âme ou laissé naître les vôtres dans la sienne ? Avec vous, avec nous, il s'est assis près d'un berceau, il s'est incliné vers une tombe ; il a déployé en gestes, en attitudes, en mouvements incompréhensibles, la grandeur, la multiplicité divine, l'harmonie qu'il porte dans son enveloppe mortelle.

Quand Gaspard sortit intact des tentatives qu'on fit pour le former, et qu'on se fut décidé à en rester là, le pauvre jeune homme parut condamné à vivre et à mourir dans sa stupidité. Bien des gens désespérèrent de lui. On avait fait tant de gentillesses, on avait mis tant d'esprit dans cette affaire ; femmes, enfants, savants, s'étaient donné

tant de peine pour mener la chose à bien qu'il fut dès lors convenu que Gaspard ne serait jamais que ce qu'il était.

Heureusement tout le monde ne fut pas si zélé ni si habile. Parmi les observateurs il se trouva des gens qui ne se piquaient de rien, pas même de réussir mieux que les autres. Ils firent plus que d'essayer ; ils attendirent. Au lieu de fatiguer Gaspard, ils s'efforcèrent de le comprendre. Ils se firent à peu près ce raisonnement très simple sur leur homme adoptif : son existence, de matérielle qu'elle était, devait peu à peu se transformer, et acquérir une à une les diverses parties qui composent la nôtre. Semblable à l'enfant, Gaspard, moitié entré dans la vie, moitié resté en deçà, devait subir la loi commune de développement. Son âge même, loin d'en faire abréger l'application, voulait qu'elle s'étendît encore. Exposé à toutes les impressions à la fois, il ne pouvait pas, comme l'enfant, arriver par un progrès calme et sans péril à l'emploi de ses facultés. Il pouvait, d'ailleurs, succomber dans leur affranchissement unanime. Ni le corps ni l'âme, négligés si longtemps, ne suffiraient à leurs propres besoins, s'ils se développaient tout à fait, tout à coup et en même temps l'un et l'autre. Cette vie disproportionnée eût été un meurtre.

Tout cela fut compris ; et Gaspard fut placé prudemment entre les deux existences qu'il devait échanger, entre une insensibilité qui n'avait rien de l'homme, mais qui laissait de l'espoir, et un réveil complet, qui eût détruit jusqu'aux dons à venir en violant d'un seul coup sa longue paix.

Une famille respectable, par une sorte d'adoption plus profonde que celle d'un enfant, se chargea de Gaspard. Il y avait, comme on voit, en Gaspard non seulement un être faible à protéger, un orphelin à entourer de parents, un enfant à préparer à être homme, mais encore une nature rebelle à soumettre. Il fallait vaincre ce bonheur négatif et pourtant obstiné avec lequel Gaspard retombait dans la nullité de son état. A le voir si malheureux de cette bienveillance, on comprenait tout le crime de ses anciens persécuteurs. On ne maudit qu'à moitié le mal qu'on n'a pas à guérir.

Délivré des importuns, Gaspard, à la faveur de ce repos, parut se remettre et jeter quelque lueur d'intelligence. Jusque-là des gémissements, des mouvements incertains, avaient été ses seuls signes de vie. Tout ce qu'on avait compris de lui, c'est que rien ne l'intéressait au monde, et que l'espèce de tombeau où son cœur et son âme avaient dû passer tant d'années était la seule chose

présente à sa pensée et chère à son cœur. Cette indifférence cessa par degrés.

Tout d'abord on remarqua en lui, comme chez les enfants, son goût pour les objets briliants. Un jouet qu'il aimait beaucoup donna lieu à de précieuses observations. C'était un cheval de carton. Toutes ses pensées, tous ses soins, se concentraient sur ce joujou. Aux transports, aux larmes, aux caresses de Gaspard, quand on le lui présenta, on reconnut qu'il y attachait des souvenirs. On sut plus tard que dans sa longue détention un objet de ce genre s'était trouvé sous sa main, et que c'était le seul être qu'il eût jamais compté pour quelque chose.

Dans la bouche de Gaspard, le mot *cheval* exprimait à peu près tout ; c'était sa pensée fixe, son affection, sa vie. Incapable de s'occuper d'autre chose, il ne devait passer à de nouvelles idées, à des connaissances quelconques, qu'en suivant le cours de cette sorte d'amitié.

Les personnes chargées de l'introduire dans la vie humaine reconnurent que, pour le tirer de cette immobilité de sensations, il fallait trouver le germe des nôtres. Elles sentirent que Gaspard, à l'exemple de tout homme, n'atteindrait un point qu'en partant de celui où il se trouvait. En un mot, loin d'apporter à cette âme tout ce que la leur

possédait, elles crurent qu'il fallait se laisser éclairer, guider, redresser par les indications imparfaites, et pourtant seules vraies, que Gaspard donnerait à son insu.

Cette discrétion fut récompensée; on vit bientôt que Gaspard, appartenant corps et âme à son joujou, étendait déjà le domaine de ses propres facultés en parcourant les rapports qui naissaient de celui-là.

Gaspard recevait des cadeaux de tout le monde : c'étaient des chevaux comme le sien, des papiers coloriés, des soldats de plomb, et mille bagatelles de ce genre. Absorbé dans la contemplation de son cheval, il considérait les autres objets comme dépendances de ce premier objet, et par un progrès naturel il en venait à les disposer autour de lui. L'idée de l'ordre, de l'harmonie, des convenances, découlait déjà pour lui d'une prédilection d'enfant. Son existence n'avait été jusque-là qu'un point imperceptible, mais central; elle allait déjà s'élargissant en cercle grâce aux êtres qui venaient de donner prise à des facultés endormies en attirant à eux la vie intérieure et comme non avenue en Gaspard.

Il secouait déjà en partie sa pesanteur ; il subissait les lois d'une croissance particulière à mesure qu'on multipliait les objets propres à faire famille

avec ceux qu'il aimait. Son intelligence commençait à poindre; le plaisir, la douleur, la réflexion, la direction des mouvements corporels, prenaient en lui un caractère véritable, et, malgré l'immense intervalle qui le séparait des autres hommes, on espérait fermement l'avènement de Gaspard à l'état social. Son imbécillité, inattaquable auparavant, présentait un côté ouvert; mais il fallait user sobrement de sa bonne volonté : trop de leçons pouvaient éteindre son intelligence, trop de sentiments pouvaient comprimer son cœur.

Si l'artiste qui a bien conçu son œuvre a des peurs sublimes quand il s'agit de l'enfanter; s'il est comme jaloux de lui-même, et qu'avant de livrer à tous le don divin qu'il avait reçu lui seul, et pour lui seul peut-être, il se sente malheureux de laisser sortir de son âme ce qu'il n'a pourtant pas la force d'y garder, qu'on se figure les joies, les alarmes, le religieux orgueil d'un homme, d'une famille qui, voués au plus noble des arts, à l'art de créer l'homme véritable dans ce qui n'est encore qu'une apparence, découvrent enfin le premier rayon de la lumière qu'ils ont à dispenser !

On a peint l'ivresse de la maternité, et celle-là certes a sa grandeur. Une créature imiter son auteur et donner la vie! Un être faible, craintif,

modeste, s'élever au-dessus de tant de puissances humaines autant que l'enfantement est au-dessus de la destruction, et sentir qu'il est beaucoup, qu'il peut beaucoup, parce qu'ici-bas son règne n'éblouit personne! C'est bien noble et bien beau!

Mais une mère n'est qu'une mère. Qui dira l'enfantement de l'âme, l'éveil de la pensée, la résurrection du cœur! Comptez le nombre de vies donné à l'homme par son alliance avec les hommes! Mesurez l'espace alloué à ses conceptions, quand il a reçu le pouvoir de les former! Contemplez-le tout entier, si votre regard peut faire tant à la fois; contemplez-le agrandi par l'acquisition de nos manières d'être, atteignant tout ce qui n'est pas infini, abrégeant l'immensité divine pour la déposer dans quelque partie de lui-même, puis la déroulant à travers la vie humaine; oui, vraiment oui, s'avisant d'exclure toute limite dès qu'il lui plaît d'espérer, de croire, d'aimer, de distribuer le bien et le mal, l'erreur et la vérité, la vie qu'il n'a déjà plus et l'immortalité qu'il n'a pas encore. C'est très noble et très beau, cela!

L'instituteur de Gaspard, homme religieux et plein d'âme, put voir à plein la naissance intellectuelle de son élève. Gaspard était essentiellement bon; les soins de cet homme et de sa famille ne pouvaient manquer leur effet sur son cœur. Il

s'était pris d'amitié pour les enfants. Leur douceur, leurs petites félicités, leur soumission filiale, étaient un spectacle qui renfermait sa leçon, et Gaspard la comprit avant qu'on songeât à l'exprimer.

L'idée d'union fraternelle, d'esprit de famille, de beauté morale, fut bientôt présente à Gaspard. Elle ressortait de tout ce qu'il voyait ; son attention avait d'abord été toute matérielle, tant qu'elle s'était bornée à son joujou ; elle était devenue faiblement raisonnée, lorsqu'elle eut atteint l'ordre, la marche, l'accord des objets qu'il rapportait à un seul ; elle fut enfin morale, à partir du moment où son cœur parla, où il entrevit le concours de toutes ces âmes qui, vivant d'une même vie, se donnant l'une à l'autre, se répandaient à plein bord en secours mutuels, en échange de joies et de peines, en douces et pacifiques vertus.

L'instruction commence par l'intelligence, l'éducation commence par le cœur. Né pour commander comme pour obéir, l'homme a besoin d'aimer l'homme pour régner sans tyrannie, pour servir sans esclavage, pour maintenir ou atteindre son rang social moins par l'idée que par le sentiment de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il n'est pas.

Gaspard eut le bonheur d'être traité sur ce pied-là. Le respect, la reconnaissance, lui tinrent lieu

des pensées qu'il n'avait pas encore. Des mœurs simples et intéressantes, beaucoup d'oubli de soi-même, le soin même de négliger paternellement cet enfant d'adoption, telles étaient les principales chances de succès dans cette grande entreprise. Gaspard se laissait aller à sentir et, quand cela lui prenait, il souriait, il s'attendrissait, il écoutait, âme contre âme, les bienfaisantes vérités qu'on réservait pour lui.

Dans cette méthode, assez peu usitée du reste, on retrouverait celle des mères. Savantes dans le vrai puisqu'elles aiment puissamment, souveraines dans leur action en vertu même de leur esprit de dépendance, les femmes, quand elles n'ont pas perdu trop de qualités à acquérir celles qu'on leur impose, les femmes prennent sur l'enfance un empire aussi vaste qu'il est peu admiré. Rien n'égale l'intelligence du jeune âge comme rien n'égale sa sensibilité ; or, je ne sais si la supériorité d'un homme, en quelque genre que ce soit, est autre chose que le développement non interrompu de ce commerce divinement pur dont il se souvient à peine, ou bien le retour franc et décidé à ces impressions, aussi lointainement vraies, aussi pleines de salut que l'est toujours la conscience de ce que l'on est. Qu'est-ce que l'élévation, la gloire, la puissance, si ce n'est le resplen-

dissement de la physionomie de l'âme ? Et cette âme, n'est-elle pas en nous ce qui est le plus nous-mêmes ? Et cette essence de notre être, ce principe d'unité de nos futures actions, cette originalité commencée, ne sont-ils pas confiés à l'instinct maternel ? N'est-ce pas lui qui veut le premier les voir vivre, s'épandre et se dessiner ? C'est en se posant sur notre âme que l'âme maternelle y porte chaleur et mouvement. Ces paroles qui sont tout amour, ces regards qui sont tout amour, ces choses sans nom qui sont tout amour, cherchent et vont dégager dans l'enfance ce qui fera plus tard le grand homme, le vrai brave, l'amant sublime, l'artiste inspiré. C'est par tout cela que la véritable beauté de l'âme se détache et tend à se succéder en se surpassant ; c'est par tout cela que nous arrivons, par un bond de la pensée, de la nuit au jour, de la nullité d'une première existence à la pleine et riche possession de tout ce qui constitue la vie sociale. Il y aurait un beau livre à faire là-dessus. Je voudrais que l'on peignît les influences nourricières de l'amour et de la piété domestique, et que pour y mettre le dernier trait on y comparât les influences des maîtres en tout genre. Ce serait chose curieuse. Pour peu que la matière fût en bonnes mains, nous verrions, dans le tableau de

ces contrastes, une révélation moitié burlesque, moitié sublime. D'un côté, la nature serait prise sur le fait, menée à bien, ennoblie comme tout ce que le cœur se mêle de gouverner ; l'enfance, placée sous l'œil d'une philosophie qui mérite un plus haut nom puisqu'elle est un sentiment, et s'essayant, sous des formes délicieuses, à tout ce qui alimente et fait agir les facultés morales; l'esprit, l'indépendance, la recherche de l'inconnu, le privilège, si mal respecté plus tard, de croire et de prouver qu'il n'est esclave de rien, ni d'une autorité, ni d'une réputation, ni d'un pédantisme, ni même d'aucune liberté. D'un autre côté, en regard de ces bienfaits maternels, dont la conservation ou le recouvrement sont toujours ce qu'il y a de mieux en nous, on verrait la profonde impuissance des savants, des rhéteurs, des métaphysiciens, voire même des habiles de toute sorte, de ces hommes ennemis de tout ce qu'ils croient faire, nés pour stériliser indéfiniment ce qu'ils veulent rendre fertile; on les verrait réduisant la jeunesse à reculer vers l'enfance, malgré l'instinct de progrès qui se trahit dans le corps et dans l'âme de l'homme, ou bien à se faner misérablement sous la fausse lumière et sous la chaleur plus fausse qu'on s'avise de lui distribuer.

Le monde est plein de gens qui ne savent ni ce

qu'ils sont, ni ce qu'ils peuvent, ni ce qu'ils désirent. Fats, flâneurs, sophistes, impudents, timides, une foule d'hommes vont, viennent, sans but, sans allure, sans aisance. Ils sont là, jetés par le hasard, repris par le hasard, n'appartenant ni à votre passé ni à votre avenir, justement parce qu'ils n'en ont pas eux-mêmes. Ne serait-ce point que leur vie est manquée ? Et ce malheur date-t-il de leur naissance, ou bien est-il le fruit d'une éducation faite à rebours ? N'en doutez pas, les médiocrités qui foisonnent ici-bas, les âmes valétudinaires qui offensent la santé des âmes bien portantes, les gens déplacés, ces hors-d'œuvre de l'humanité qui se multiplient à faire peur, sont un présent fait au monde par les instituteurs, les arbitres des règles, les esprits exercés, les juges officiels. Trouvez, je vous prie, ou plutôt cherchez-moi une espèce de sots qui ne puissent se réclamer de cette paternité.

Leibnitz répondait de tout en Europe, si on lui avait confié la jeunesse. Ce n'était pas si mal ! Il était savant, il est vrai ; mais à cela il y avait un remède, c'était son génie. Homme religieux et simple, il n'eût pas manqué de rappeler la jeunesse à sa dignité primitive. Il aimait à réunir des enfants, à les voir s'ébattre, étinceler de vie, déployer dans leurs mouvements la liberté de leur

âme, cette liberté née du milieu de notre être, de ce point de lumière intérieure qui n'est pourtant pas nous, mais qui est Dieu lui-même entrevu dans son sanctuaire. Leibnitz se prenait à penser par le cœur, à embrasser la multiplicité de rôles qu'ils rempliraient un jour; il les rendait heureux pour un moment, pour mettre en relief leurs diverses aptitudes, sachant bien que les leçons tristes et sèches n'apprennent rien, si ce n'est à souffrir, en dépit du Créateur.

Il eût donc fait pour Gaspard ce que l'on faisait à Nuremberg. Il se fût délassé de son génie en suivant la marche enfantine de ce jeune homme vers le monde réel. La faiblesse, l'innocence, la naïveté, ont un charme puissant pour les hommes supérieurs. Impatients de tout ce qu'ils savent, ils se complaisent à tout ignorer par moments et à redescendre dans cet état mystérieux et béni où l'âme nouvellement née, seule à seule avec son auteur, accepte à peine la vie qui lui vient de toute autre part, et rentre sans cesse sous je ne sais quel invisible abri, avec ses anxiétés, avec son bien-être; avec un redoublement d'amour de tout ce qu'elle fait.

Gaspard inspirait un intérêt profond. La simplicité céleste de son cœur, exprimée par toute sa contenance, lui donnait un genre de beauté si pur,

si étranger aux sens, qu'on croyait la découvrir sans leur secours. Ce n'était plus un corps inerte, dont les mouvements cessaient pour des journées entières, ou se montraient douteux et contradictoires. Sa physionomie avait acquis une signification. Sa voix, quoique souvent rebelle à la pensée, s'était assouplie, et rendait souvent par la parole, et toujours par l'accent, les accidents de son cœur et de son intelligence. Il souriait, et le sourire, ce caractère si digne de méditation, refusé à tout autre animal, avait dans les traits de Gaspard des nuances d'une ravissante délicatesse. C'était le reflet d'une âme où l'homme n'a rien gâté encore parce qu'il n'y a rien fait ni rien mis. Mélancolie, bonheur, amour du vrai ; tels étaient les sens divers qu'on donnait à son sourire. Souvent même, après en avoir joui tout amicalement, tout saintement, on perdait toutes les idées que ce sourire avait traduites. Par un de ces heureux hasards qui nous font penser comme ne pensant pas, sentir avec autre chose que le cœur, voir sans le secours des yeux, la présence de Gaspard, le pouvoir seul de ses muets transports, vous plongeaient avec lui dans l'infini. Son regard, image parfaite d'une âme parfaite, vous atteignait jusqu'au fond de votre être ; et là vous retrouviez, revêtues de la lumière divine, ces vérités sans

nombre et sans prix semées par le Créateur en vous, hors de vous, dans le Ciel, sur la terre, dans l'ensemble et dans les détails de la vie sociale, et qu'il nous est donné de contenir toutes, chaque fois que nous admettons Dieu en nous. En regardant Gaspard, on échappait aux illusions les plus ordinaires, et on se surprenait avec lui à être simple, docile, pur, comme si on eût été aussi au premier essai social.

Il y avait dans cette disposition quelque chose de sacré dont on ne se défendait pas.

A mesure que Gaspard entrait dans les pensées humaines, il devenait plus cher à sa famille adoptive; il en resserrait les liens par cette puissance, accordée à l'enfance, de porter autour d'elle la grâce et la force que son innocence possède sans le savoir.

Après avoir eu pour maîtres toutes les personnes qu'il avait pour amies, il se trouva qu'à son tour il leur apprenait bien des choses. A sa vie première, qui n'était pas une vie, avait succédé un certain réveil. Ce n'était pas encore la raison dans sa plénitude, mais c'était déjà l'instinct avec toute sa pureté. Il lui échappait des traits qui valaient toute une science acquise. Semblable encore à l'enfant dans le progrès de tout son être, il redressait le sens à bien des gens, sans autre habileté que le naturel.

Exempt de nos préjugés, Gaspard arrivait chez les hommes avec une ignorance d'erreurs qui compensait en lui l'ignorance de la vérité. Il n'est pas clair qu'on acquière par nous plus d'idées qu'on n'en oublie. Si Gaspard avait manqué de leçons pendant bien des années, il n'en avait pas reçu de fausses ou de ridicules, et c'était beaucoup. Ce que nous appelons nos idées et notre savoir eût été pour Gaspard un joug, et rien de plus peut-être. Son enfance, cultivée à notre manière, eût été plus incurable, plus tristement faite à l'erreur, qu'au sortir de cette existence nulle et voilée, où toute action, et même celle du Créateur, avait été suspendue.

Désormais Gaspard prenait rang parmi les hommes. Il avait beaucoup à demander et beaucoup à offrir. Il pensait enfin, il se trouvait un cœur, il recevait des impulsions de toute nature; quelque éloigné qu'il fût de toute son individualité, quoiqu'il ne fût encore que l'ombre de lui-même, la vie, la vérité, l'appel de l'avenir, étaient en lui tout éclatants. C'était plaisir de le voir, abîmé dans ses rêveries, sonder ces invisibles abîmes, ces mystères infinis qui entourent l'âme humaine, quelque part qu'elle recule ou qu'elle avance. Avec ce goût de l'inconnu, Gaspard poussait à travers bien des vérités les esprits

les plus vulgaires. Il marchait au milieu des immobiles : Gaspard ne savait rien, mais il voulait savoir. Il rendait sainte et magnifique, par ses désirs, par ses efforts, cette science de la vie qui lui manquait encore, et que les autres possédaient trop commodément pour la relever. En contemplant la lutte de cette âme contre ses ignorances, on découvrait tout le domaine de notre pensée. Grâce à Gaspard, on comprenait que l'infini est partout, à commencer par des milliers de riens. Il réfléchissait sur la nature de la famille, et se doutait que la famille était une merveilleuse conception du Créateur. Il pleurait d'admiration en acquérant une idée d'ordre, de mœurs, de bienséance, et voilà qu'on se disait : — Ces choses sont grandes et quelque peu divines, bien que jamais nous n'en ayons tenu compte ! Ce qu'on était, ce qu'on avait, ce qu'on voulait ici-bas, tout cela se devinait, se développait sans mesure, dès qu'on voyait Gaspard, non plus comme un objet rare et mystérieux, mais comme un être de notre nature, resté en deçà d'elle, et la reconnaissant, à distance, aussi merveilleuse, aussi sublime que vous la voyez en effet, avant d'avoir fait le dernier pas vers elle.

Un jour Gaspard était plus absorbé que de coutume. Quelques têtes légères en auguraient mal,

Au lieu de cette naïveté sublime qui le caractérisait, on l'avait trouvé impassible, stupide, et comme vaincu par un immense sommeil.

Selon l'usage, personne ne se faisait justice; on ne se demandait pas si l'air anéanti de Gaspard était une preuve d'animalité, ou bien si le pauvre jeune homme était las et rendu d'avoir écouté des sottises. Rien n'est plaisant, ou, si vous voulez, rien n'est triste comme ces sortes de méprises. Celui qui en est l'objet passe d'un supplice à un autre. On l'ennuie d'abord, et on l'ennuie ensuite. Tant qu'on lui a prêté quelque esprit, on s'est dispensé d'en avoir, on a été fade, sec, niais, à qui mieux mieux: car chaque qualité qu'on veut choyer dans les autres nous met à même de prouver qu'elle nous manque. Ce mal une fois fait, tant à nous qu'au prochain, nous ne le tenons pas quitte. Nos importunités l'avaient puni de vouloir se passer de nous; nous l'abandonnerons à l'instant où, devenu aussi stupide que nous, il aurait besoin de nous.

Gaspard était triste; il souffrait. Sa physionomie, tour à tour éclairée par quelque chose d'intérieur et couverte d'une ombre indéfinissable, exprimait une disposition particulière, un de ces états mixtes où l'âme fuit et cherche mille choses, où la joie tourne à la tristesse, la vérité au doute, la vie et toute son intimité à une inexprimable agonie.

Plongé dans ses pensées, le bon jeune homme oubliait tout, jusqu'à ses pensées mêmes. Son regard, après avoir jeté quelque éclat, retombait peu à peu dans le sommeil ; on eût dit que son âme et sa paupière se fermaient en même temps.

On avait beaucoup parlé, et, contre sa coutume, il n'avait pas tenu compte des réponses, tout en faisant les questions. Sa voix, empreinte d'une mélancolie magnifique, avait gagné en accent ce qu'elle avait perdu en netteté, à mesure qu'elle se retirait du milieu des autres voix, abandonnant encore çà et là quelques paroles à l'attention des interlocuteurs, et prenant par degrés ce caractère inexplicable qui fait que parfois dans une parole, comme dans un regard, on n'ose plus croire qu'il y ait rien de matériel.

La compagnie s'était beaucoup agitée. Les enfants avaient sautillé, fait des gentillesses ; on voulait qu'ils eussent été charmants. Ce n'était donc pas leur faute si tout cela n'avait servi à rien. Les femmes n'avaient rien négligé pour distraire Gaspard : empressement, gaieté, attentions infinies, robes de couleur, bruit de la soie et du soulier qui crie, essences précieuses, mouchoirs de batiste, et toute l'innocente coquetterie des femmes honnêtes, elles avaient essayé de tout, mais en vain. Gaspard allait peut-être passer pour un ingrat, et

personne n'eût dit que non, pas même moi, peut-être. Quand vous êtes jugé par l'esprit des femmes, taisez-vous par pitié ; quand vous êtes jugé par leur cœur, taisez-vous par devoir.

Gaspard se taisait, mais ce n'en était pas mieux. Les soins de mère, de sœur, d'amie, que chaque femme lui prodiguait, ces fonctions diverses étaient réunies dans les moindres actes, dans des cadeaux offerts, dans des secours donnés à son inexpérience. A voir chacune des femmes occupée de Gaspard, on l'eût prise pour plusieurs femmes. Dans la bienveillance de ces femmes, mêlée de hardiesse et de simplicité, on voyait toute une succession d'âmes, les divers âges du cœur, l'innocence qui ose parce qu'elle ignore, la chasteté timide dans ses soins, parce qu'elle sait quelque chose, et la sagesse des derniers ans, qui n'est plus ni craintive, ni hardie, parce qu'elle n'est que la sagesse.

Le silence de Gaspard attristait les hommes, et, comme pour consoler les femmes, on avait tâché de le tirer de sa rêverie, bien moins dans l'espoir d'y réussir que dans le dessein d'en prouver l'impossibilité.

Les jeunes gens perdirent leurs peines comme les vieillards. Ni la pétulance, ni le calme, ni les propos joyeux, ni les graves leçons, n'éveillèrent Gaspard.

Il était décidé que ce jour-là rien ne le toucherait.

Tout le monde s'était mis en frais, à l'exception d'une seule personne.

C'était l'instituteur de Gaspard, homme de sens, mieux que cela, homme de cœur. Quoique instruit jusqu'à l'érudition, sa rare intelligence avait cette indépendance, cette naïveté de mouvement qui n'appartient qu'aux âmes exemptes du triste fardeau de la science. Il laissa faire les importuns. Il savait bien qu'ils finiraient par se lasser de Gaspard.

Avez-vous quelquefois compris un homme qu'on ne comprenait pas? Avez-vous joui de votre découverte ?

Au moment où les amours-propres, succédant à la bienveillance, se liguaient contre lui sans se le dire, accumulaient leur ennui pour exhausser leur dédain, vous est-il arrivé de réclamer pour la victime, et de doubler votre intérêt pour elle par votre pitié pour les autres ?

Gaspard, malgré son insensibilité, n'était une énigme que parce qu'on le voulait bien ; l'instituteur le pénétrait. Il n'avait pas songé à faire l'habile ; il avait souri des efforts des hommes et des femmes. Quelque chose lui disait que Gaspard l'écouterait, lui répondrait, mettrait toute son âme à sa merci.

Rien ne vous rend seul comme une société factice. Alors plus que jamais votre cœur veut du repos, votre pensée du silence, tout votre être l'affranchissement. Alors vous n'avez rien à demander, et partant rien à pardonner, pas même l'amitié qu'on vous témoigne. Vous n'avez qu'un seul besoin, celui d'oublier les autres; ils n'ont qu'un devoir, celui de vous absoudre.

L'instituteur en prit son parti. Il laissa la compagnie s'épuiser, revenir à la charge, en finir une bonne fois, et se retirer enfin, mécontente de Gaspard, et persuadée qu'on n'en ferait jamais rien. Il ne s'agissait cependant que de savoir l'interroger.

C'était par une belle soirée d'hiver. La famille adoptive de Gaspard, restée seule près de lui, se livrait à des jeux enfantins, entremêlés de cette gravité douce qui varie, presque invisiblement, les scènes de la vie domestique. La paix de ces âmes était merveilleuse. C'étaient des finesses que le cœur désavouait à temps, et qui devenaient ainsi des épanchements de bonhomie; c'étaient des gaucheries, des malentendus, des embarras, accompagnés d'une grâce bien supérieure à celle qui frappe les regards, et d'autant plus délicieuse qu'elle échappe en un sens pendant qu'on la saisit dans un autre. Si les plaisirs de famille sont

si vrais, c'est qu'il leur manque assez de choses pour qu'on se sache gré de les goûter encore. Il faut qu'on s'estime en proportion de ses jouissances. Pour s'ennoblir par elles, il faut qu'on puisse se dire : J'en ai bien voulu !

Au milieu de tout cela, Gaspard, rêveur, isolé en pensée, ne semblait pourtant pas perdu. Il ne vivait que par l'âme ; mais ces bonnes gens en étaient presque là. Leurs entretiens, leurs mouvements, n'étaient que ce qu'il fallait pour porter et rapporter leurs pensées. On se parlait bien plus du cœur que de la voix. Gaspard eût pu rester pensif tant qu'il aurait voulu sans gêner les allées et venues secrètes de ces âmes. Elles s'entendaient avec la sienne, arrivant comme elle, et sans s'en douter plus qu'elle, à une rêverie sublime. Accord inexprimable ! bienheureux silence ! arrière-vie de l'homme sur la terre ! Dans ce moment, Gaspard et cette famille, avant de s'être demandé de quoi il était question pour tous, s'élevaient vers la même pensée, recevaient la même influence ; ils allaient bientôt voir où ils tendaient, et les admirables voies qui les avaient tous conduits à leur but. Gaspard, sous son silence et son insensibilité, cachait aux autres et à lui-même un plein réveil d'idées et de sentiments. A tout cela il ne manquait que des noms. Une parole dite à pro-

pos par l'instituteur pouvait révéler ces choses, qui ne demandaient qu'à se reproduire. Gaspard, deviné à un degré quelconque, serait sorti de lui-même comme par enchantement. Il touchait à une crise décisive. Cette âme s'ouvrirait enfin, et dès lors seulement elle prendrait date dans la vie. D'un autre côté, la bonne et pieuse famille, longtemps impuissante à former Gaspard, à secouer ses restes d'enfance, se sentait plus affectueuse, plus mère que jamais. De douces larmes coulaient de tous les yeux, personne n'avait senti les siennes couler. Elles venaient si lointainement du cœur ! L'idée de Gaspard, restée derrière les autres idées dans chaque esprit, avait dès lors le charme du mystère ; c'était pour chacun une inspiration spéciale, une manière de valoir mieux que les autres ; tous attendaient, sans la hâter, l'occasion de s'ouvrir là-dessus ; un même pressentiment régnait parmi eux ; il les avertissait que Gaspard allait bientôt commencer une véritable vie, si l'on donnait à son âme ce qu'elle semblait prête à recevoir.

Cette scène, moitié silencieuse, moitié parlée, moitié extérieure, moitié invisible, était contemplée par l'instituteur, non pas avec un plaisir de philosophe, mais avec un sentiment d'artiste. C'était dommage d'y rien changer, même en mieux ; il le fallait pourtant. Gaspard pouvait retomber

pour longtemps dans son état, si on ne profitait pas du moment. Son air absorbé n'annonçait ni stupidité ni fatigue; c'était plutôt un repos mêlé d'alarme, une halte de l'âme avant de se jeter dans l'infini, une sorte d'hésitation à se donner pleine naissance : tout était prêt en lui!

L'instituteur ne différa plus. Pour achever l'œuvre secrète de la Divinité, il exécuta un projet longtemps nourri : il voulait occuper à la fois toutes les pensées de Gaspard sans les étourdir, et le conduire, par une impression aussi douce que vaste, à entrer dans la plénitude de l'activité humaine.

Il voulait encore se juger lui-même en se comparant cette fois à Gaspard. C'était la voix de Dieu qu'il allait faire entendre; c'était un spectacle fait pour le cœur de l'homme, qu'il allait montrer et contempler à la fois.

Il prit Gaspard par la main. Sans l'avertir de son intention, il sortit tout à coup, suivi de sa famille, dans la campagne, et là, immobile, muet, montrant à Gaspard les cieux admirablement étoilés, il attendit.

La nuit était belle, on n'entendait aucun bruit; seulement quelques souffles d'air traversaient les branches des arbres dépouillés par l'automne. Tout était désert; aucune autre voix que celle de l'Éter-

nel, aucun autre mouvement que celui de la pensée humaine.

Gaspard n'avait pas témoigné de surprise. Son extase était en même temps violente et calme ; ses pensées n'avaient point paru changer de cours quand on lui avait montré le ciel ; seulement elles s'étaient reconnues dès ce moment ; elles étaient sorties d'une nuit profonde, mais dans cette nuit elles avaient pris naissance et commencé à vivre pour le jour.

La parole lui manqua. Sa figure était inspirée, éclairée par une lumière douteuse, elle était comme l'ombre de son âme. Gaspard se laissait aller vers Dieu avant même d'en savoir le nom ; un instinct céleste l'élevait au-dessus des sens ; il avait retrouvé tout son être enfin.

Pendant qu'il se livrait à de silencieux transports, la famille de l'instituteur avait aussi les siens. Sous l'empire d'une seule et même pensée, ces âmes se trouvaient toutes ralliées. Cette harmonie pouvait se passer de paroles. Émues, éclairées, agitées diversement, suivant l'âge et le sexe, ces bonnes gens se comprenaient les uns les autres comme si Dieu, qui parlait à tous ces cœurs, eût encore rapporté à chacun d'eux tout ce que les autres avaient à lui dire.

Nous avons tous vu pareille chose. Cette union

qui se forme entre nos âmes, tantôt par une alliance de douleurs, tantôt par un concours de jouissances, nous la connaissons tous; elle est mystérieuse autant que belle : belle parce qu'elle vient du Ciel, mystérieuse parce qu'elle vient du Ciel.

Dans la solennité de cette heure d'extase, qui de nous n'a pas vécu avec un surcroît de réalité? qui de nous n'a pas mieux saisi les rapports de l'homme avec l'homme, et commencé dès lors à s'orienter au milieu du temps et du changement? Cela nous est arrivé à vous et à moi; si vous l'avez oublié, voici l'époque. Vous étiez un jour plus frivole que de coutume, rien ne fixait votre esprit, vous ne sembliez être ni vous-même ni un autre; votre légèreté était celle du premier vol de l'âme parmi les erreurs et les vérités de la vie. Vous en étiez à l'indifférence et à la curiosité d'un début, vous que l'âge, les vicissitudes, l'amitié avaient dû depuis longtemps rendre mélancolique; comme il convient à notre âme immortelle, à notre âme étonnée et fatiguée d'être mêlée d'abord à ce qui finira. Je souffrais, moi, et je ne voulais pas souffrir seul; je vous souhaitais ma douleur, parce qu'elle était fière. La société me faisait blessure sur blessure, vous prodiguant sourires et regards; la société entière était comme une barrière entre nous : vous aviez trop à vous en louer; rien ne

vous préparait à aimer ses rigueurs. Maintenant, vous vous le rappelez, n'est-ce pas? Un grand spectacle vous imprima tout à coup les plus intimes pensées; une voix qui n'est pas de l'homme se fit entendre à vous. A la vue d'une multitude passionnée, terrible, sublime, vous tressaillîtes, et quelque chose comme du dévouement et de l'orgueil s'éveilla tout à coup dans votre âme. Je fus compris de vous; vous sûtes pourquoi je combattais, pourquoi j'étais jaloux de ma tristesse; je vous vis homme enfin, prêt aux grandes choses, prenant la vie au sérieux et sentant qu'on est ici-bas pour tous les hommes, excepté pour soi-même.

Une autre fois nous nous devinâmes encore. Las de toutes choses, épuisés de vie morale, éloignés de la Divinité par tout ce qui nous était venu des hommes, nous nous prenions à gémir, à gémir encore. Nos années, ces années si rares, nous semblaient bien nombreuses; le charme présent des souffrances passées, notre supériorité dans la science de la douleur, allaient devenir un parti pris, un niais refus de quelque joie du Ciel. Ce jour-là, c'est vous qui deviez m'éclairer; nous nous promenâmes dans la campagne, muets, calmes, laissant notre cœur se dégager lui-même. C'était sur les bords de la mer; les vagues, cachées au loin

sous les ombres du ciel, venaient mourir, elles et leur grande voix, au pied des falaises. Le bruit lui-même avait quelque chose du silence : l'obscurité était incertaine ; tout apaisait notre âme, tout nous affranchissait d'émotions artificielles ; nous n'osions déjà plus garder d'amertume. En présence de l'infini, le cœur se résout à être grand ; des conventions avec lui-même ne lui vont pas plus que les systèmes de l'intelligence. Il faut qu'il cède, n'importe à quoi ; la majesté de Dieu l'envahit avant qu'il y songe bien ; il est touché, il s'élance, il arrive à son élément.

Et quels pleurs nous versions ! oui, des pleurs, en vérité. La paix nous venait de toutes parts, nous étions soulagés de nos années, de toutes celles qui nous séparaient de l'enfance ; et, retournant à la naïveté, aux émotions faciles, à ce que Dieu avait fait de notre cœur avant les leçons de l'homme, nous étions dignes de nous attendrir avant d'en inventer la raison.

Livrés tous deux aux mêmes pensées, nous nous appartenions davantage ; nous revenions parmi les hommes, non plus pour faire nombre avec eux, mais pour en resserrer la famille, pour nous reprendre à la vie comme deux âmes rendues à la liberté originelle. Dieu, contemplé dans ses œuvres, avait versé en nous une joie secrète et pleine

de force. L'espérance, les grands instincts du cœur, l'orgueil repentant, nous ramenaient aux choses humaines pour nous montrer notre tâche et notre avenir. Amitié, poésie, indépendance, tout recevait de notre changement un air nouveau. Nous nous étions retrempés les uns pour les autres; nos forces iraient alors jusqu'où il plairait à Dieu.

Notre histoire, c'est l'histoire de Gaspard et de sa famille adoptive: en présence de Dieu, de Dieu tout entier, ils acquéraient tout à coup la pleine liberté du sentiment. Dès ce moment Gaspard embrassait tout; il reportait toujours ses regards vers le ciel, à l'exemple de ses amis, ne trouvant pas autre chose à leur dire, et recevant de leur part la même réponse.

Après cette rêverie si unanime, ce qu'on avait prévu arriva. L'instituteur, par cette épreuve, avait changé toutes choses autour de Gaspard. Quelque chose de suave et de puissant, comme l'action de Dieu même, avait pénétré tous les cœurs; Gaspard venait de perdre l'étrangeté de son maintien; il s'abandonnait, il était enfant avec les enfants, gracieux avec les femmes, imposant avec les hommes faits, tout en lui était déjà concevable, facile, social, et cette merveille cachait son auteur. Son âme, rendue à sa dignité, en admettant silen-

cieusement le grand Être, lui empruntait une étincelle de vie, et toutes ses facultés surgissaient à la fois : intelligence, amour, imagination. Sa physionomie, comme voilée de plusieurs ombres, les dissipait successivement pour briller enfin de tout l'éclat de son âme. Il avait de l'aisance, de la vérité dans les mouvements ; la haute et religieuse idée qu'on lui avait fait naître, au lieu de s'affaiblir en se mêlant à des impressions ordinaires, ennoblissait celles-ci en les rapportant au Ciel.

Sa famille adoptive avait aussi gagné à cette scène. Tout s'y était passé simplement. Personne n'avait fait de l'esprit ou du sentiment. On s'était dit ce qu'on avait dans le cœur ; et Gaspard, présenté pour ainsi dire à l'Être suprême par ces âmes franches et pures, semblait leur être rendu par lui pour recevoir des soins de plus en plus sacrés.

Le changement soudain de Gaspard leur servait de leçon. Il n'y avait eu là ni raffinement d'habileté, ni effort de patience. Gaspard avait senti, il avait conçu, il avait goûté. Il était désormais en bonne voie. On avait souvent pris de la peine et perdu son temps pour l'y faire entrer, on s'était tourmenté à l'infini, et voici qu'en un clin d'œil tout allait à bien sans que personne dût en tirer vanité.

A présent tous ces instituteurs savaient très bien ce qu'ils avaient à faire.

A l'avenir, on laisserait agir la nature. Chacun abrégerait les leçons autant que possible. Et pourquoi y songeait-on si tard? Cet homme, resté seul jusque-là, quoique entouré de ses semblables, n'avait dû entrer dans l'immense famille que de la bonne et vraie manière. Ce n'était ni des noms propres qu'il avait à apprendre, ni des misères de convention qu'il lui fallait noter, ni des recettes de civilisation qu'il devait s'appliquer. Abandonné avec son instinct, avec moins que cela encore, aux influences sociales, l'intelligence de Gaspard ne pouvait soulever son sommeil sans être secondé par quelque chose de mieux que des méthodes. A l'âme humaine, ce qu'il faut avant tout, c'est d'être, c'est d'aller, c'est de croire en elle-même. Et cela, qu'est-ce autre chose que de remonter vers la vie, que de se tourner sans cesse vers l'infini d'où elle est venue sur la terre, tout en entrant dans notre monde à nous? Qu'est-ce que l'intelligence du temps, des choses, des hommes, de la société enfin, si ce n'est Dieu et l'immortalité contemplés à travers toute cette ombre?

Gaspard prenait rang, dans le monde connu, à partir de cette heure. Les liens invisibles de l'hu-

[illegible]

[illegible]

moins encore les membres reconnus que les personnes qui avaient avec elle analogie de pensées ou de vertus; dans ce cercle d'affection il faisait entrer bientôt la ville entière où elles étaient fixées par goût, par habitude ou par d'autres raisons. Il ajoutait à lui-même tout ce qu'il aimait, et par cette loi magnifique que l'homme n'a pas faite, en se donnant de plus en plus aux autres, à mesure que son âme croissait en richesse et en besoin, il était d'autant plus lui qu'il s'oubliait davantage; il grandissait à l'infini tout en se laissant entourer par les choses humaines.

Il y avait pourtant une chose désespérante. Dieu venait de s'incliner vers l'âme de Gaspard; le bon jeune homme avait délié ses plus secrètes facultés; il comprenait l'ordre moral en se saisissant de son auteur, et toutes les affections humaines lui venaient à la fois comme choses anciennes et familières; et néanmoins, quand on lui parlait de tout cela, son indifférence était plus grande qu'auparavant. Il ne montrait ni curiosité ni reconnaissance; il avait l'air offusqué de cet appareil, et bien des gens allaient déclarant que c'en était fait de son intelligence.

Cependant Gaspard faisait bon emploi de tout ce qu'il avait reçu du Ciel. Ses goûts avaient une teinte religieuse. Il était plus que jamais touché

des soins de ses amis ; tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il aimait à voir était sage, pur, céleste, et Dieu, avec ce qui en découle dans les choses de la vie, était, pour son âme, le but d'un éternel retour.

Gaspard était comme jaloux de ses propres pensées. Il ne lui plaisait pas que d'autres les exprimassent, ou même qu'ils eussent l'air d'en avoir de semblables. La religion, la vertu, la vérité avaient pour lui le charme qu'elles auraient pour l'homme, si celui qui les a créées les lui donnait de première main. Quelle que fût la candeur de ses discours, il y avait toujours là quelque chose d'appris et de convenu. Pour un langage parfait il faudrait moins l'art que les hommes possèdent, que la simplicité dont l'enfance a le privilège. Ce qui ne vient pas d'elle, en fût-il bien rapproché, serait éloquemment condamné par sa voix, si le Ciel avait mis sur ses lèvres tout ce qu'il a déposé dans son cœur.

Rien n'égalait le bon sens de Gaspard. C'était par là qu'il dérangeait les idées des autres, bien loin de se laisser dominer par elles. Il semblait parfois que cette pureté de raison serait trop à part et que Gaspard, incapable de goûter le vrai pour peu qu'il fût retouché et gâté par les hommes, deviendrait une sorte de rareté incommode ; mais il

y avait remède à cela. Gaspard, épris d'abord de la perfection, était conduit à elle par toute autre chose que les dires de la foule. S'en séparant ainsi, il s'apercevrait bientôt des raisons qui la lui faisaient quitter, et il la connaîtrait d'autant mieux qu'il ne lui appartiendrait pas.

Telle devait être pourtant la situation de Gaspard ; à la distance où il se tenait involontairement il voyait les hommes et les choses tels qu'ils étaient, tandis que les meilleurs juges, placés, quoi qu'ils fissent, au milieu des préjugés, des habitudes, des désirs de tous, n'y découvraient que ce qu'ils y mettaient eux-mêmes.

C'était chose curieuse de calculer les besoins de Gaspard. Il tenait aux objets qui remplissent la vie, non comme un homme qui y parvient enfin, mais comme un être supérieur qui la quitte déjà. Ce n'était pas pour lui un terme, mais un point de départ. Et pourtant Gaspard n'était ni guindé, ni important en fait de religion. Il se prêtait à nos devoirs extérieurs, il aimait obligeamment ce qu'aimaient les hommes ; mais la dignité de l'âme se montrait dans toutes ses concessions. Une immense pitié, aussi dépourvue d'amertume que de prétention, se laissait voir dans ses rapports avec la plupart des hommes. Il sentait en lui-même, avec l'indépendance d'une nature im-

mortelle, l'action souveraine d'une intelligence qui avait enfanté la sienne, et achèverait un jour de la délivrer de l'erreur et de l'ignorance. Il pardonnait aux hommes d'ignorer ce bienfait. Placés sous des influences assez multipliées, assez puissantes pour vaincre un moment celles du Ciel, les hommes devaient, selon le cœur de Gaspard, être à l'abri de la vérité et de la grandeur, comme il était lui-même à l'abri de tout ce qui est faux et mesquin.

Dans chacun d'eux, quelque accompli qu'il fût, on trouvait tel homme ; dans Gaspard, quelle que fût l'enfance de ses facultés, on voyait l'homme.





TABLE DES MATIÈRES

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338

